Almanach Théurgique

DU

ZOUAVE JACOB

THÉURGE GUÉRISSEUR

Comprenant : le Calendrier où sont classés chaque jour de l'année à la place des saints, la plupart apocryphes, et des inquisiteurs, les noms des bienfaiteurs de l'humanité relatés dans l'histoire.

Pour obtenir les guérisons

L'agent indispensable pour obtenir la guérison, est un fluide émanant des Esprits supérieurs.

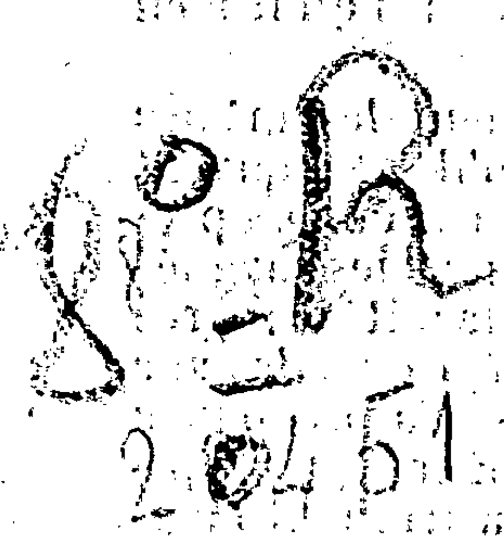
Pour guérir par le concours des Esprits, il n'est besoin d'aucune étude.

Les conditions pour développer cette précieuse faculté sont : la charité, le désintéressement.

Nous ne saurions trop engager les personnes qui veulent le bien d'essayer et de ne pas se décourager s'ils n'obtiennent pas des résultats satisfaisants : la faculté de guérir ne se développe le plus souvent qu'en renouvelant les essais.

Que chacun se pénètre bien que le fluide guérisseur n'émane que de la volonté des Esprits et que personne ne peut en disposer à son caprice.

Le sentiment de la charité, de l'amour du prochain, qui rallie tout ce qui vit et respire dans la création, peut seul trouver un écho auprès de ces êtres qui trônent dans les régions célestes, qui ont une souveraine pitié pour les retardataires qui ne croient pas à la vie future dans la vraie patrie.



Encore une triste année que nous venons de subir, toujours le fer, le feu, le poison, la persécution, la mort, les larmes. Cette nouvelle année vient-elle pour nous délivrer de ces fléaux qui assombrissent le fluide éthéré des cieux, l'exploiteur sera-t-il toujours aussi vivace pour voler le labeur de l'inventeur, sera-t-il toujours chamarré de croix dans son palais ? Le producteur sera-t-il toujours dans la mansarde ? Espère pionnier du progrès, l'heure a enfin sonné au cadran du destin, où tu dois terrasser l'hydre aux mille têtes des parasites prohibitionnistes du progrès de la pensée qui dévore l'humanité, ne courbe plus ton front devant ces fantômes de l'ignorance. La torture en ces jours est plus douce, les bûchers sont éteints.

Se trouve chez tous les libraires

ET CHEZ L'AUTEUR :

11, rue Niepce (XIVe) — PARIS-PLAISANCE

DEVRAIT ÊTRE CONDAMNÉ PAR LA LOI

Devraient être condamnés sévèrement par les juges, tous ceux qui, par leurs actes, leurs doctrines ou leurs écrits, cherchent à entraver le progrès, sous quelque forme qu'il se présente. Et d'abord les prêtres de toutes les sectes qui déplorent amèrement que la civilisation ait fait, peu à peu, justice de ce bienheureux temps où ils pouvaient impunément tenir dans les cachots, torturer, tenailler, brûler enfin sur les bûchers, quiconque était, non pas même accusé, mais seulement soupçonné de ne pas croire que le Créateur des Mondes a fait le ciel et la terre en six jours, ou qui se permettait de douter que Moïse ait existé et qu'il ait pu à son gré, couvrir la terre de grenouilles, de sauterelles, de moucherons, de poux, donner la gale aux Egyptiens, faire périr des animaux, changer les rivières en sang, etc., ou encore ceux qui osaient soutenir que les Juifs s'étaient comportés comme de vulgaires voleurs, en emportant les vases d'or et d'argent et autres objets de prix que les Egyptiens leur avaient prêtés pour célébrer leur fête.

Les prêtres chrétiens regrettent enfin que le Gouvernement ne les autorise plus à soumettre aux rigueurs de l'Inquisition tous ceux qui ne croient pas que Josué ait pu arrêter le soleil; qu'il ait suffi du son des trompettes pour faire tomber les murs de Jéricho; que Jonas soit resté trois jours intact dans le ventre d'une baleine; et qui enfin se permettent d'insinuer que le savant prophète Ezéchiel était sans doute fou, quand il resta couché 40 jours sur le côté droit et 390 jours sur le côté gauche, après avoir soupé — sur l'ordre du Seigneur — d'une tartine d'excréments humains. Etaient voués également aux plus cruels supplices ceux qui refusaient de reconnaître Jésus de Nazareth comme le Créateur de l'Univers et ne pouvaient croire qu'il avait été emporté par le diable, et qu'ensuite il avait envoyé ce même diable dans le corps de cochons qui s'en furent se noyer.

Devraient aussi être condamnés à l'amende et à la prison ceux qui présentent à la jeunesse, comme des modèles de vertus, les Saints Dominique, les Torquemada, les Pierre de Castelnau et autres gredins inquisiteurs qu'ils peignent comme des saints, et jouissant dans le Paradis, des félicités éternelles aux côtés des trois Dieu de la Trinité et en compagnie des papes Borgia, Sixte V, Innocent III, Honorius III, Louis IX, Ferdinand V, Philippe II et autres bandits qui sont encore aujourd'hui la gloire de la chrétienté; tous ceux qui d'accord avec les prêtres, regrettent le temps de la Saint-Barthélemy, les Dragonnades, le temps où l'on a pu faire monter Jeanne d'Arc au bûcher, alors qu'aujourd'hui il n'est plus possible d'enfermer, de torturer et de brûler les Guérisseurs par le fluide.

Il devrait enfin être édicté des peines sévères contre quiconque exerce son intelligence et son savoir à abuser de la crédulité publique en accréditant des pouvoirs scientifiques illusoires tels que la médecine, une des pratiques les plus dangereuses pour l'humanité puisqu'il a été reconnu depuis des siècles déjà, par les célébrités médicales elles-mêmes, que la science médicale n'existait pas, le médecin tuant, à l'aide de drogues pharmaceutiques, plus de malades qu'il n'en guérit.

Il est également prouvé que les somnambules qui ordonnent les mêmes drogues, sont aussi des charlatans, attendu qu'il est impossible qu'ils se trouvent dans un état perpétuel de lucidité, et que des drogues ordonnées par eux empoisonnent le malade aussi bien que celles des médecins. De même tous les magnétiseurs, hypnotiseurs, médecins ou non, gratifiés par la nature de facultés propres à provoquer la catalepsie et qui aggravent l'état des sujets déjà malades sur lesquels ils tentent leurs expériences, quand ils ne vont pas jusqu'à provoquer la mort, devraient être punis sévèrement, ainsi que tous les Théurgiques, Spirites, Somnambuliques qui exploitent la crédulité publique en s'attribuant faussement des facultés qu'ils ne possèdent pas.

THÉURGIE

La Théurgie est une science divine à l'aide de laquelle les êtres d'ici-bas se mettent, par évocation, en rapport avec les humains qui ont vécu sur la terre ou dans d'autres mondes. « La Théurgie est opposée à la Goétie, comme la magie blanche, dans le langage ordinaire, est opposée à la magie noire. (Acad.) »

« Le monde romain, a dit H. Martin, se relevait encore pour chercher la vie qui lui échappait dans les visions de la Magie et de la Théurgie. »

Nous voyons de même aujourd'hui les peuples les plus civilisés de la terre, ne trouvant plus satisfaction à l'intelligence et à la raison dans les théogonies et cosmogonies sacerdotales, chercher la vie de l'esprit dans les pratiques Théurgiques, sous les différentes formes qu'elles peuvent revêtir, tous s'accordant sur la croyance à un créateur, à un autre monde où des êtres qui ont vécu sur la terre et ont été nos frères ou nos amis, vivent d'une vie intellectuelle, dans l'espace éthéré, ou bien encore réincarnés dans d'autres mondes semblables ou supérieurs à la terre. Cette croyance est appuyée sur des faits palpables démontrés et prouvés par la Théurgie, aujourd'hui pratiquée comme à toutes les époques, du reste, sous différents noms; dans l'antiquité : magie, cabale, sorcellerie, astrologie, etc., etc. ; aujourd'hui, magnétisme, somnambulisme, massage, spiritisme, hypnotisme, théosophie, boudhisme, divinatoire par les cartes, le marc de café, la chiromancie, la graphologie, etc., etc.

Toutes ces différentes pratiques qui, nous le répétons, ont été mises en usage depuis que les premiers humains ont fait leur apparition sur la terre, ne sont que des variantes dérivées de la Théurgie divine, que les sages de tous les âges ont pratiquée religieusement.

« Si nous étudions les religions des Indous, dit Creuzer, en re-

montant aux sources de l'histoire, nous serons frappés de la grandeur des principes théurgiques qui en sont la base. »

« Quand on traite l'Inde, dit Pierre Leroux, il s'agit de l'humanité. Toutes les religions, toutes les philosophies semblent y avoir pris leurs racines. La philosophie ne baigne-t-elle pas ses racines dans l'Inde par Pythagore et Platon? Le christianisme ne consiste-t-il pas essentiellement dans la trinité, et la trinité ne se retrouve-t-elle pas au fond de la religion de l'Inde. »

Aristophane, le plus illustre des poètes grecs, quatre siècles et demi avant notre ère, et Pausanias le Phrygien, un siècle et demi après lui, célèbre par ses travaux historiques, affirment que le premier THÉURGE, qui fut assisté des ESPRITS BLANCS, fut Orphée, personnage légendaire des temps héroïques de la Grèce, représenté comme une sorte de demi-dieu, un chantre sublime, un révélateur des mystères et surtout un civilisateur religieux. On a ajouté le nom d'*Orpheus* au sanscrit *Arbhu*, pluriel *Arbhavas*, sortes d'esprits qui jouent un grand rôle dans la mythologie védique indoue.

Ils sont bienfaisants et industrieux et vivent en bonne intelligence avec les dieux (ou esprits inférieurs), pour lesquels ils travaillent à l'occasion. Leur nom, comme adjectif, signifie adroit, inventif, et, comme substantif, artisan, habile surtout à « forger ou à construire les chars. » (Larousse, *Dict. Univ.*)

Kuhn Adalbert, le savant philologue et archéologue, affirme que les Elfes de la Germanie, qui excellaient dans la musique et le chant, étaient des *Orphéistes*.

Selon la légende mythologique, Orphée serait fils d'Apollon et de la muse Calliope.

Qu'était Apollon, le père d'Orphée?

Apollon, père d'Orphée, était le dieu du jour, de la poésie, de la musique, de l'éloquence, de la médecine, des arts.

Peu de jours après sa naissance, il perça de ses traits le serpent Python. Les principaux temples que le charlatanisme des prêtres lui éleva afin d'exploiter son souvenir, furent ceux de Delphes, de Délos et de Thénédos. Dans ces temples, les prêtres attiraient la foule des malades pour invoquer l'esprit de ce grand THÉURGE GUÉRISSEUR.

Les anciens lui donnaient également le nom de Phébus, Hélios,

personnification du SOLEIL, le dieu bienfaisant, qui écarte les maladies, qui les guérit car ses rayons salutaires rendent la santé et les forces au corps épuisé, c'était la divinité guérissante.

« Les deux qualités de divin et de médecin, ajoute Larousse, se confondaient à l'origine des sociétés. »

Il est facile de reconnaître dans ces descriptions des attributs d'Orphée, élevé par les hommes au rang du dieu de la lumière, conducteur du Soleil, excellant dans toutes les sciences et dans tous les arts, charmant les animaux aux accords de sa lyre, guérissant par le fluide blanc, une personnification du Christna indou, incarnation de Vichnou, deuxième personne de la Trinité indoue venant 4800 ans avant notre ère et qui fut le premier Théurge inspiré, consigné dans l'histoire, guérissant les malades par le concours des Esprits blancs. Il fut élevé après sa mort au rang des dieux, puis rangé dans le soleil, et devint plus tard Apollon puis Orphée, qui personnifiait également le soleil, principe de la fécondation et de la génération universelles.

Ces dieux imaginaires rappellent le JÉSUS CHRISTNA indou, sous diverses formes allégoriques, selon le caprice des prêtres et l'intelligence des peuples dont ils exploitaient la crédulité. Orphée, à l'exemple de Christna, enseignait la manière de servir les dieux ou Esprits, d'apaiser leur colère; il guérissait également les maladies. On a encore les hymnes composés sous son nom par les prêtres, vers les temps de Pisistrate, ce sont de véritables conjurations théurgiques.

Larousse affirme qu'il y avait une grande ressemblance entre la magie théurgique et la théologie païenne, il cite Apollonius de Tyane, Apulée, Porphyre, Jamblique, Julien, qui étaient des Théurges d'une grande valeur, il dit aussi qu'on pourrait mettre de ce nombre Jésus de Nazareth ; et nous en aurions bien d'autres à citer depuis le Christna indou qui déjà — 4800 ans avant notre ère — opérait des guérisons merveilleuses et prêchait une doctrine philosophique d'une telle portée que les princes et les prêtres dont il dévoilait les vices, le firent mettre à mort. Tous ont été persécutés de même par les sectes sacerdotales.

Les formules d'évocation qu'employaient ordinairement les faux Théurges étaient rédigées dans un langage cosmopolite, qui n'était compris que des initiés seuls, moyen mis encore de nos jours en

pratique, non seulement par les prêtres catholiques de nos malheureux temps, mais encore par les médecins qui, les uns et les autres, ont un *jargon* mêlé de latin et de grec, afin de déguiser leur charlatanisme aux oreilles du vulgaire.

Les plus grands Théurges, qui étaient des guérisseurs inspirés par les Esprits aux fluides blancs des régions heureuses n'admettaient aucune formule sacramentelle et n'employaient aucune méthode charlatanesque pour en imposer aux masses.

Ils étaient pauvres, simples et charitables, dominés par une seule pensée : faire le bien et pratiquer une charité égalitaire, ne faisant aucune différence entre les grands et les petits. Ils n'aspiraient pas aux grandeurs d'ici-bas, et avaient un souverain mépris pour tout ce qui captive les sens des grands de la terre. Mais il n'en fut pas de même des faux Théurges qui, à l'aide de jongleries et de cérémonies ridicules, cherchaient à en imposer aux hommes pour les mieux exploiter ; ceux-là obtenaient peu de guérisons, car les Esprits blancs ne pouvaient les assister ; aussi avaient-ils recours aux fétiches qu'ils exhibaient et offraient à l'adoration des croyants au nom des Théurges qui se sont immortalisés par leur philosophie et leurs guérisons miraculeuses.

Aujourd'hui même, ne sommes-nous pas encore témoins des manœuvres des sectes sacerdotales qui, à force de réclames de toutes sortes, attirent les fidèles en pélerinages pour leur vendre des prières ou la faveur de s'agenouiller devant des manitous d'un aspect plus ou moins repoussant, tels que des vierges noires, blanches ou rouges, des saints pour la plupart déguenillés, ou de prétendues reliques qui servent à fixer l'attention des croyants, lesquels, bénévolement, vident leur bourse dans les mains des prêtres qui amassent des richesses aux dépens de la naïveté des uns ou de l'orgueil des autres, promettant à ceux-ci la pluie, à ceux-là le beau temps, la guérison des maladies, etc.

Il est certain, et les Théurges les plus en crédit ont assuré ce fait, que beaucoup de maladies avaient leur source dans l'action des mauvais fluides émanant des Esprits de bas étage. Les hommes les plus éminents, dit Larousse, ont eu, sur ce chapitre, la crédulité la plus barbare.

Pythagore pensait que les maladies sont dûs à des démons répandus dans l'air ; et, pour lui comme pour les autres philosophes

grecs, les purifications et les ablutions n'avaient qu'un but : chasser ces démons.

La même doctrine fut admise par les grands docteurs chrétiens et il se trouve qu'elle règne aussi chez les peuples barbares. Plusieurs philosophes ont essayé de systématiser ces croyances et d'en trouver une raison ; d'autres ont été jusqu'à fournir la démonstration de leur légitimité.

Dans l'antiquité, les dieux ou déesses avaient des influences déterminées : le Soleil, ou le Dieu Ra, agissait sur la tête ; Anubis, sur le nez et les lèvres ; Hathor, sur les yeux ; Selk, sur les dents ; Moon, sur la chevelure ; Rieth, sur les genoux, etc.

En Grèce, dès l'époque de la guerre de Troie, nous voyons qu'on évoque les dieux pour mettre fin aux épidémies. Des temples médicaux furent élevés en divers lieux, notamment à Epidaure. Ceux de Pergame, en Asie-Mineure, ceux de Cos et de Circé, en Lybie, furent très célèbres. Ces temples étaient situés dans des lieux agréables, près des sources thermales ou de cours d'eau et entourés de jardins. Les prêtres conseillaient des remèdes appropriés à chacune des différentes maladies, mais seulement après que les malades s'étaient préparés durant plusieurs jours et plusieurs nuits par l'abstinence, le jeûne, les prières, les offrandes, les sacrifices, etc...

Dès la plus haute antiquité, les brahmes présentaient Dieu en trois personnes, ayant le pouvoir de guérir les maladies. C'est ainsi que nous le voyons représenté dans l'*Atlas des Voyages*, de Sonnerat (pages 34, 41, 51 et 52), avec le geste de mains des guérisseurs par le *Fluide* des Esprits Blancs. Dans toutes les contrées de l'Indoustan, on rencontre quelquefois sur les places publiques et principalement dans les jardins, les bosquets, les endroits solitaires et écartés, le *lingam* adoré par les Indiens comme symbole de la création.

Les temples d'Elephanta, dans l'île du golfe de Bombay (mer des Indes) ; de Kalaça, à Ellora, dans la province de Circas ; de Rama-Eswurin, près du cap Comorin, dans l'Indoustan, dans ces temples accouraient des milliers de pélerins qui venaient évoquer par la voix des prêtres, la guérison de leurs maux et la rémission de leurs fautes. Chaque année, à l'époque de la fête de Siva, les Indous viennent encore de nos jours, en pélerinage dans ces temples

pour écouter les récits grotesques des fables chantées par les prêtres que la crédulité gorge d'offrandes, soit pour apaiser la colère de Dieu vengeur, soit pour obtenir la guérison de leurs maladies, offrandes qui ne servent qu'à entretenir les prêtres dans un luxe immoral.

Ces prêtres, très puissants, libres de leurs actions, exercèrent le mercantilisme religieux, avec une plus grande extension ; ils élevèrent des temples suivant le goût et le génie de l'époque et c'est ainsi que ces nations primitives, qui avaient adoré l'astre du jour, le Soleil, face à face avec la nature, sans autels, sans temples, sans images, furent peu à peu subjuguées par les prêtres, qui les parquèrent dans l'enceinte étroite des temples, sur les autels desquels étaient étalés des fétiches, des images grotesques, remplaçant le Dieu-Soleil, pour le représenter sous les formes allégoriques du lingam-ioni, organes de la reproduction.

Le lingam est la partie essentielle de la théogonie indoue. « Quand les quatorze mondes se furent formés, dit le livre sacré, avec l'axe qui les traverse et au-dessus du mont Kallaca (mont Mérou, dans la Tartarie, au nord de l'Himalaya), alors parut sur le sommet de ce dernier triangle, l'ioni, et dans l'ioni, le lingam. Ce lingam (ou arbre de vie) avait trois écorces : la première et la plus extérieure représentait Brahma ; celle du milieu Vishnou, et la troisième, la plus cachée, était Siva. Quand les trois dieux se furent détachés, il ne reste plus dans le triangle que la tige, nue désormais, placée sous la garde de Siva.

« Telle est une des premières formes du lingam ; mais quelquefois Siva est autrement représenté : on le voit, comme Brahma, flottant dans un lotus, sur la montagne d'or nommée Kallaca. Là est une plate-forme sur laquelle se trouve une table enrichie de neuf pierres précieuses et au milieu du padma ou lotus, sortant dans son sein le triangle, origine et source de toutes choses. De ce triangle sort le lingam, Dieu éternel, qui en fait son éternelle demeure. Ce signe, image de la fécondation complète, représente, dans ce cas, l'union des deux sexes et symbolise la trinité indoue : nouvelle preuve que la plupart des religions sont basées sur l'idée de la génération, étendue symboliquement au cosmos tout entier. »

(Larousse, *Dict. Universel.*)

« Ces peuples primitifs, dit Lactance, auparavant n'avaient qu'un seul symbole de la divinité, qui était le feu sacré du Soleil ; ils se tournaient vers l'Orient pour l'adorer, parce que c'est de ce côté-là que vient la lumière et que les astres commencent à paraître. »

Adrien, saint Augustin, Clément d'Alexandrie et Eusèbe assurent que les anciens Indous n'avaient point de temples et qu'ils adoraient le Soleil comme principe de la fécondation.

Varron attribue l'invention des images et le simulacre de Dieu à la dégradation du culte ; il dit que l'adoration primitive était plus respectable, parce que plus majestueuse, étant face à face avec la nature.

Diogène de Laërte rapporte que Pythagore, cinq siècles avant notre ère, disait : « que le Soleil qui renferme surabondamment la chaleur, le principe de toute la fécondation, répandant partout les germes de la vie, circulant dans toutes les parties de la matière, était regardé par nos pères comme l'âme universelle du monde, dont chaque principe de mouvement et de vie en particulier est une émanation ».

Ces dogmes, que Virgile a rendus en de si beaux vers dans son sixième livre de l'*Enéide* et dans le quatrième des *Géorgiques*, donnent une idée assez vaste du grand Maitre des mondes personnifié primitivement dans le Soleil par les guérisseurs inspirés des Esprits qui planent dans ses rayons et auquel ces guérisseurs rendaient leur culte dans la simplicité de leurs évocations. Plus tard, les prêtres, dans le but de s'imposer davantage aux humains et pour mieux les exploiter, imaginèrent de diviser leur Dieu en trois personnes : Brahma, Vichnou et Siva.

De cette trinité représentant un seul dieu en trois personnes, et pour faciliter le mercantilisme sacerdotal, ils créèrent une foule innombrable de divinités secondaires, qu'ils séparèrent en deux légions : bonne et mauvaise. Chacune de ces légions était commandée par un chef. La genèse indoue, sur laquelle toutes les religions ont copié la leur, nous dit que Brahma commande sur les Devas, esprits restés fidèles à la volonté de Dieu, protégés par Vichnou, deuxième personne de la Trinité, et Maisasoura sur les légions révoltées contre Brahma, qui les plongea dans l'Onderati ou enfer des ténèbres, voués à Siva, troisième personne de la Trinité.

Tous ces Esprits, qui ont été rebelles aux lois du Créateur, d'après le texte indou, ne sont pas voués éternellement au mal et au séjour infernal; Brahma, ou le dieu Soleil, très miséricordieux, ne veut pas des peines éternelles, et ils peuvent racheter leurs fautes en s'incarnant sur sept globes inférieurs différents destinés à la purification et dans vingt-neuf corps avant de revenir dans celui d'un homme. Il leur faut ensuite traverser quinze globes pour être jugés dignes d'aller au séjour des bienheureux. Pour ceux qui persistent dans le mal, ils sont plongés dans l'Onderati jusqu'au jour du repentir.

D'après la genèse des Indous, Dieu, pour soutenir les hommes dans leurs efforts de progression, aurait, dans sa miséricorde infinie, promis à Adima et Eva — premier homme et première femme créés par lui-même et qui, pour lui avoir désobéi, avaient été condamnés à gagner leur pain à la sueur de leur front — de leur envoyer non seulement un Rédempteur, mais de permettre, en attendant sa venue, aux Devas, Esprits supérieurs, de venir s'incarner sur la terre, pour aider les hommes dans la pratique du bien.

C'est ainsi que Vichnou, seconde personne de la Trinité des Indous et qui représente la bonté et la bienveillance, s'est incarné vingt et une fois sur la terre, sous différentes formes, pour combattre le mal.

Nous ne parlerons ici que de sa neuvième incarnation, où il vint, sous le nom de Jesus-Christna, pour moraliser les peuples, guérir leurs souffrances, combattre le vice et détruire les rois cruels.

La légende indoue, mêlée à l'histoire, raconte que Jésus Christna est né miraculeusement d'une vierge, par l'opération de l'Esprit Saint; qu'un roi jaloux, à qui les devins auraient prédit qu'un enfant qui venait de naître le détrônerait, ordonna un massacre général des nouveaux-nés, mais que Christna, caché chez des bergers, échappa miraculeusement à ce massacre.

La morale pure que prêchait Christna, ses guérisons merveilleuses, le firent proclamer, par le peuple de l'Inde, *Messie, Rédempteur*. Il s'attira alors la haine des prêtres, toujours ennemis impitoyables de quiconque vient ici-bas apporter la progression,

en démasquant leur hypocrisie et leurs vices, et ceux-ci le firent mourir.

Mais, plus tard, voulant exploiter la popularité que ce grand Théurge s'était acquise parmi le peuple, ils le divinisèrent et le firent adorer comme une incarnation de Vichnou, deuxième personne de leur Trinité, et qui personnifiait le Dieu Soleil.

Les Théurges, guérisseurs inspirés indous, furent les fondateurs du culte du dieu Soleil, que le savoir-faire des prêtres représenta ensuite par le Lingam-Ioni et qu'ils imaginèrent de diviser plus tard en trois personnes : Brahma, Vichnou et Siva.

Les autres peuples qui se formèrent des émigrations parties de l'Inde emportèrent avec eux les dogmes du culte de leurs pères, et ceux qui conservèrent les traditions des Théurges, toujours en butte aux persécutions, ne purent dominer les masses qui, entraînées et contraintes par la voix des plus forts, suivirent les prêtres dans les temples pour y écouter les mêmes discours et pratiquer les mêmes cérémonies théâtrales.

Ce fut ainsi que les prêtres égyptiens imaginèrent une Trinité sous le nom de Knef, Phta et Aré ou Osiris, Isis et Orus ; les Grecs, Jupiter, Neptune et Pluton ; chez les Chinois, elle est représentée sous l'aspect d'un vieillard à une seule tête avec trois visages.

Platon avait imaginé une Trinité dans son Timée : le Démiourgos, qui veut dire Dieu créateur, est la première chose ! son Idée est la seconde, et l'Ame universelle, qui est son ouvrage, est la troisième ; mais il ne prétend pas que ces trois causes n'en sont qu'une, comme l'affirment les chrétiens pour le Père, le Fils et le Saint-Esprit. Eh bien ! toutes ces trinités diverses représentent, comme nous l'avons affirmé, le Dieu Soleil des anciens Théurges guérisseurs et la pierre Lingam, emblème de la génération qui servait de véhicule aux prêtres dans leurs évocations aux Esprits.

Ensuite les prêtres, à l'exemple de leurs premiers pères, conservèrent l'ingénieux moyen de faire seconder la puissance de ces trois personnes par une quantité innombrable de divinités secondaires, de saints, de prophètes, ayant chacun en particulier des pouvoirs plus ou moins étendus pour accorder aux prêtres qui les transmettaient moyennant salaire, qui la pluie, qui le beau temps, l'apaisement des tempêtes et plus principalement la guérison des maladies.

Il est un fait acquis à l'histoire aujourd'hui : c'est que toutes les religions, depuis celles qu'ont emportées les Indous dans leurs premières émigrations, jusqu'à celles de nos jours, sont des imitations plus ou moins grossières des pratiques religieuses de l'Inde, qui fut le berceau du genre humain.

L'histoire nous démontre que les changements opérés dans le culte par les différentes nations n'altèrent point la forme primitive que les premiers prêtres de l'Himalaya lui avaient donnée. On en modifia certaines pratiques pour les adapter aux usages et aux lois des divers pays et, la civilisation aidant, il y eût bientôt plus d'éclat dans les cérémonies, plus de luxe dans les ornements des prêtres; on multiplia les temples, les chapelles, les emblèmes, les fétiches, et surtout le *lingam ioni*, personnification du SOLEIL, qui servait toujours de véhicule aux évocations des divinités ou Esprits.

Le *lingam-ioni* des Indous prit plusieurs formes, même celles de l'homme et des planètes, et plusieurs noms; c'est ainsi qu'il apparaît sous le nom de Baal ou Bélus à Babylone et en Phénicie.

L'abbé Bargès rapporte, dans un ouvrage publié en 1847, de longs détails sur un temple découvert, à Marseille, en 1845, élevé en l'honneur de Baal par les Phéniciens.

Chez les Tyriens, Baal était le dieu national. Chez les Chananéens, Baal ou Astarté, dit saint Augustin, signifiait le Seigneur, *Dominus*; saint Jérôme l'identifie avec le Saturne des Latins; Servius dit : « Chez les Assyriens, Bel, par rapport aux choses sacréées, est dit à la fois Saturne et le Soleil » Diodore le confond avec « Jupiter que les Babyloniens appellent Bélis ou Bélus. » Nonnus de Panopolis, dans ses *Dyonisiaques* (l. 40, vers 375) rapporte que le Soleil est adoré sous différents noms, tels que Ammon en Lybie, Apis à Memphis, Saturne en Arabie, Jupiter chez les Assyriens, Sérapis en Egypte, Phaéton, Mithra en Perse, Apollon ou Pœbus à Delphes et dans toute la Grèce.

Le poète latin Ausone Décimus, le savant Macrobe sont du même avis; Martianus Capella dit de même et ajoute dans son hymne au Soleil, que les Egyptiens l'appelaient Apollon, Hercule; les Juifs, Samson; les Chrétiens, *Christ*.

Hérodote dit quelque part : « Consacré à Jupiter Bélus. » Cicéron, dans son traité de la « Nature des Dieux » en fait un magicien

de la nature, un physicien, un héros invincible. Tels Osiris, Bacchus, Esculape, Christ lui-même, ou le Soleil *lingam*, présenté comme la sagesse, bienfaiteur de l'humanité et il ajoute que, Hercule Tyrien, fils de Jupiter et d'Astérie, sœur de Latone, particulièrement adoré à Tyr, se nomme Bélus ou Baal. Baal ou le Soleil était adoré des Incas et des Astèques sous le nom de Patchakamac.

Zoroastre enseignait le culte de Mithra (le feu ou le Soleil). En Phrygie, en Ionie, à Thymbrée dans la Troade, à Rhodes en Gaule, il existait des temples élevés en l'honneur du Soleil. « La même raison, dit Larousse (*Dict. Univ.*), qui portait les Grecs à voir Baal tantôt sous une figure, tantôt sous une autre, devait porter ceux qui suivaient son culte à lui donner divers noms. Le culte de *Baal*, dans la fécondité de son développement, avait dû enfanter une multitude de dénominations. »

Le livre des Rois nous montre le Baal-Zébuth des Philistins comme une divinité qui détruisait les mouches; Bal-Zébuth était regardé par les Hébreux comme une divinité de premier ordre dans les légions de Satan. C'est le Belphégor qui, selon les Pharisiens, assistait Jésus de Nazareth pour chasser les démons.

« Il (Jésus) possède Belzébout, s'écriaient les scribes (Saint-Marc) et il chasse les démons par l'entremise du prince des démons ».

« Si l'on appelle Belzébout le père de famille, dit Jésus (dans Saint-Mathieu), que dira-t-on de ses serviteurs ? »

D'après Cicéron, la quatrième Vénus, connue à Tyr et en Syrie est nommée Astarté, s'est unie à Adonis-Soleil. Les Phéniciens disent qu'Astarté est Aphrodite.

Les Egyptiens sont ceux qui ont fait subir le plus de transformations au *Lingam* qu'ils ont représenté sous toutes les formes d'animaux et même sous la forme humaine.

Après les trois divinités principales représentant leur Trinité, viennent douze dieux célestes désignés sous le nom de Cabires, savoir six mâles qui sont attachés au Soleil ; ce sont : Pi-Zéous ou Jupiter, Artès (Mars), Surot (Vénus), Rempha (Saturne), Pi-Hermès (Mercure), Insuthès (Esculape) ; et six dieux femelles : La Lune ou Isis, l'Ether, le Feu, l'Air, l'Eau et la Terre ou Rhéa. A ces dieux se rattachent des décans ou démons pour chaque jour de l'année. Enfin viennent les dieux de la terre, tous fils de Rhéa ; les

principaux sont : un second Orisis, ou génie du bien ; Arus ou Haroéri, fils du Soleil ; Typhon, génie du mal ; une seconde Isis et Nephthys Anubis à la tête de chien, Thoth fils d'Hermès, le grand Sérapis, etc...

Ils joignirent à ces divinités le lion, le serpent, le crocodile, l'hippopotame, le chat, l'ibis, le bœuf Apis et différentes plantes et légumes. Des fêtes étaient célébrées dans les temples en l'honneur de tous ces dieux, et dans les cérémonies figurait toujours le *Lingam*, personnification de la fécondité, comme l'emblème de la fertilité de la nature.

GUÉRISSEURS & GUÉRISONS

S'il est des vérités qui choquent et troublent fortement les préjugés de certains hommes, qu'il faille des temps considérables pour qu'elles se fassent jour à travers les générations, il en est une aussi qui ne saurait être mise en doute, car on en retrouve les traces à travers les âges, soit par les écrits, soit par les mouvements, les croyances ; telle a été cette faculté de guérir sans remèdes que nous exerçons et qui a donné prise au charlatanisme des sectes sacerdotales depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours.

Pour nous convaincre que cette pratique humanitaire, qui est la base la plus importante du bien moral et social, s'est manifestée par les mêmes moyens, malgré la différence des mœurs et des nations, appelons à notre secours le puissant témoignage de l'histoire.

Dans les premiers âges, du temps des patriarches, temps où l'hymne de l'adoration en l'honneur du Créateur se récitait tout bas au foyer sans autel, sans prêtre, chaque famille avait son guérisseur.

Mais, à ces patriarches primitifs succédèrent d'autres hommes cupides qui se dirent envoyés de Dieu et qui créèrent de mystérieuses révélations superstitieuses pour en imposer aux masses, puis, plus tard, élevèrent des autels, s'assirent sur leurs marches, y gravèrent des dogmes ridicules et finirent, à force de mensonges, par amener l'humanité à une abrutissante crédulité. Ils exercèrent ensuite sur un plan plus vaste le mercantilisme divin, à l'abri des temples, multiplièrent Dieu, firent naître une foule de divinités idéales bonnes ou mauvaises auxquelles ils attribuèrent des pouvoirs spéciaux ; s'établissant les intermédiaires entre l'homme et la Puissance invisible qui gouverne l'univers, se servant de mises en scènes théâtrales, imitées par les prêtres de nos jours et qui ne sont qu'une grossière parodie des anciennes genèses orientales,

puis créèrent des formules, des prières d'évocation, des processions et des cérémonies à l'aide desquelles, si l'on ajoute foi à ces charlatans, Dieu accorde, par leur entremise, toutes les faveurs du ciel et de la terre et principalement la guérison des maladies qui est encore, aujourd'hui, un des moyens les plus efficaces de remplir la bourse des prêtres.

Si nous feuilletons l'histoire, nous serons convaincus que les sectes sacerdotales ne se contentaient pas de jeter, du haut de leur chaire, anathèmes sur anathèmes, mais emprisonnaient, torturaient, brûlaient quiconque mettait en pratique cette précieuse faculté de guérir, qui donne un démenti aux fabuleuses légendes à l'aide desquelles ils abrutissent les hommes pour les mieux exploiter.

Si les époques de persécutions sont passées où les Lactance, les Saint-Augustin, les Boniface, les Paul V et tant d'autres, ont employé la violence pour arrêter le progrès qui réduisait à néant leur article de foi, leurs successeurs d'aujourd'hui n'en sont pas moins redoutables, secondés par ceux qui sommeillent sur les bancs des Académies, ces prohibitionnistes de la science et du progrès qui, la plupart, grouillent drapés dans le suaire d'un matérialisme désespérant et ne sortent de leur torpeur que pour pousser des cris assourdissants contre les innovateurs et les bienfaiteurs de l'humanité.

Nous verrons toujours, en ces temps, un prêtre derrière l'académicien et les monarques, une croix à la main, représentant le lingham-ioni des Indiens, emblème du Soleil, venir à la rescousse afin d'obtenir, du bras séculier, des jugements contre l'audacieux qui se permet de proclamer une idée progressive qui émancipe les peuples, et, si nous voulons nous rendre un compte exact de la mauvaise foi et de l'entêtement que ce sinistre personnage a apportés dans la marche du progrès, parcourons quelques pages de l'histoire.

Voyons comment les oracles cléricaux et académiques les plus en renom ont protégé les innovateurs et accueilli leurs innovations.

Commençons par les persécutions que le clergé a fait subir à quiconque se permettait de répandre la lumière ou d'exercer une influence bienfaisante sur les peuples, pour mieux nous convaincre que, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, les prêtres,

les *savants* ont été non seulement des prohibitionnistes de tout progrès, mais des persécuteurs.

La Bible indoue affirme que Christna (en sanscrit, « sacré »), qui naquit environ cinq mille ans avant notre ère, à Manthoura, fut persécuté par Kansa, roi de Manthoura, qui craignant, d'être détrôné par lui, résolut de le faire périr dès sa naissance ; il ordonna donc le massacre de tous les enfants nés le même jour que lui ; mais sa mère s'enfuit emportant Christna qui échappa ainsi à la mort. Arrivé à l'âge d'homme, celui-ci prit pour mission de combattre le despotisme des rois et des prêtres vainqueurs. Doué de la faculté puissante de guérir, il la répandit avec succès sur sur une foule de malades.

Persécuté par les prêtres, il fut lâchement percé de flèches au moment où il sortait de faire ses ablutions et ses prières et il fut ensuite pendu à un arbre.

Plus tard, à mesure que le souvenir de ses bienfaits se répandit parmi le peuple, les prêtres le divinisèrent et en firent la huitième incarnation de Vichnou, deuxième personne de la Trinité indoue; et, depuis, les prêtres hindous l'exhibent dans leurs temples, leurs chapelles, sur des autels, dans des niches et autres lieux et ils exploitent les naïfs, qu'ils abrutissent en leur racontant des fables.

Les prêtres égyptiens avaient, eux aussi, élevé des temples auprès des fleuves, sur les montagnes, des autels, des chapelles dans les bois, auprès des fontaines, faisant déjà force réclame pour faire commerce de reliques, de petites statuettes, de scapulaires, vendant des prières, de l'eau claire, organisant des fêtes dans leurs temples, avec des mises en scène grotesques ou invraisemblables.

Ils avaient érigé, sur les bords du Nil, un temple à Héliopolis en l'honneur de Fhré ou Osiris, emblème du Soleil ; dans ce temple était placé sur un autel, Fooh ou Isis, emblème de la Lune, les prêtres attribuant un pouvoir souverain de guérir à cette divinité : ils la représentaient guérissant son fils Horus.

Les prêtres grecs avaient élevé un temple à Epidaure, dans le Péloponèse, et à Clétor, en Arcadie, en l'honneur d'Esculape, temple toujours rempli de malades. Ils honoraient aussi Hygiée, fille d'Esculape, comme la déesse de la santé.

Ménélas fut guéri par Machaon, fils d'Esculape, de la blessure d'une flèche. Les Athéniens l'invoquaient dans les maladies ; beau-

coup de gens furent guéris au siège de Troie par Poladyre, fils d'Esculape également.

Les prêtres lacédémoniens avaient élevé un temple à Diane, où les nourrices portaient les enfants pour y être guéris.

Léonyme, guerrier crotoniate, fut guéri, dans l'île de Leucé, par l'ombre d'Ajax sans la présence du prêtre.

A Hyettus, village de la Boétie, les malades venaient chercher la guérison dans un temple élevé à Hercule.

Les Romains invoquaient Diane contre les entorses et les fractures ; les bergers faisaient tourner leurs troupeaux autour de la déesse pour les préserver des maladies.

En Arcadie, l'eau de la fontaine Alyssus guérissait les morsures de chiens enragés.

Il y avait, près de Padoue, la fontaine Apone, qui rendait la parole aux muets et guérissait toutes sortes de maladies, et cela sans le concours de la charlatannerie sacerdotale.

Les prêtres de la chrétienté s'efforcèrent de suivre l'exemple de leurs devanciers des temps passés : ils remplacèrent, sur les autels des temples, les divinités antiques par de nouveaux manitous de saints et de saintes, souvent imaginaires ; ils continuèrent les mêmes cérémonies, instituèrent des pélerinages où ils attirèrent des patients et c'est ainsi que la supercherie accrédita les grottes de Lourdes, de la Salette, la Délivrande et autres attractions de même facture inventées, par le charlatanisme papiste, par des demoiselles, telles Lamerlière et consorts.

La Théurgie chez les Canaques

Nous empruntons aux récits que Max Radiguet relate dans le *Monde Inconnu*, les manœuvres les plus intéressantes sur les pratiques théurgiques mises en œuvre chez ce peuple.

C'est le grand dieu Hanua qui a créé le monde, il est le père de la guerre, Pacoa en est la mère.

Au commencement du monde, on était toujours éveillé, c'est Hioho qui a créé le sommeil. Le Nustahien croit qu'il recevra sur la terre les punitions de ses fautes, cela le rend très craintif. Il ne redoute guère les divinités élémentaires ou principales; qu'elles habitent en haut *(aki)* ou en bas (*avaiki*), leur essence est trop supérieure à la sienne pour qu'elles daignent s'intéresser aux mesquines actions de sa vie. Ce qu'il redoute, ce sont les divinités secondaires, ce sont les grands prêtres et les grands chefs qui, devenus dieux par la mort, conservent, au delà de cette vie, leurs passions, leurs rancunes, et peuvent revenir sur la terre, où ils s'immiscent aux affaires des hommes, et punissent leurs fautes souvent peu graves.

Tous les membres de cette catégorie tracassière et bourgeoise *d'atuas* n'inspirent point une égale terreur. S'il en est qui s'offrent plus volontiers à l'imagination des indigènes, soit que ceux-ci leur supposent plus d'influence ou plus de méchanceté, bien d'autres sont vite et complètement oubliés.

C'est le dieu Tiki qui donne la forme aux enfants s'ils sont contrefaits, le dieu s'est vengé de certaines fautes des parents.

Chaque animal, chaque plante, chaque objet a son dieu créateur particulier.

Le dieu Onëui a créé les oiseaux, l'herbe, différents arbres. Bon nombre de ces arbres étaient dans l'enfer.

Hanua, fille de Tinika, étant enceinte de la lune, désirait manger des cocos qui sont blancs à l'intérieur; n'ayant pu avoir raison de cette envie, la lune, sa fille, est devenue blanche et claire.

La nuit est noire parce que le dieu qui la créa mangea du marsouin, dont la peau est noire.

Le soleil et la lune ont engendré les grandes étoiles qui se sont multipliées entre elles comme les fourmis.

Pour les canaques, les rêves sont des réalités : les âmes profitent du sommeil pour communiquer entre elles. Une jeune fille vous dit quelquefois : « Cette nuit, je suis partie pour *Tiburones* (Paradis) dans une magnifique pirogue. Il y avait là de belles choses que nous n'avons pas ici. Les arbres y sont très grands, les habitants beaux; on y chante des *comumus* avec des musiques plus douces que les nôtres. Ah ! Quand donc pourrai-je retourner à *Tiburones?*

Un soir un météore répand une immense clarté dans la baie. Les Canaques affirment que c'est un de leurs dieux qui voyage sur la terre pour mettre d'accord les peuples ennemis, ils ajoutent que dans sa course il a rencontré l'épaule de Themoana, qui a été instantanément guéri d'une douleur rhumatismale rebelle, jusqu'à ce jour, à tous les remèdes.

Croyant que l'âme des morts rôde sans cesse autour d'eux les Nukahiviens s'adressent dans leurs grandes douleurs à un être regretté et le conjurent de les emmener avec lui.

Pour conjurer ces divinités, l'intermédiaire d'un grand prêtre ou d'une grande prêtresse est indispensable ; ainsi un sort (*Kaha*) est-il jeté sur une famille, existe-t-il un secret que l'on désire pénétrer, une maladie qu'il faille combattre ? vite on court chez la *Tahia* et assurément jamais les mains vides.

Les tahuas ne se bornent pas à converser mystérieusement avec les divinités et à rendre des oracles ; ils ont, en outre, le pouvoir de procurer aux naïfs mortels des entretiens directs avec un Dieu que, à cet effet, ils évoquent et logent dans leur ventre. Le prétexte de ces entretiens est ordinairement le désir de pénétrer d'avance l'issue de quelque maladie, c'est du moins celui qui, le plus souvent, exigeait de la grande prêtresse Taiohaë l'exercice de sa merveilleuse puissance.

Ce n'est point assez des fantômes : les Nukabiviens ont encore le Kaha, espèce de sortilège qui consiste à se procurer des cheveux, de la salive, des excréments d'une personne dont on désire se défaire, on entoure d'une feuille bien ficelée ces divers ingrédients et ce paquet, déposé au fond de quelque cachette mystérieuse, a

la vertu de faire dépérir, s'il ne le découvre, celui qui en a fourni le contenu.

Nous avons encore malheureusement dans Paris, la ville lumière, une foule de sorciers qui pratiquèrent la Théurgie à l'instar des Canaques; parmi ces pratiquants, il y en a beaucoup dans les rangs des magnétiseurs, somnambules, spirites théosophes, hypnotiseurs, tireurs de cartes, le marc de café, le blanc d'œuf, les épingles, les phyltres, amulettes, essences dites irrésistibles enchanteresses qui ont la vertu, à l'aide de pratiques en dehors des bonnes mœurs, de donner des pouvoirs d'envoûter à toutes personnes sur lesquelles le possesseur de ces spécifiques a jeté son dévolu.

Et dire que la plupart de ces exploiteurs de la naïveté des hommes sont associés avec des médecins qui n'ont pas honte de prostituer leur peau d'âne et mêler leur prétendue science à toutes ces pratiques. Il est sérieusement question en ces jours d'un congrès de médecins pour obtenir de par la loi l'autorisation, non pas de faire poursuivre la secte des empyriques de leur métier, mais d'avoir autorité absolue sur eux afin qu'ils ne puissent exercer leurs manœuvres que par leur autorisation et moyennant escompte car il est sûr que les diafoirus n'autoriseront pas les pratiques de sorcellerie gratuitement. Hélas, combien de ces malheureux à peaux d'ours qui crevaient de misère vont enfin pouvoir manger.

CALENDRIER THÉURGIQUE

du Zouave Jacob

Si nous observons avec attention le Calendrier Grégorien, nous serons bientôt convaincus qu'il a fini son temps et qu'il a été établi en dehors de la marche des saisons; que cette date du premier janvier, qui fait commencer l'année en hiver, n'a aucun rapport avec les phases de la lune et pervertit le cours du soleil. Devant cela, nous avons résolu de faire commencer l'année théurgique au printemps qui se montre à l'équinoxe où le soleil se rapproche de la terre à la date du 19 au 21 mars en s'éloignant de l'équateur. C'est bien ce moment où la nature se réveille, où la terre se réjouit des premiers rayons du soleil qui font surgir la plante, laquelle promet la fleur et l'épi, que nous devons choisir pour fêter le retour d'une nouvelle année. On aura ainsi l'espoir qu'elle se montre bienveillante pour toutes les créatures, depuis le microzyma de Béchamp jusqu'à l'homme qui voit les arbres se couvrir à nouveau de leurs feuilles et préparer les frais ombrages sous lesquels il se reposera pendant les ardeurs de l'été. — L'Été !... Période enchanteresse où la nature resplendit, où le soleil, se rapprochant de l'équateur, embrase la terre de ses feux rutilants, splendide saison des chaleurs où l'épi dore les sillons, où la cigale chante et mêle sa voix aigrelette aux mille voix de la nature en un hymne de reconnaissance, de joie et d'amour !... Mais hélas !... L'Automne arrive... Cette saison encore remplie de charme si elle n'était l'avant-coureur de l'Hiver, la clôture des beaux jours. Il nous offre encore des fleurs pleine de grâce à leur déclin; les feuilles brunissent et leurs tons dorés et jaunissants sont d'une richesse à tenter la palette d'un peintre et même lorsque les arbres en sont complètement dépouillés, c'est encore un plaisir, mêlé de regrets, il est vrai, de fouler ces amas de feuilles mortes dont le bruissement vous excite en vous invitant à des idées moins moroses. Et puis, surtout, c'est le moment des vendanges. Le raisin est mûr et l'on va le cueillir en bandes joyeuses.

C'est motif à réjouissances et à festins, et chacun fait bien d'en profiter car l'hiver est là qui guette l'instant de prendre sa place, lui aussi, et de régner en maître avec ses neiges et ses frimas. Adieu les fêtes champêtres, la verdure et les fleurs !... Plus de chants d'oiseaux, plus de parfums dans l'air, plus de longs jours !... Tout est triste et sombre; la nature semble éteinte; les arbres apparaissent maigres et décharnés, ayant perdu leurs appas verdissants; quelques branches cassées témoignent de leurs souffrances. Tout semble mort; mais ce n'est qu'une apparence, la nature ne meurt pas... Fatiguée d'avoir tout donné, elle dort, elle se repose pour renaître la saison suivante, plus belle et plus florissante. Fermons portes et fenêtres, rapprochons-nous de l'âtre où flambe le bois sec et, dans les longues soirées d'hiver, écoutons les légendes antiques racontées par les vieux. Que les violons réjouissent la demeure du riche qui danse dans son salon, sans se préoccuper du malheureux qui tremble de froid dans la rue, de celui qui grelotte, sans feu, dans sa mansarde et gît, malade, sur son grabat, sans pain, sans espérance..... Oh ! l'Hiver !... Triste saison pour les déshérités de la fortune ! Que de douleurs elle cause !... Que de larmes elle fait verser !... Laissons-là dans sa sombre réalité et attendons le retour du Printemps, ce gai précurseur de l'Été...

Nous n'avons pas hésité à changer la composition des semaines de sept jours, instituées pour donner raison à la Légende biblique, qui prétend que le Créateur fit le Ciel et la Terre et tout ce qui vit, en sept jours. Nous nous sommes conformé au calendrier républicain de 1793 et nous avons établi pour notre calendrier neuf jours de travail et repos complet le dixième jour, puis nous avons donné aux jours le nom de personnages qui ont été des bienfaiteurs de l'humanité, sans tenir compte ni de leur sexe, ni de l'époque à laquelle ils ont fait leur apparition sur la terre.

La durée de l'Année théurgique reste la même que par le passé, 365 jours, 5 heures, 48 minutes, 17 secondes, 808 millièmes de seconde.

Nous avons continué à diviser l'année en quatre saisons; mais les noms Printemps, Été, Automne et Hiver ont été remplacés par: AURORE, LUMIÈRE, CRÉPUSCULE, TÉNÈBRES.

Nous avons établi le renouvellement de chaque année au 21 mars de l'année grégorienne, à 1 heure 8 minutes du matin, à l'époque

où le soleil, passant par l'hémisphère boréal, s'éloigne le plus de l'équateur et se trouve au solstice de *Lumière* (Été).

Nous avons divisé l'année théurgique en 12 mois de 30 jours, et le mois en trois époques de 10 jours, dont 9 jours de travail, de 8 heures chacun, et le dixième, de repos, consacré à l'évocation des Esprits de la famille et des amis défunts, ainsi qu'aux réunions théurgiques populaires dans des salles communes, où il sera fait des cours d'hygiène, de morale et de différentes sciences, se rapportant aux principes de la doctrine théurgique, réunions qui se termineront par quelques divertissements.

Nous avons également changé la dénomination des jours de la semaine du calendrier grégorien. Il n'y aura plus de *semaines*, mais des *décades* (dix jours).

Pour compléter les heures qui restent après chaque année, ce qui nous donnerait cinq jours complémentaires, c'est-à-dire sans date, dans les années ordinaires, et six dans les années bissextiles, qui se renouvellent tous les quatre ans, seraient employées à organiser des fêtes en l'honneur des Esprits en général qui sont placés dans le calendrier théurgique et gravés dans l'histoire des peuples pour s'être immortalisés ici-bas comme bienfaiteurs de l'humanité, sans distinction de croyances.

Nous n'obligeons pas de se conformer spécialement au souvenir des personnages désignés dans le calendrier théurgique, car il en est une foule d'autres aussi méritants qui n'y sont pas nommés faute de place. Nous laissons à chacun la latitude d'en ajouter d'autres suivant son désir — sauf ceux qui sont imaginaires et sont consignés dans le calendrier grégorien en compagnie de bandits : monarques, papes, inquisiteurs, voleurs, assassins, fanatiques, mendiants, fainéants. A ceux-là, retardataires, nous leur devons l'indulgence, le pardon, une pitié charitable, les exhortant au repentir pour les préparer à une nouvelle incarnation plus conforme à la doctrine théurgique.

Nous ne nous dissimulons pas que toute la routine des prohibitionnistes du progrès jettera les hauts cris à la possibilité de semblables changements dans leurs habitudes et leurs intérêts; mais nous répondrons à ces protestations que lorsque les chemins de fer ont été inventés, le fameux ex-président de la République française, Thiers, secondé par l'académicien Dupin, déclara du haut de

sa sagesse que c'était une utopie et que la locomotive n'entraînerait pas, mais que les roues tourneraient sur place, et tout ce qu'il y a de médiocrités dans le frétin scientifique, suivi de tous les gargotiers des villes et des villages, des voleurs qui dévalisaient les diligences, des assassins de toutes nuances, applaudirent à la voix de ces deux oracles du savoir et du genre humain qui n'ont jamais rien produit qu'un mal public et ont protesté de même contre le télégraphe électrique.

Si nous voulions parler du système métrique ce serait bien autre chose!... Combien la routinière habitude de l'aune a prévalu longtemps contre le mètre! Combien de *calicots* ont subi d'amendes avant de se rendre aux décrets. Pour la monnaie, combien d'aristocrates et aussi de maquignons se plaisent encore à compter par *Louis* et par *Ecus*. Il en serait de même, nous n'en doutons pas, si une même loi faisait accepter officiellement le Calendrier Théurgique, en dépit de l'opposition des prêtres et de leurs ouailles, farouches dans leur entêtement. Songez donc, Lecteurs!... Remplacer les saints, pour la plupart apocryphes, par les bienfaiteurs de l'humanité! C'est une hérésie!!!... et, heureusement que les bûchers sont éteints, car celui chez qui a germé pareille idée en prendrait bien vite le chemin.....

Calendrier Théurgique
DU ZOUAVE JACOB

Grande fête officielle tous les premiers mois de chaque trimestre et fête populaire ordinaire tous les premiers de chaque mois.

Première saison : **AURORE** (Printemps) *commençant le 21 mars de l'année grégorienne, à 1 h. 8 minutes du matin, à l'époque de l'équinoxe où le soleil, passant par l'hémisphère boréal, s'éloigne le plus de l'Equateur et se trouve au solstice de* **LUMIÈRE** (Été).

Deux jours supplémentaires : Fêtes officielles en l'honneur des philosophes qui ont illustré les âges, présidées par l'Esprit de ÇAKYA-MOUNI (Bouddha), *philosophe hindou.*

PREMIER MOIS. — **Germinal**

DATES	NOM DES JOURS des décades	NOM DES PHILOSOPHES qui ont illustré les âges
1	Primidi	Cléante
2	Duodi	Tharséas
3	Tridi	Gutenberg
4	Quartidi	Wallis
5	Quantidi	Chysippe
6	Sextidi	Montgeron
7	Septidi	Servet (Michel)
8	Octidi	Hachette (Jeanne)
9	Nonidi	Pascal
10	Decadi (*Repos*)	Evocation des Parents
11	Primidi	Prodicus
12	Duodi	Leucippe
13	Tridi	Hippias (d'Elis)
14	Quartidi	Trasimarque
15	Quantidi	Mélanchton
16	Sextidi	Parmentier
17	Septidi	Polus
18	Octidi	Spuzheim
19	Nonidi	Panélius
20	Decadi (*Repos*)	Evocation des Parents
21	Primidi	Teuzolius
22	Duodi	Perse
23	Tridi	Ibn-Faredh (l'extétique)
24	Quartidi	Epictète
25	Quantidi	Du Potet
26	Sextidi	Morgani
27	Septidi	Penn
28	Octidi	Sully
29	Nonidi	Télésille
30	Decadi (*Repos*)	Evocation des Parents

ÇAKYA-MOUNI

Si nous en croyons les récits consignés dans la Bible hindoue, ce sage aurait été fécondé miraculeusement dans le sein de sa mère par un nuage, huit siècles avant notre ère. Dès sa plus tendre enfance, il se plaisait dans l'isolement, contemplant les beautés de la nature. Arrivé à l'âge de raison, il fut vivement choqué des scandales de la cour de son père et de la dépravation des prêtres. Lorsqu'il atteignit sa majorité, il distribua ses biens aux pauvres et se retira dans la solitude, ce qui lui valut le titre de MOUNI (solitaire).

Sa haute intelligence, sa vertu, son amour du prochain, l'élevèrent au titre de

Floréal — Deuxième Mois — FÊTE DE CONFUCIUS

DATES	NOM DES JOURS des décades	NOM DES PHILOSOPHES qui ont illustré les âges
1	Primidi	Sulpicius
2	Duodi	Gallus
3	Terdi	Térence
4	Quartidi	Vyasa
5	Quintidi	Paré (Ambroise)
6	Sextidi	Sophocle
7	Septidi	Théocrite
8	Octidi	Straco
9	Nonidi	Vinci
10	Decadi (*Repos*)	Evocation des Parents
11	Primidi	Ramus
12	Duodi	Mozart
13	Terdi	Hégel (G. G. F.)
14	Quartidi	Péricles
15	Quintidi	Pasquier
16	Sextidi	Gali
17	Septidi	Volta
18	Octidi	Réaumur
19	Nonidi	Régus Montanus
20	Decadi (*Repos*)	Evocation des Parents
21	Primidi	Paléarius
22	Duodi	Sénèque
23	Terdi	Posidonius
24	Quartidi	Scioppius
25	Quintidi	Saint-Germain (Cte de)
26	Sextidi	Meung
27	Septidi	Hobbès
28	Octidi	Cassendi
29	Nonidi	Athénodon
30	Decadi (*Repos*)	Evocation des Parents

ÇAKYA-MOUNI (*suite*)

Bouddha qui signifie : *savant, éclairé, parfait*. Son symbole était : compassion, douceur, charité. Bientôt entouré de nombreux disciples, il les envoya au loin pour répandre, parmi les peuples, sa doctrine tout en opposition avec celle des prêtres de son temps, lesquels étaient tombés dans la plus profonde corruption. Si nous voulons avoir une idée de l'enthousiasme des disciples de ce grand réformateur, écoutons l'anecdote suivante :

Un nommé Pourna, tout pénétré de ses enseignements, se présente à lui et lui témoigne le désir de se joindre à ses disciples pour aller prêcher sa doctrine. Pourna réclamait la faveur d'aller chez les Çronaparanta, peuple des plus barbares et des plus farouches. Bouddha chercha à l'en détourner.

« Lorsque ces hommes, lui dit-il, t'adresseront en face des paroles méchantes, grossières et insolentes, quand ils se mettront en colère contre toi, que répondras-tu ? » — « Si les hommes du Çronaparanta, répond Pourna, m'adressent en face des paroles méchantes, s'ils se mettent en colère contre moi et m'injurient, je penserai que ce sont des hommes bons, doux, eux qui ne me frappent ni de la main, ni à coups de pierres. »

« Mais s'ils te frappent de la main et de coups de pierres, que penseras-tu ? » — « Je penserai qu'ils sont bons et doux, parce qu'ils ne me frappent ni du bâton, ni de l'épée. »

Prairial — Troisième Mois — **FÊTE DE PYTHAGORE**

DATES	NOM DES JOURS des décades	NOM DES PHILOSOPHES qui ont illustré les âges
1	Primidi	Délon
2	Duodi	Strabon
3	Terdi	Avéroës
4	Quartidi	Montesquiou
5	Quintidi	Nostradamus
6	Sextidi	Palestrina
7	Septidi	Soliman
8	Octidi	Tarse
9	Nonidi	Vico
10	Decadi (*Repos*)	Evocation des Parents
11	Primidi	Timée (de Locres)
12	Duodi	Montgolfier
13	Terdi	Protagorus (d'Abdère)
14	Quartidi	Swammerdam
15	Quintidi	Talleyrand
16	Sextidi	Vigilance
17	Septidi	Racine
18	Octidi	Anaximènes
19	Nonidi	Merlin (l'Ench.)
20	Decadi (*Repos*)	Evocation des Parents
21	Primidi	Paracelse
22	Duodi	Soufflot
23	Terdi	Camoëns
24	Quartidi	Patrizzi
25	Quintidi	Démocrite
26	Sextidi	Voltaire
27	Septidi	Jean-Jacques-Rousseau
28	Octidi	Gasparin (Mª de)
29	Nonidi	Greuze (peintre)
30	Decadi (*Repos*)	Evocation des Parents

ÇAKYA-MOUNI (*suite*)

« Mais s'ils te frappent du bâton et de l'épée... » — « Je penserai qu'ils sont bons et doux, parce qu'ils ne me privent pas complètement de la vie. »

« Mais s'ils te privent complètement de la vie, que penseras-tu ? » — « Je penserai que les hommes de Çronaparanta sont bons et doux de me délivrer avec si peu de douleur de ce corps misérable. »

« C'est bien, Pourna ; tu peux, avec la perfection de patience dont tu es doué, fixer ton séjour dans le pays des Çronaparanta. »

Pourna se rendit chez les barbares et, par sa douceur, son exemple dans l'abstinence, convertit ces sauvages à la doctrine de Bouddha.

Tous les disciples de Bouddha étaient dans les mêmes conditions que Pourna. Les prêtres, qui se proclamaient les successeurs de Brahma et de Christna, troublés dans leurs exploitations, d'accord avec les gouverneurs, mirent en œuvre tous leurs moyens de persécution pour arrêter l'entraînement des masses soulevées par Bouddha et ses disciples. Mais l'exemple de leurs vertus, la sagesse de leurs enseignements eurent bientôt raison de toutes les entraves, et la doctrine de Bouddha se répandit à travers les cités. La légende affirme que Bouddha, à l'âge de 80 ans, se rendit, accompagné de ses disciples, sur les bords du Gange et qu'il se tint debout, la tête levée vers les cieux. Après une prière adressée

au roi de l'Univers, tournant ses regards du côté de la cité, il dit à ses disciples : « C'est pour la dernière fois que je contemple la ville de Radjagritha. » Il traversa le Gange, se dirigea vers le pays des Mallas, près de la rivière Atchiravati. Il se sentit atteint de défaillance, s'arrêta dans une forêt sous un cala et y mourut. Ses disciples le pleurèrent. Ses funérailles furent splendides et suivies d'une grande foule. Son corps fut brûlé huit jours après, Ses reliques furent divisées en huit parties et envoyées dans huit cités.

« Quelle que soit l'opinion que l'on se fasse du Bouddha, dit P. Larousse, il n'est point, parmi les fondateurs de religions, de figure plus pure ni de plus touchante que celle de Bouddha. Sa vie n'a point de tache : il est le modèle de toutes les vertus. Les vertus qu'il prêche, son abnégation, sa charité, son inaltérable douceur, ne se démentent point un seul instant. »

MAXIMES DE BOUDDHA

« O toi qui est la pureté suprême, maintenant que tu nous a dit quels étaient les devoirs des quatre classes, révèles nous la vérité sur l'âme, le châtiment et la récompense. »

⋈

« De tout acte de la pensée, de la parole ou du corps résulte un bon ou mauvais fruit, des actions des hommes naissent leurs différentes conditions, supérieures, moyennes ou inférieures. »

⋈

« Proférer des injures, mentir, médire de tout le monde, mal parler des choses sacrées, sont quatre actions coupables de la parole. »

⋈

« S'emparer du bien d'autrui, faire du mal aux êtres animés, hors les exceptions autorisées par la Sainte Ecriture, ravir la femme d'un autre, sont reconnus comme les trois actions coupables du corps. »

⋈

« Pour les bonnes actions qui viennent de l'esprit, l'être animé et doué de raison est récompensé par son esprit. »

⋈

« Pour celles qui viennent de la parole ; il en est récompensé dans les organes de la parole, pour celles qui viennent du corps, il en est récompensé par son corps. »

⋈

« Celui qui possède une autorité souveraine sur son esprit, ses paroles et son corps, peut recevoir le nom de tridandi, c'est-à-dire qui possède la triple volonté. »

⋈

« L'homme qui déploie cette triple volonté qui est maître de ses actions et réprime ses désirs et la colère, obtient par ce moyen la félicité céleste et éternelle. »

« Le moteur de ce corps est appelé kchetradjna — âme principe de vie — et le corps qui accomplit des fonctions visibles et matérielles a reçu le nom de boutatma composé d'éléments. »

⋈

« Un autre élément interne appelé ma ıat — sensation — naît avec tous les êtres animés, et c'est grâce à lui que le kchetradjna perçoit le plaisir et la peine, c'est le lien qui unit le corps à l'âme. »

⋈

« La sensation et l'âme intelligente, unie aux cinq sens, l'ouïe, la vue, l'odorat, le toucher, l'attrait mutuel des sens, sont dans une liaison intime et constante avec le Grand-Tout qui réside dans les êtres de l'ordre le plus élevé, aussi bien que dans ceux de l'ordre le plus bas. »

⋈

« De la substance même du Grand-Tout s'échappent continuellement d'innombrables principes vitaux qui communiquent sans cesse le mouvement aux créatures des divers ordres. »

⋈

« Après la mort, les âmes des hommes qui ont commis de mauvaises actions prennent un autre corps, à la formation duquel concourent les cinq éléments subtils, et qui est destiné à être soumis aux tortures de l'enfer. »

⋈

« Lorsque les âmes pourvues de ce corps ont subi dans l'autre monde les tortures de l'enfer, elles entrent dans les éléments grossiers auxquels elles s'unissent pour reprendre un corps et revenir au monde achever leur purification. »

⋈

« Après avoir reçu le châtiment de ses fautes, nées de l'abandon aux plaisirs des sens, l'âme dont la souillure a été effacée aspire de nouveau à se réunir dans le swarga à l'âme suprême. »

⋈

« Les mérites et les démérites de l'âme sont de nouveau passés et examinés, et, suivant que la vertu ou le vice se rend directement au séjour des délices, dès qu'elle abandonne son enveloppe formée des éléments mortels. »

« Mais chaque fois qu'elle s'abandonnera au mal plutôt qu'au bien, et que la somme des actions coupables dépassera celle des bonnes, elle sera soumise aux tortures de l'enfer. »

⋈

« Chaque fois également qu'elle aura enduré les tortures de l'enfer et que ses fautes auront été effacées, l'âme reprendra une enveloppe mortelle pour venir de nouveau sur la terre achever de se purifier. »

⋈

« L'homme doit considérer que ces transmigrations successives de l'âme étant le produit de la vertu et du vice, il ne dépend que de sa volonté pour diriger son esprit vers la vertu et d'abréger son temps d'exil. »

⋈

« Qu'il sache que l'âme possède la notion du bien et du mal, qu'il y a de plus en elle des aspirations qui ne peuvent se définir en ce monde, ce qui tient à son union avec les substances matérielles et périssables dont le corps est formé. »

⋈

« Lorsque, soit le bien, soit le mal, arrive à dominer entièrement un être animé, ils le rendent semblable à eux ; mais ce qui fait la récompense ou la punition légitime, c'est la liberté du choix de l'homme entre le bien et le mal. »

⋈

« Le bien, c'est la bonté, la science, la modération ; le mal, c'est l'ignorance, la passion et les appétits brutaux, toutes choses qui luttent dans l'homme et qu'il doit savoir maîtriser à son gré. »

⋈

« Lorsque l'être animé découvre en lui un sentiment honnête, tendre, affectueux, élevé, calme et pur comme le jour, qu'il dise : cela vient du bien. »

⋈

« Quant à cette sensation de l'âme qui s'applique à ce qu'elle ne peut ni discerner, ni expliquer, ni comprendre, c'est l'inconnu, le mystérieux, qu'il n'appartient qu'à la grande âme de connaître. Il y a des fautes qui proviennent aussi de cet inconnu qui rend l'âme insatiable. »

« N'agir que dans l'espoir d'une récompense ; se laisser aller au découragement, faire des choses défendues par la loi et s'abandonner sans cesse aux plaisirs des sens. »

⋈

« Lorsqu'on désire du profond de son cœur connaître les *vérités sacrées*, lorsque nulle honte intérieure n'accompagne les actes que l'on accomplit, lorsque l'âme, au contraire, en ressent une réelle satisfaction, on peut dire que l'on se conduit d'après les principes du bien. »

⋈

« Toute action dont on a honte lorsqu'on vient de la commettre, ou lorsqu'on se prépare à la faire, doit être considérée par l'homme sage comme une action mauvaise. »

⋈

« L'acte par lequel l'âme aspire après l'inconnu est un souvenir du swaga, dont elle a gardé l'empreinte comme on voit vaguement au réveil les images qui vous ont frappé dans les songes. »

⋈

« Les âmes qui sont mues par l'idée du bien acquièrent la nature divine ; celles que domine le mal, sans que le bien ait été exclu de tous leurs actes, ont en partage la condition humaine. Quant aux âmes qui sont restées dans l'obscurité sans distinguer le bien du mal, elles recommencent la série des transmigrations par l'état d'animaux. »

⋈

« Ces trois sortes de transmigrations ont chacune trois degrés différents : le supérieur, l'intermédiaire, l'inférieur, en raison des degrés divers des mauvaises actions dont l'homme a pu se rendre coupable. »

⋈

« Les âmes qui ont vécu détachées de la terre n'aspirant qu'à Dieu, reviennent des devas, c'est-à-dire des esprits intermédiaires entre la création et le créateur. »

HYMNE DES MORTS

destinée à chasser les esprits malins

Chantée par les bayadères

« Hors d'ici, chien maudit ! pisatschas impur qui te repais du cadavre des morts, que viens-tu faire près de cette maison ? Cesse d'empester ce lieu de ton haleine fétide. Hors d'ici, chien maudit ! »

« Va-t-en dans ta fosse ronger les os couverts de poussière et de mousse, dispute la maigre pitance aux chacals puants et aux vautours aux pieds jaunes ! Sur ce lit de cendres et d'herbes sacrées repose le corps d'un homme juste. Hors d'ici, chien maudit. »

« Fuyez tous, esprits infernaux, vous que la fumée des sacrifices a conduits jusqu'ici, Narayana qui laisse un fils pour le conduire au bûcher soustraira son cadavre à vos étreintes impures. Hors d'ici, chiens maudits ! »

HYMNE ÉVOCATRICE AUX BONS ESPRITS

« O saints brahmes, fermez la bouche, fermez les yeux, fermez le nez, fermez les oreilles, fermez toutes les ouvertures du corps du juste, afin que l'homme de péché ne puisse s'y introduire. O saints brahmes, fermez-lui la bouche avec les cinq parfums. »

« Soufflez, vent du nord qui passez sur les plaines sacrées qu'arrose le Gange, et portez jusqu'aux cieux les parfums du sacrifice. Soufflez, vent du nord qui passez sur les plaines sacrées qu'arrose le Gange. »

« Accours, oiseau chéri de Govinda — un des noms de Vischnou — viens recueillir dans tes serres puissantes l'âme purifiée de Narayana, et conduis-là au séjour immortel des délices. Accours, oiseau chéri de Govinda ! »

« Esprits bienfaisants des cieux, de l'air, de la terre, des forêts, des chemins, des eaux, des plaines désertes et du foyer domestique, venez tous accompagner l'homme juste au bûcher, éloignez de sa route les sombres génies du mal. Venez tous, Esprits bienfaisants des cieux ! »

TRANSMIGRATION DES AMES

« Celui qui ayant connu le bien l'a pratiqué, mais qui a commis aussi des actions mauvaises qui, à des degrés différents, contrebalancent les bonnes, parcourera successivement les trois classes de transmigrations suivantes. »

« Dans la classe inférieure il reviendra parmi les bâtonnistes, les lutteurs, les charmeurs d'animaux, les maîtres d'armes. »

« Dans la classe intermédiaire, il renaîtra guerrier, roi, juge, orateur. »

« Dans les classes supérieures alors les bonnes actions commencent à dominer de beaucoup les mauvaises, l'âme ne revient plus transmigrer sur la terre, elle commence à s'élever vers les sphères célestes, et va animer les corps des musiciens, des génies et des danseurs célestes, qui chantent les louanges de la grande âme, dans les quatorze cieux d'Indra. »

« Ceux qui n'ont connu et pratiqué que le bien ne transmigrent pas, ils restent au service de Brahma qui les envoie comme une émanation de la puissance, tantôt habiter la terre pour y servir d'exemple, tantôt veiller à l'harmonie des sphères célestes. »

« Dans le premier degré, ce sont les anachorètes, les dévôts ascétiques, les brahmes, les légions des demi-dieux aux états aériens, les génies des astérismes lunaires, et ceux qui président aux jours. »

« Dans le second degré, ce sont les sacrificateurs, les saints, les devas, les génies qui conservent l'écriture sainte et les divinités qui président aux étoiles et aux années. »

« Brahma, créateur suprême, génie de la vertu, Vichnou, principe de conservation, et Siva, principe de transformation, qui représentent l'un le Mahot, et l'autre l'Avyacta, sont les seuls qui soient au degré supérieur du bien, puisqu'ils sont le bien lui-même. »

« Ainsi est révélé dans son entier ce système de transmigration, qui se rapporte à trois sortes d'actions divisées en trois degrés, dont chacun possède trois classes et comprend tous les êtres de la terre et des cieux. »

(Extrait de Manou, liv. XII).
Traduction de L. Jacoilliot.

Deuxième saison : **LUMIERE** (Été).

Elle commence le 21 juin de l'année grégorienne, à 9 heures du soir, à l'époque où le soleil s'éloigne de la Terre et se rapproche de l'Equateur.

Un jour supplémentaire : Grande fête populaire, présidée par l'Esprit de IESEUS CHRISTNA, *philosophe hindou.*

Messidor — QUATRIÈME MOIS

DATES	NOM DES JOURS des décades	NOM DES PHILOSOPHES qui ont illustré les âges
1	Primidi	Deleuze
2	Duodi	Archimède
3	Terdi	Montaigne
4	Quartidi	Rutilius Repus
5	Quintidi	Origène
6	Sextidi	Tyndale
7	Septidi	Flavius (Joseph)
8	Octidi	Fourrier (Charles)
9	Nonidi	Harvey
10	Decadi (*Repos*)	Evocation des Parents
11	Primidi	Plotin
12	Duodi	Rubens
13	Terdi	Atisthène
14	Quartidi	Saladin
15	Quintidi	Cornélie (fille de Scipion)
16	Sextidi	Quesnoy (François)
17	Septidi	Arthémise (reine)
18	Octidi	Miglius
19	Nonidi	Calidasa
20	Decadi (*Repos*)	Evocation des Parents
21	Primidi	Porphyre
22	Duodi	de Saint-Martin (L. Claude)
23	Terdi	Cléobule
24	Quartidi	Lao-Tseu
25	Quintidi	Aristide
26	Sextidi	Myson
27	Septidi	Posidonius
28	Octidi	Sanchoniathon
29	Nonidi	Eugène Suë
30	Decadi (*Repos*)	Evocation des Parents

IESEUS CHRISTNA

Tous les historiens indianistes s'accordent à le proclamer moraliste par excellence, ayant passé sa vie à combattre le despotisme et la cruauté des prêtres dont il blâmait l'hypocrisie, le luxe, les rapines et la débauche.

La réputation laissée par ce grand réformateur détermina les prêtres à exploiter son passé : quelques siècles après l'avoir fait mourir, ils le divinisèrent et en firent une incarnation de Vichnou, deuxième personne de la Trinité indoue, laquelle se compose de Brahma, de Vichnou et de Siva.

Le nom de Christna qui, en sanscrit, veut dire *sacré*, favorisa les prêtres dans l'exécution de leur projet. Voici comment Louis Jacolliot, savant indianiste, raconte la légende qu'ils inventèrent sur Christna :

« Il était né à Mathoura ou Madoura, sur la rive droite de l'Yamouna ou Djoumnah, 4.800 ans avant notre ère, d'une vierge nommée Devegui ou Devanaguy (en sanscrit, formée par Dieu) et

Thermidor — Cinquième Mois — **FÊTE DE PLATON**

DATES	NOM DES JOURS des décades	NOM DES PHILOSOPHES qui ont illustré les âges
1	Primidi	Leissing
2	Duodi	Sombreuil (Mlle de)
3	Terdi	Jones (William)
4	Quartidi	Plutarque
5	Quintidi	Saint-Cyran
6	Sextidi	Celse
7	Septidi	Aristarque
8	Octidi	Spartacus
9	Nonidi	Raphaël
10	Decadi (*Repos*)	Evocation des Parents
11	Primidi	Lajumais
12	Duodi	Michel-Ange
13	Terdi	Lachalotais
14	Quartidi	Buffon
15	Quintidi	Mesmer
16	Sextidi	Polémon
17	Septidi	Gassner (curé)
18	Octidi	Chezy
19	Nunodi	La Mettrie
20	Decadi (*Repos*)	Evocation des Parents
21	Primidi	Jean Reynaud
22	Duodi	Swedenborg
23	Terdi	Murillo
24	Quartidi	Pline
25	Quintidi	Savonarola
26	Sextidi	Cincinnatus
27	Septidi	Abélard
28	Octidi	Delormel
29	Nonidi	Shakespeare
30	Decadi (*Repos*)	Evocation des Parents

IESEUS CHRISTNA (*suite*)

fille d'une sœur du roi Kansa, surnommé le tyran.

« Vichnou, deuxième personne de la Trinité indoue, s'était présenté à la sœur du tyran, sous la forme d'un Esprit, pour lui annoncer qu'elle allait donner le jour à une fille qui, sans cesser d'être vierge, mettrait au monde un enfant, et que cet enfant serait *lui-même*, Vichnou, venant dans sa neuvième incarnation sur la terre accomplir une grande mission qui était de détrôner les rois tyrans et cruels, de guérir et de moraliser les hommes en leur inspirant les sentiments les plus purs et les plus parfaits d'amour et de charité.

« Kansa, ayant appris dans un songe que sa sœur devait mettre au monde la mère d'un enfant qui ferait crouler les trônes, résolut de la persécuter. Mais elle eut le pressentiment des intentions de son frère ; elle prétexta un pélerinage et se rendit chez le berger Nanda, son parent, où elle accoucha de Devanaguy, la mère de Christna.

« On raconte qu'étant, un jour, sur les bords du Gange à faire ses ablutions au milieu de ses femmes, un oiseau gigantesque vint planer au-dessus de Devanaguy, et, descendant doucement, déposa sur sa tête une couronne de fleurs de lotus.

« La mère de Devanaguy étant morte, Kansa rappela sa nièce auprès de lui à Madura et l'enferma dans une tour, résolu à la faire périr. Malgré cela, l'Esprit du divin Vichnou traversa les

Fructidor — Sixième Mois — FÊTE DE ZENON

DATES	NOM DES JOURS des décades	NOM DES PHILOSOPHES qui ont illustré les âges
1	Primidi	Labruyère
2	Duodi	Haydn
3	Terdi	Maxwell
4	Quartidi	Sanctorius
5	Quantidi	Bonnet (Charles)
6	Sextidi	Calamus
7	Septidi	Prodicus
8	Octidi	Halley (Edmond)
9	Nonidi	Cuvier
10	Decadi (*Repos*)	Evocation des Parents
11	Primidi	Musschenbrock
12	Duodi	Praxitèle
13	Terdi	Sapho
14	Quartidi	Cornélie (mère de)
15	Quintidi	Héloïse
16	Sextidi	Cabet
17	Septidi	Lucrèce
18	Octidi	Prescilien
19	Nonidi	Saumaise
20	Decadi (*Repos*)	Evocation des Parents
21	Primidi	Cornaro
22	Duodi	Damon
23	Terdi	Puységur
24	Quartidi	Théophraste
25	Quintidi	Juvénal
26	Sextidi	Labarre
27	Septidi	Hégel
28	Octidi	Priestley
29	Nonidi	Saussure
30	Decadi (*Repos*)	Evocation des Parents

IESEUS CHRISTNA (*suite*)

murailles pour se joindre à elle.

« Un soir que Devanaguy priait, une musique céleste vint tout à coup charmer ses oreilles ; sa prison s'illumina et Vichnou lui apparut dans tout l'éclat de sa divine majesté. Devanaguy tomba dans une profonde extase, et, ayant été *obombrée*, dit l'expression sanscrite, par l'Esprit de Dieu qui voulait s'incarner, elle conçut.

« La nuit de l'accouchement de Devanaguy, un vent violent fit une trouée dans les murs de la prison et la vierge fut conduite, ainsi que son fils, par un envoyé de Vichnou, dans une bergerie appartenant à Nanda.

« Le nouveau-né fut appelé Christna (en sanscrit, *sacré*). Les bergers se prosternèrent devant l'enfant et l'adorèrent. Kansa, en apprenant l'accouchement et la fuite de sa nièce, entra dans une rage indescriptible... et résolut de faire mettre à mort l'enfant. « *Il ordonna le massacre, dans tous les Etats, des enfants du sexe masculin nés pendant la nuit où Christna était venu au monde.* »

« Une troupe de soldats arriva à la bergerie. Les serviteurs de Nanda allaient sonner pour le défendre, quand tout à coup, ô prodige ! l'enfant que sa mère allaitait se mit à grandir subitement ; en quelques secondes, il eut atteint la taille d'un enfant de dix ans. Les soldats passèrent à côté de lui sans se douter de rien. Les premières années de Christna se passèrent au milieu de dangers sans

nombre, mais il sortit toujours victorieux, soit avec les hommes, soit avec les démons. A peine âgé de seize ans, Christna quitta sa mère et son parent Nanda, et il se mit à parcourir l'Inde en prêchant la doctrine nouvelle, toujours luttant contre l'Esprit pervers des princes et des prêtres. Il surmonte des dangers extraordinaires, sème les miracles sous ses pas, ressuscitant les morts, guérissant les lépreux, rendant l'ouïe aux sourds, la vue aux aveugles, partout soutenant le faible contre le fort, toujours suivi et acclamé par la foule qui l'adorait comme un Dieu rédempteur promis. Christna, entouré de ses disciples, ne venait pas fonder une religion nouvelle, car Dieu ne peut détruire ce qu'il a, une première fois, déclaré bon. Son but était de purifier l'ancienne de toutes les turpitudes, de toutes les impuretés que la méchanceté des hommes y avait peu à peu introduites. L'enseignement de Christna fut simple et familier quand il s'adressait au peuple.

« Les hommes, disait-il, qui n'ont point d'empire sur leurs sens, ne sont point capables de remplir leurs devoirs.

« Les maux dont nous affligeons notre prochain nous poursuivront ainsi que notre ombre suit notre corps.

« De même que la terre supporte ceux qui la foulent aux pieds et lui déchirent le sein en la labourant, de même nous devons rendre le bien pour le mal.

« Quand nous mourons, nos richesses restent à la maison ; nos parents, nos amis ne nous accompagnent que jusqu'au bûcher ; mais nos vertus, nos vices, nos bonnes œuvres et nos fautes nous suivent dans l'autre vie.

« L'honnête homme doit retomber sous les coups des méchants comme l'arbre sandal qui, lorsqu'on l'abat, parfume la hache qui l'a frappé.

« Christna est venu prêcher à l'Inde l'immortalité de l'âme, le libre arbitre, c'est-à-dire la volonté et la liberté, la croyance au mérite et au démérite, au châtiment et à la récompense dans la vie future.

« Il est venu apporter au peuple l'amour du prochain, la dignité de soi-même.

« Il a proscrit la vengeance, ordonné de rendre le bien pour le mal, consolé les faibles, soutenu les malheureux et les opprimés, confondu la tyrannie

« Il a vécu pauvre et aimé les pauvres.

« Il a vécu chaste et a prescrit la chasteté. »

« Un jour, Christna, se promenant sur les bords du Gange, aperçut une cinquantaine de jeunes filles qui s'étaient mises complètement nues pour faire leurs ablutions, et quelques-unes d'elles, en cet état, riaient et folâtraient, sans s'inquiéter si elles ne pouvaient pas être vues par les passants.

« L'enfant leur en fit des remontrances, leur disant qu'il n'était point digne de se montrer ainsi sans voiles; elles se mirent à rire et à lui jeter de l'eau par la figure.

« Ce que voyant Christna, d'un seul geste, il envoya au sommet d'un tamarinier tous les pagnes épars sur le sable, de façon qu'il leur fut impossible de se vêtir quand elles sortirent de l'eau.

« Comprenant alors leur faute, les jeunes filles implorèrent un pardon, qui leur fut accordé moyennant la promesse qu'elles firent de conserver dorénavant un voile quand elles viendraient faire leurs ablutions au fleuve sacré.

« Les jésuites se sont emparés de cette légende, la racontant à leur façon, en soutenant que Christna n'avait ravi les pagnes de ces jeunes filles que pour les voir mieux à son aise dans leur nudité.

« Cette explication qu'ils donnent est dans leur rôle, et elle ne peut nous surprendre; ne pouvant admettre Christna, ils le combattent avec leurs armes habituelles... et on sait s'ils sont habiles à changer les textes ou à y voir ce que nul n'a jamais pu y trouver.

« Ne les avons-nous pas vus tenter d'escamoter certains chapitres de l'histoire moderne?... Pourquoi s'étonner, si c'est le même esprit qui préside à leur mission d'Orient.

« Or, un jour que le Tyran de Madura avait envoyé une nombreuse armée contre Christna et ses disciples, ces derniers, saisis de frayeur, voulurent se soustraire par la fuite au danger qui les menaçait.

« La foi d'Ardjouna (son disciple dévoué) lui-même paraissait ébranlée, Christna, qui priait à quelques pas de là, ayant entendu leurs plaintes, s'avança au milieu d'eux et leur dit :

« Pourquoi une peur insensée s'empare-t-elle de vos esprits? Ignorez-vous donc quel est celui qui est avec vous? »

« Et alors, abandonnant sa forme mortelle, il parut à leurs yeux dans tout l'éclat de sa majesté divine et le front environné d'une

telle lumière, qu'Ardjouna et ses compagnons, n'en pouvant supporter la vue, se jetèrent le visage dans la poussière, et prièrent le Seigneur de leur pardonner leur indigne faiblesse.

« Et Christna ayant repris sa forme première, leur dit encore :

« N'avez-vous donc point foi en moi? Sachez que, présent ou éloigné, je serai toujours au milieu de vous pour vous protéger. »

« Et ceux-ci, le croyant par ce qu'ils avaient vu, lui promirent de ne plus douter dorénavant de sa puissance, et ils le nommèrent Jeseus, c'est-à-dire issu de la pure essence divine.

« Christna se promenait aux environs de Madura avec ses disciples, suivi d'une grande foule de peuple avide de le contempler. Et on disait de tous côtés :

« Voilà celui qui nous a délivrés du tyran qui nous opprimait », faisant ainsi allusion à Kansa, qui avait porté la peine de ses crimes, et que Christna avait chassé de Madura.

« Et on disait encore : Voilà celui qui ressuscite les morts, guérit les sourds, les boiteux et les aveugles. »

« Lorsque deux femmes de la plus basse extraction, s'approchant de Christna et lui ayant versé sur la tête des parfums qu'elles avaient apportés dans un petit vase de cuivre, elles l'adorèrent.

« Et comme le peuple murmurait de leur hardiesse, Christna leur dit avec bonté :

— Femmes, j'accepte votre sacrifice; le peu qui est donné par le cœur vaut plus que toutes les richesses offertes par ostentation. Que voulez-vous de moi?

— Seigneur, lui répondirent elles, les fronts de nos époux sont soucieux, le bonheur a fuit de nos maisons, car Dieu nous a refusé la joie d'être mères.

« Et Christna, les ayant relevées, car elles s'étaient mises à genoux et elles embrassaient ses pieds.

« Il leur dit :

« Votre démarche sera exaucée, car vous avez cru en moi et la joie entrera dans vos maisons. »

« A quelque temps de là, ces deux femmes, nommées Nichdali et Sarasvati, accouchèrent chacune d'un fils, et ces deux enfants devinrent plus tard des saints personnages, que les Indous vénèrent encore aujourd'hui sous les noms de Soudâma et Soudâsa.

« L'œuvre de rédemption était accomplie, l'Inde entière sentait un

sang plus jeune circuler dans ses veines, partout le travail était sanctifié par la prière, l'espérance et la foi échauffaient les cœurs...

« Christna comprit que l'heure était venue pour lui de quitter la terre et de retourner dans le sein de celui qui l'avait envoyé.

« Défendant à ses disciples de le suivre ; il partit un jour sur les bords du Gange pour y faire ses ablutions et y laver les souillures que son enveloppe mortelle avait pu contracter dans les luttes de toute nature qu'il avait été obligé de soutenir contre les partisans du passé.

« Arrivé près du fleuve sacré, il s'y plongea par trois fois, s'étant agenouillé en regardant le ciel, il pria en attendant la mort.

« En cet état, il fut percé de flèches par un de ceux dont il avait dévoilé les crimes, et qui, apprenant son voyage au Gange, l'avait suivi avec une troupe nombreuse dans le dessein de l'assassiner.

« Cette homme se nommait Angada, suivant la croyance populaire ; condamné à une vie éternelle sur la terre, à cause de son crime, il erre sur les bords du Gange, n'ayant d'autre nourriture que les cadavres des morts, il ronge constamment en compagnie des chacals et des autres animaux immondes.

« Le corps de l'homme-Dieu fut suspendu aux branches d'un arbre par ses meurtriers, pour qu'il devînt la proie des vautours.

« La nouvelle de cette mort s'étant répandue, le peuple vint en foule, conduit par Ardjouna, le plus cher des disciples de Christna, pour recueillir ses restes sacrés. Mais la dépouille mortelle du Rédempteur avait disparu ; sans doute, elle avait regagné les célestes demeures... et l'arbre auquel elle avait été attaché s'était subitement couvert de grandes fleurs rouges et répandait autour de lui les plus suaves parfums.

« Ainsi finit Christna, victime de la méchanceté de ceux qui n'avaient point voulu reconnaître sa loi, et qui avaient été chassés du milieu du peuple à cause de leurs vices et de leur hypocrisie. »

(Bagava da Gita et tradition brahmanique).
Traduction de L. Jacolliot.

Troisième saison : **CRÉPUSCULE** (Automne).

Elle commence le 23 septembre de l'année grégorienne, à 11 h. 49 minutes du matin.

Un jour supplémentaire : Grande fête populaire présidée par l'esprit de SOCRATE, *philosophe grec.*

Vendémiaire — SEPTIÈME MOIS

DATES	NOM DES JOURS des décades	NOM DES PHILOSOPHES qui ont illustré les âges
1	Primidi	Proclus
2	Duodi	Apulée
3	Terdi	Courrier (Paul-Louis)
4	Quartidi	d'Alembert
5	Quintidi	Cagliostro
6	Sextidi	Marc-Aurèle
7	Septidi	Lacordaire (le Père)
8	Octidi	Crolins
9	Nonidi	Métellus
10	Decadi (*Repos*)	Evocation des Parents
11	Primidi	Helvetius
12	Duodi	Antigone
13	Terdi	Démosthènes
14	Quartidi	Thémistocle
15	Quintidi	Sostrate
16	Sextidi	Timoléon
17	Septidi	Staël-Holstein (Mme de)
18	Octidi	Kircher
19	Nonidi	Greatrakes
20	Decadi (*Repos*)	Evocation des Parents
21	Primidi	Dosithée (de Samarie)
22	Duodi	Virgile
23	Terdi	Jussieu (Antoine)
24	Quartidi	L'Hopital
25	Quintidi	Molière
26	Sextidi	Prudence
27	Septidi	Puységur
28	Octidi	Empédocle
29	Nonidi	Spinosa
30	Decadi (*Repos*)	Evocation des Parents

SOCRATE

SOCRATE, philosophe grec, est né l'an 468, avant notre ère.

C'est une des plus grandes figures de l'antiquité, une de celles qui honorent le plus l'humanité. Initié, dès son jeune âge, aux arts et aux sciences, il devint, à Athènes, le moraliste des foules, dans les gymnases, sous les portiques des palais, dans les familles, dans les festins, cherchant, par la grandeur de sa morale, à calmer l'égoïsme et les haines. Ce fut lui qui développa les facultés émancipatrices d'Aspasie, femme de Périclès, célèbre par son génie et sa beauté. Socrate, comme artiste, aimait le beau dans son acception physique, et comme il avait l'âme élevée, il l'aimait aussi dans son acception morale. C'est ainsi que, par sa tolérance, il transportait la jeunesse, dont le cœur palpitait d'aise. Sa parole réconfortait et attendrissait en même temps. Pourtant, il était tranchant et sans ménagements envers les hypocrites qui exploitaient les hommes et persécutaient les innovateurs et les génies

Brumaire — Huitième Mois — FÊTE DE THALÈS

DATES	NOM DES JOURS des décades	NOM DES PHILOSOPHES qui ont illustré les âges
1	Primidi	Vald
2	Duodi	Psychée
3	Terdi	Myrtis
4	Quartidi	Victor Hugo
5	Quintidi	Democrite
6	Sextidi	Anaxarque
7	Septidi	Lavoisier
8	Octidi	Molinos
9	Nonidi	Wilberforce
10	Decadi (*Repos*)	Evocation des Parents
11	Primidi	Suétone
12	Duodi	Dolet (Etienne)
13	Terdi	Lachatre
14	Quartidi	Fo-Hi
15	Quintidi	Michelet
16	Sextidi	Théopompe
17	Septidi	Sand (George)
18	Octidi	Véronèse
19	Nonidi	Witt (J.)
20	Decadi (*Repos*)	Evocation des Parents
21	Primidi	Horace
22	Duodi	Bacon (Roger)
23	Terdi	Plutarque
24	Quartidi	Euclide
25	Quintidi	Spencer
26	Sextidi	Kénox
27	Septidi	Montague (Lady)
28	Octidi	Anaxilax
29	Nonidi	Spartacus
30	Decadi (*Repos*)	Evocation des Parents

SOCRATE (*suite*)

qui font avancer les nations dans la science, la justice et la morale. Pour rappeler le despotisme des potentats, il employait, dans ses enseignements, le sarcasme et l'ironie. Cette façon de persiflage lui valut beaucoup d'ennemis parmi les grands ; mais ses plus cruels ennemis furent les prêtres, dont il dévoilait les supercheries et les mensonges qui avaient pour but d'exploiter les crédules en faveur de faux dieux dont il respectait cependant les cérémonies pour ne pas froisser le peuple, encore sous le joug des prêtres du culte.

Il croyait en un Dieu unique, universel, auteur de tout ce qui resplendit dans la nature. Initié aux pratiques de la Théurgie, il croyait à l'immortalité de l'âme et à son identité dans l'autre monde, à son rayonnement sur les êtres humains et à cette vérité que tout être terrestre peut communiquer avec elle, attendu qu'il disait avoir un démon (Esprit) familier qui l'assistait. Il disait que c'était sa divinité, croyance qui troublait les prêtres, lesquels reconnaissaient en lui un mysticisme qui exaltait les masses. Alors ils se coalisèrent avec les hommes politiques dans le but d'établir un courant contre Socrate, courant qui s'épandit à travers la populace, toujours lâche et servile, soit par intérêt, soit par pusillanimité. Un personnage riche, nommé Anytus, se joignit à Mélitus, poète médiocre, pour accuser Socrate de corrompre la jeunesse et d'être hostile à la religion de l'Etat. L'accusation fut

Frimaire — Neuvième Mois — FÊTE DE SOLON

DATES	NOM DES JOURS des décades	NOM DES PHILOSOPHES qui ont illustré les âges
1	Primidi	Allan Kardec
2	Duodi	Washington
3	Terdi	Jansénius
4	Quartidi	Morus (Thomas)
5	Quintidi	La Fontaine
6	Sextidi	Sophocle
7	Septidi	Titus
8	Octidi	Saluste
9	Nonidi	Linné
10	Decadi (*Repos*)	Évocation des Parents
11	Primidi	Molay (Jacques)
12	Duodi	La Condamine
13	Terdi	Lamartine
14	Quartidi	Archimède
15	Quintidi	Stilpon
16	Sextidi	Moritanus
17	Septidi	Zachias
18	Octidi	Origène
19	Nonidi	Simon le Mage
20	Decadi (*Repos*)	Évocation des Parents
21	Primidi	Arnauld (Antoine)
22	Duodi	Socin
23	Terdi	Ovide
24	Quartidi	Hillel (l'Ancien)
25	Quintidi	Hypathie
26	Sextidi	Lulli (J.-B.)
27	Septidi	Aspasie
28	Octidi	Tite-Live
29	Nonidi	Baratier
30	Decadi (*Repos*)	Évocation des Parents

SOCRATE (*suite*)

soutenue par les courtisans et par tous ses ennemis et, malgré Lysias qui lui proposa de le défendre, et Hermogène qui le conjurait de le faire, Socrate refusa de se défendre.

« Je suis le plus heureux des hommes, disait-il ; les dieux me préparent une mort paisible, la seule que je puisse désirer ; la postérité prononcera entre mes juges et moi ; elle me rendra cette justice que, loin de songer à corrompre mes compatriotes, je n'ai travaillé qu'à les rendre meilleurs. »

Il fit rugir de colère ses juges, lorsqu'il dit : « Je n'ai jamais été le maître de personne ; je suis pour le riche comme pour le pauvre. Je réponds à quiconque vient réclamer le secours de mes lumières, et il en est beaucoup de ceux qui viennent à moi qui deviennent gens de bien. Je ne les loue ni ne les blâme ; je n'ai pas mission d'enseignement. »

Malgré sa philosophie, sa haute morale, Socrate fut condamné par quatre-vingt-une voix contre deux cent soixante et il fut déclaré coupable. Il lui était cependant réservé de sauver sa vie contre le bannissement, mais il ne le voulut pas. « Quelle peine ai-je méritée ? dit-il. Je n'ai connu aucun repos dans ma vie, je n'ai cherché ni les honneurs, ni les richesses ; je ne suis entré dans aucune conjuration, je n'ai jamais cherché qu'à vous exhorter à être vertueux. Qu'ai-je mérité ? Une récompense encore qui puisse me convenir. Qu'est-ce qui peut me convenir dans ma pauvreté ?

Le repos, que pour vous donner des conseils. Je ne désire qu'être nourri au Prytanée. »

Après cette défense, il fut condamné à mort. « Mourir dès à présent, s'écria-t-il, c'est être délivré des soucis de la vie, ce qui me convient le mieux, et... son démon se tut. Je n'ai aucun ressentiment de haine contre mes compatriotes, ni contre ceux qui m'ont condamné. Mais il est temps que nous nous quittions, moi pour mourir et vous pour vivre. Qui de nous a le meilleur partage? Dieu seul le sait. »

Dans son cachot, il passa trente jours à converser avec ses amis. Criton lui proposa de le faire évader. « Connais-tu, lui répondit-il, un endroit où l'on ne meure pas? J'ai dit que je préférais la mort à l'exil. » Et il but la ciguë qui le transporta aux régions célestes.

Socrate fut un des hommes le plus philosophe, le plus grand moralisateur de tous les temps.

Quatrième saison : **TÉNÈBRES** (Hiver).

Elle commence le 22 décembre de l'année grégorienne, à 6 h. 23 minutes du matin.

*Grande fête populaire présidée par l'Esprit d'*Apollonius.

Un jour supplémentaire à la fin de cette saison aux années bissextiles, employé en préparations à la fête du premier jour de l'année théurgique, en l'honneur des bienfaiteurs de l'humanité.

Nivôse — Dixième Mois

DATES	NOM DES JOURS des décades	NOM DES PHILOSOPHES qui ont illustré les âges
1	Primidi	Stelling
2	Duodi	Hummel
3	Terdi	Milton
4	Quartidi	Cicéron
5	Quintidi	Stahl
6	Sextidi	Trajan
7	Septidi	Vaté
8	Octidi	Monge
9	Nonidi	Leroux (Pierre)
10	Decadi (*Repos*)	Evocation des Parents
11	Primidi	Du Cange
12	Duodi	Bayle
13	Terdi	Philon (le Juif)
14	Quartidi	Hohenlohe
15	Quintidi	Héraclite
16	Sextidi	Leone (l'Abbé)
17	Septidi	Aristote
18	Octidi	Mutchesson
19	Nonidi	Lafontaine (Jean)
20	Decadi (*Repos*)	Evocation des Parents
21	Primidi	Corneille (Pierre)
22	Duodi	Mornay
23	Terdi	Nicolle
24	Quartidi	Philolaus
25	Quintidi	La Peyronie
26	Sextidi	Archytas
27	Septidi	Jacobi
28	Octidi	Margraff (Ant.)
29	Nonidi	Descartes
30	Decadi (*Repos*)	Evocation des Parents

APOLLONIUS DE TYANE

Ce grand philosophe thaumaturge existait au commencement du premier siècle de notre ère; il visita un grand nombre de villes. A Aspeada, en Pamphylie, il calma le peuple aux prises avec la faim et lui fit rendre justice. Il alla ensuite en Pamphylie, en Cilicie, à Antioche, à Ephèse, à Ninive, cette ville de l'opulence et de la corruption, visita les ruines de ses anciens temples. La puissance de sa parole entraîna la foule. C'est dans cette ville que le jeune Damis, qui se sentit saisi d'un tel respect pour Apollonius qu'il le considérait comme un Dieu, s'attacha à lui et lui servit de guide pour le conduire à Babylone. Apollonius, suivi de ce fidèle compagnon, arriva en Mésopotamie. Avant de franchir le pont de l'Euphrate, le péager lui demanda ce qu'il apportait. « J'apporte, répondit-il, la continence, la justice, la force, la tempérance, la bravoure, la patience. » — « Donnez-moi

Pluviôse — Onzième Mois — **FÊTE DE BEETHOVEN**

DATES	NOM DES JOURS des décades	NOM DES PHILOSOPHES qui ont illustré les âges
1	Primidi	Gœthe
2	Duodi	Jamblique
3	Terdi	Colomb (Christophe)
4	Quartidi	Beausobre
5	Quintidi	Llorenti
6	Sextidi	Phocion
7	Septidi	Xénophane
8	Octidi	Leibnitz
9	Nonidi	Mydarge
10	Decadi (*Repos*)	Evocation des Parents
11	Primidi	Dante
12	Duodi	Thou
13	Terdi	Vacoudeva
14	Quartidi	Xénophon
15	Quintidi	Caton
16	Sextidi	La Sablière
17	Septidi	Lalande
18	Octidi	Xénophrate
19	Nonidi	Philostrate
20	Decadi (*Repos*)	Evocation des Parents
21	Primidi	Thucydide
22	Duodi	Herschell
23	Terdi	Franklin
24	Quartidi	Macrobe
25	Quintidi	Lallard
26	Sextidi	Phlégéon
27	Septidi	Turgot
28	Octidi	Guyon (Mme)
29	Nonidi	Lactance
30	Decadi (*Repos*)	Evocation des Parents

APOLLONIUS DE TYANE (*suite*)

la liste de tous ces esclaves, lui dit le péager. » — « Ce ne sont pas des esclaves, ce sont des maîtresses. » Et il entra dans le pays, peuplé de barbares nomades ne vivant que de brigandages. Arrivé à Babylone, Apollonius fut conduit devant le satrape, gouverneur de province, despote orgueilleux, qui fut effrayé de son aspect décharné qu'il prit pour un démon.

« D'où viens-tu ? » — Je viens pour voir si, malgré vous, on peut faire de vous des hommes. » — « Qui es-tu, toi qui viens sur les terres du roi ? » — « Toute la terre est à moi. » — « Il faut que tu répondes, si tu ne veux pas subir la torture. » — « Je veux bien la subir, pourvu que ce soit de vos mains. » — « Par les dieux, qui es-tu ? » — « Je suis Apollonius de Tyane ; je désire voir le roi. » — « Il y a bien longtemps que ton nom est venu jusqu'à nous ; je veux que tu sois mon hôte ; puise dans mon trésor, non pas une fois, mais cent fois. » — « Donnez-moi du pain et des fruits. »

Après s'être réconforté, Apollonius partit et arriva à Babylone, dont les merveilles furent chantées par les poètes de toutes les époques et à laquelle, dit Hérodote, aucune ville ne peut être comparée. Le satrape lui fit voir la statue d'or, devant laquelle il le pria de s'agenouiller. Apollonius demanda quel était l'homme qu'elle représentait. « Le roi. » — « Le roi sera fort honoré si je puis dire qu'il est un homme de bien. » Puis, sans se courber

Ventôse — Douzième Mois — FÊTE DE NUMA POMPILIUS

DATES	NOM DES JOURS des décades	NOM DES PHILOSOPHES qui ont illustré les âges
1	Primidi	Montecuculli
2	Duodi	Anaximandre
3	Terdi	Corinne
4	Quartidi	Tournefort
5	Quintidi	Valentin
6	Sextidi	l'Epée (l'abbé de)
7	Septidi	James (Thomas)
8	Octidi	Lamennais
9	Nonidi	Trastothène
10	Decadi (*Repos*)	Evocation des Parents
11	Primidi	Rollin (Charles)
12	Duodi	Roland (Mme)
13	Terdi	Perin (Abbé)
14	Quartidi	Tzetzes
15	Quintidi	Valère (Maxime)
16	Sextidi	Cazotte
17	Septidi	Jeanne d'Arc
18	Octidi	Fabricus
19	Nonidi	Lenoir (J.-Ch.)
20	Decadi (*Repos*)	Evocation des Parents
21	Primidi	Phidias
22	Duodi	Considérant (Victor)
23	Terdi	Pestalozzi
24	Quartidi	Dupuis
25	Quintidi	Euripide
26	Sextidi	Schiller
27	Septidi	Lebrun (Charles)
28	Octidi	Longepierre (Baron de)
29	Nonidi	Deslon
30	Decadi (*Repos*)	Evocation des Parents

APOLLONIUS DE TYANE (*suite*)

devant la statue, il entra dans la ville.

Le satrape l'introduisit auprès du roi. Dès qu'il fut en sa présence, le roi s'écria : « Mais, c'est Apollonius ! » Et il l'invita à prendre part à une cérémonie de sacrifice en l'honneur du soleil, représenté par un cheval blanc.

« Vous pouvez sacrifier à votre manière, permettez que je sacrifie à la mienne. » Et il prit de l'encens. « Soleil, s'écria-t-il, faites-moi la grâce de connaître les bons, de ne pas connaître les méchants. » Puis il jeta l'encens dans le feu.

Le roi le pressa de questions sur le but de son voyage. « Je me dirige vers l'Inde, répondit Apollonius, et je n'ai pas voulu passer dans votre pays sans voir le roi et vos mages et connaître leurs secrets, s'ils sont aussi savants qu'on le dit sur les choses divines. Pour moi, je professe la doctrine de Pythagore. C'est pour suivre ses pratiques que je ne porte pas d'autres étoffes que celles des productions de la terre. Je laisse croître mes cheveux. C'est encore pour obéir à ses préceptes que je garde mon corps pur de toute nourriture qui a eu vie. » Conduit vers le roi, qui le présenta à ses mages, ils furent émerveillés de ses discours et le comblèrent d'honneurs.

Lorsqu'il fut sur son départ, le roi lui offrit des trésors qu'il refusa et les légua aux mages de son empire. Le roi l'embrassa et lui dit : « Puissiez-vous revenir me rapporter un bien plus précieux. »

Et Apollonius marcha vers l'Inde. Il traversa le Caucase et l'Indus et arriva à Taxiles. Le satrape le conduisit au palais du roi. Quand il se trouva en sa présence, il lui dit : « Je suis heureux, ô roi, de voir en vous un philosophe. » — « Et moi, je suis plus heureux encore de vous donner de moi une telle opinion. Je fais plus que n'exigent les lois, je fais part de mes trésors même à mes ennemis, je bois du vin autant qu'il en faut pour offrir en libation au soleil, je me nourris de légumes, de dattes et de toutes les productions de mon jardin que je cultive moi-même. »

Lorsque Apollonius partit, le roi lui offrit de riches présents, mais il refusa et n'accepta qu'un guide.

Après avoir traversé différentes contrées où il fut acclamé comme un Dieu, il arriva enfin au pays où il fut mis en rapport avec les Brahmanes, qui l'initièrent à leurs mystères.

Apollonius leur demanda ce qu'ils pensaient de l'âme.

— Ce que vous avez appris de Pythagore et les Egyptiens de nous. Mais Apollonius leur déclara que Pythagore avait été dans une autre incarnation, Euphorbe.

— Croyez-vous de même, ajoute Apollonius, au brahme Iarchas, que votre âme avant d'être dans votre corps actuel, était dans celui d'un Troyen ?

— Pouvez-vous me dire, lui répondit le brahme, qui vous étiez avant d'être Apollonius ?

— Mon état était sans gloire, je ne m'en souviens pas.

— Vous étiez pilote égyptien.

— Vous ne vous trompez pas, répondit Apollonius, j'était pilote, condition sans gloire.

Un bruit se fit entendre ; c'était le roi qui arrivait suivi d'une cour brillante. Il avança ainsi que son frère et son fils. Après un repas de fruits et de racines, le brahme Iarchas dit au roi :

— Je vous présente, ô roi ! ce Grec.

Après avoir discouru avec Apollonius à propos des mœurs grecques, le roi lui dit en versant des larmes :

— Ami, quels hommes de bien vous me révélez des Grecs ! Moi, je les croyais, d'après les dires des Egyptiens, violents ; d'après vous, ils aiment la gloire et la vertu ; me voici réconcilié avec eux.

Apollonius termina en demandant aux brahmes de quoi ils croyaient que se compose le monde.....

— D'éléments, répondit Iarchas.

— De combien, de quatre?

— Non, de cinq.

— Et quel est le cinquième, celui qui vient après l'eau, l'air, la terre et le feu ?

L'éther, d'où certainement sont nés les dieux. En effet, tout ce qui respire de l'air est mortel, au contraire, dans l'éther, tout est immortel et divin.

— Et quel est le plus ancien des éléments?

— Ils ont tous la même ancienneté.

Les sages furent émerveillés de la science et de la sagesse d'Apollonius.

Le sage Iarchas qui possédait la faculté de guérir par l'évocation des dieux (Esprits), guérit des patients qui se présentaient à lui.

Apollonius qui ne possédait pas cette merveilleuse faculté, en fut, par cet exemple, gratifié.

Apollonius, après un séjour de quatre mois auprès des brahmes, songea à partir. Le roi lui envoya des guides et des chameaux, lui témoignant ses regrets de le voir partir.

Apollonius, toujours suivi de son fidèle Damis, marcha vers l'Euphrate, se retrouva à Babylone où il refusa de s'arrêter malgré les instances du roi Bardane, toujours prêt à l'accueillir; se rembarqua à Sélencie, descendit à Paphos où il admira la statue de Vénus, puis fit voile pour l'Ionie et entra triomphalement à Ephèse, d'où il chassa le démon de la peste. A Troie, il visita le tombeau d'Achille, converse avec cet Esprit. A Athènes, il s'initie aux mystères d'Eleusis; il délivre un démoniaque; visite les oracles de Dodone, de Delphes, d'Amphiaraüs, descend, malgré les prêtres, dans l'antre de Trophonius; visite la Crête, puis, malgré les exhortations de Philolaüs qui le prévint que Néron persécutait les philosophes. Apollonius se rendit à Rome.

Beaucoup de ses disciples, craignant les rigueurs de Néron l'abandonnèrent. Damis, toujours fidèle et quelques autres le suivirent.

Lorsqu'il fut arrivé à Rome, Télésius, l'un des consuls, le fit

demander. Après l'avoir entendu, il lui dit qu'il le considérait comme un sage. Mais bientôt, les discours d'Apollonius dans les temples où il exhortait la foule au respect des Dieux, le firent tenir comme suspect. Après la résurrection qu'il opéra sur une jeune fille étendue sur son lit mortuaire, il fut accusé de magie et conduit en prison par le préfet, puis mis en liberté, puis expulsé de Rome par Néron. Il y revint cependant, après la mort de Vespasien et de son fils Titus, pour voir Domitien, le nouvel empereur, surnommé le tyran. Sachant qu'Euphrate, son ennemi, l'avait calomnié auprès de Domitien, il décida de se rendre lui-même devant celui-ci, malgré les avertissements de Démétrius, persécuté et banni de Rome par le monarque. « Il faut se dévouer, lui répondit-il, pour défendre les principes de la philosophie, dût-on subir toutes les tortures. A peine arrivé, Apollonius fut mis en prison et conduit le lendemain devant le roi. Il demanda à se justifier. « Ce n'est point une justification que je réclame ; je vais d'abord commencer par te châtier, lui répondit le tyran. » Et aussitôt, il lui fit couper la barbe et les cheveux. « Prince, lui dit Apollonius, je ne savais pas que ce fût ma chevelure qui était en péril ; je m'attendais à d'autres risques. »

Apollonius fut mis aux fers. Damis, très inquiet, lui dit : « O Tyranéen ! Que va-t-on faire de nous ? » — « Je serai mis en liberté. » Et aussitôt, il tira sa jambe des fers. « Voici la preuve que je suis libre, prenez confiance. » Puis il remit sa jambe dans les entraves. Damis comprit alors qu'Apollonius était de nature divine.

Le lendemain, Apollonius lui dit : « Partez pour Dicearchie par la route de terre ; quand vous aurez salué Démétrius, tournez-vous vers la mer du côté de l'île de Calypso, vous verrez Apollonius vous apparaître dans cinq jours. »

Rappelé au prétoire, avant de l'introduire, on lui ordonna de quitter ses habits. Apollonius demanda en riant si c'était pour prendre un bain ou pour être jugé. Le motif était que, réputé comme enchanteur, on supposait qu'il avait des amulettes cachées dans ses habits. Les débats furent violents, Apollonius gagna la sympathie de l'auditoire. Domitien était confondu. « Mon corps ne saurait tomber en votre pouvoir, lui dit Apollonius, vous ne me ferez pas périr, ce n'est pas dans ma destinée. » A peine eut-il

prononcé ces mots qu'il disparut soudain du tribunal et laissa l'assemblée dans la stupéfaction.

Apollonius avait disparu à midi. Dans la soirée du même jour, Démétrius et Damis le virent à Dicearchie, et voilà pourquoi il avait dit à Damis de se rendre à pied dans ce pays.

Le lendemain, il partait pour la Grèce.

Un jour qu'il discourait parmi les Grecs, on vit apparaître dans le ciel le disque du soleil obscurcit. Ce phénomène, que l'on avait déjà vu à la mort de César, inquiétait tout le monde. Le gouverneur fit appeler Apollonius à ce sujet, craignant que le soleil ne s'éteignit. Le philosophe lui dit : « Confiance ! car de cette nuit sortira le jour. »

On prétendit que l'apparition du phénomène annonçait le règne de Nerva qui devait succéder au règne de Domitien et que le cercle obscur du soleil avait désigné le meurtrier Stéphanus dont le nom grec signifie : Couronne.

Ce Stéphanus ou Etienne, était intendant de Flavia Domitilla, sœur de Domitien et femme de Flavius Clément, homme consulaire, parent de l'Empereur Domitien, n'ayant point d'héritier ayant, pendant quelque temps, regardé comme siens les enfants de sa sœur et confié leur éducation au célèbre Quintillien. Mais le monstre, sous différents prétextes, avait fait mourir les enfants et le père, et il menaçait la mère du même sort quand Stéphanus, désespéré de ses forfaits et alarmé pour sa maîtresse, résolut de la sauver et de délivrer Rome en poignardant le tyran.

Après s'être assuré de quelques compagnons, il descendit au palais le bras en écharpe simulant une blessure et, dans cet état, se présenta devant Domitien, tira son poignard qu'il tenait caché et l'en frappa. Domitien, n'étant que blessé, fondit sur lui; une lutte s'engagea, mais aussitôt les conjurés qui étaient cachés, surgirent et achevèrent Domitien. Quelques soldats de sa garde massacrèrent Stéphanus.

Tandis que ces faits s'accomplissaient à Rome, Apollonius les voyait à Ephèse. Domitien fut assassiné vers midi ; à la même heure, le même jour, Apollonius haranguait la foule. Tout à coup, il interrompit son discours, parut ému, fixa les yeux à terre, recula de quatre pas et s'écria d'une voix forte : « Frappe, brave Stéphanus, frappe et garde qu'il n'échappe. » « Citoyens, s'écria-t-

il, réjouissez-vous. Au moment où je vous parle, le tyran n'est plus ; j'en jure par Minerve, il n'est plus et je vois son corps, qu'ont souillé tous les crimes, étendu mort sur le carreau. » Les Ephésiens étaient dans l'incrédulité; mais bientôt des messagers vinrent leur annoncer la bonne nouvelle.

Trente jours après, Nerva annonça qu'il était Empereur par la volonté des Dieux et comme Apollonius le lui avait annoncé. Il lui écrivit : « Prince, nous passerons ensemble la plus grande partie de notre existence, pendant laquelle personne ne nous commandera et nous ne commanderons personne. » Apollonius, par cette énigme, pressentait qu'il allait bientôt quitter la terre et que le règne de Nerva serait court. En effet, Nerva ne régna qu'un an et quatre mois. Pendant ce temps, il fut doux et très modéré.

Sentant sa mort approcher, Apollonius écrivit une longue lettre à Nerva, qu'il chargea Damis de lui porter. Il voulait éloigner son fidèle du spectacle de sa fin. Depuis quelque temps, Apollonius répétait sans cesse cette maxime d'Epicure : « Cache ta vie le plus longtemps que tu pourras ; si tu ne l'as point fait, cache au moins ta mort », et il ne voulait pas avoir pour témoin de la sienne un homme qui se faisait un devoir religieux de ne point le quitter.

Ici se termine la relation de Damis l'Assyrien sur la vie d'Apollonius de Tyane.

Sous quelque rapport que l'on considère Apollonius, avec quelque rigueur qu'on l'examine, il ne peut que gagner au résultat. Parcourez l'histoire, passez en revue tous les personnages extraordinaires dont elle nous a conservé le souvenir, vous en trouverez peu qui aient eu autant de renommée et qui méritent d'en avoir autant.

Suivez-le dans tous les détails de sa vie, et vous verrez peu d'écrivains aussi profonds, peu d'orateurs aussi éloquents, peu d'humains aussi vertueux et aussi parfaits, peu de philosophes aussi dignes de ce nom.

Jamais on ne l'entendit se vanter d'être le fils d'un dieu. Jamais il ne parla des prodiges arrivés à sa naissance. Si, par sa faculté *intuitive*, il devina certains événements qui, effectivement, se vérifièrent ; si, par sa faculté de guérir sans remèdes, il fit des cures merveilleuses, il ne se donna ni comme prophète, ni comme thaumaturge. Lui-même, dans l'apologie que lui prêtent ses histo-

riens, répondant à l'inculpation qu'on lui faisait d'avoir été regardé par les nations comme un dieu, dit expressément : « Quel miracle ai-je donc fait pour être réputé tel ? », malgré tant de prodiges par lui accomplis. Les chrétiens ne s'évertuèrent qu'à les décrier et à les combattre sans oser les nier et tel était l'état des choses à l'époque où le christianisme prit naissance et que ses partisans, commençant à devenir nombreux, déclarèrent la guerre au paganisme et remplacèrent les dieux de l'Olympe par les mythes absurdes de l'Ancien et du Nouveau-Testament, racontars sanguinaires, orduriers, en dehors de la science et de la raison. Ils firent leur Messie d'un Juif nommé Jésus, auquel ils forgèrent une prétendue naissance miraculeuse, longtemps après sa venue sur la terre.

Il est un fait remarquable : si Jésus avait existé et avait eu l'apostolat qui lui fut attribué, Apollonius, qui était né la même année, l'aurait connu, en aurait parlé et se serait fait un devoir d'aller le visiter, comme il le fit aux sages de tous les pays.

Mais rien n'en fait mention. De même que les historiens nombreux de cette époque n'en ont dit mot, Philostrate, l'un des principaux historiens d'Apollonius, au commencement du IIIe siècle, n'en a parlé.

Il est tout avéré que le mythe de Jésus a été inventé par ses partisans à l'aide de celui de Jesus-Christna, Indou qui existait 4.800 ans avant la date à laquelle on fait naître Jésus.

Dans les premiers siècles où le christianisme fut réglementé, il était très difficile aux nouvelles sectes chrétiennes d'étouffer le prestige d'Apollonius, qui avait de nombreux partisans chez les païens. Il n'était pas beaucoup parlé de Jésus et de tout ce qui se rapporte à lui. Il était donc de toute nécessité pour les partisans de la nouvelle secte chrétienne de nier les miracles d'Apollonius et de ternir sa réputation par toutes sortes d'intrigues, de calomnies, de mensonges. Il était traité de charlatan, de magicien, par Eusèbe, Anastase le Grand, saint Justin, saint Sidoine.

Fleury, Dupin ont voulu accréditer qu'Apollonius est mort oublié, et qu'il serait resté dans cette obscurité si Philostrate n'eût composé le roman de sa vie.

Voilà des assertions fausses, attendu que les témoignages de Dion, de Lamprède, de Vopiscus, d'Eusèbe de Lactance, des saints

Chrysostôme, Justin, Augustin, Jérôme, Sidoine et tant d'autres, affirment qu'à Apollonius étaient élevés des temples où, longtemps après sa mort, des pèlerins affluaient de tous côtés pour évoquer le divin philosophe et obtenir la guérison de leurs maux.

Caracala, empereur romain au deuxième siècle, l'avait honoré par des hommages divins. Bien avant que Philostrate ait parlé des faits surnaturels opérés, saint Justin avait parlé d'une de ses statues qui avait rendu des oracles. Enfin, il a cité ses pouvoirs miraculeux, pouvoirs tels que les prophètes et les apôtres n'en avaient jamais eu de semblables.

Il y avait une raison pour que la gloire d'Apollonius, quelle qu'elle fût, n'eût pas une longue durée, et cette raison, c'est que le christianisme ayant insensiblement prévalu, il proscrivit les dieux du paganisme et ses saints de la mythologie grecque. Peut-être, sans ces proscriptions, en ces jours, adorerions-nous Apollonius avec Jupiter, Apollon, Hercule, Esculape et autres dieux et demi-dieux qu'Apollonius adorait.

Mais le christianisme étant survenu, la religion des empereurs fut imposée dans tout l'empire et les chrétiens devinrent maîtres de la situation ; seuls maîtres d'écrire l'histoire à leur gré, il leur fut facile d'imposer leur religion et poursuivirent avec acharnement ceux qui étaient restés fidèles aux dieux de l'Olympe et les calomnies les plus odieuses furent déversées sur Apollonius.

Ce ne fut guère que le poète Ezetzès, au douzième siècle, qui représente Apollonius comme un sage qui, par sa prescience, savait tout: « Je sais, écrit-il, une quantité innombrable de prédictions et de miracles qu'il serait trop long de rapporter. »

Le fameux chancelier Bacon, dans son *histoire vita et mortes*, l'appelle un personnage extraordinaire et merveilleux, couvert de gloire et regardé presque comme un dieu.

Voltaire a aussi rendu justice à Apollonius : « C'était, dit il, un philosophe pythagoricien, tempérant, chaste et juste, à qui l'histoire ne reproche aucune action équivoque, ni aucune de ces faiblesses dont fut accusé Socrate. Il voyagea chez les Mages et les Brahmanes, et fut d'autant plus honoré partout qu'il était modeste, donnant toujours de sages conseils et disputant rarement. »

Deslandes *(Hist. Critique de la Philosophie)* dit qu'Apollonius

fut un philosophe distingué par la doctrine et l'innocence de ses mœurs.

Mais les autres écrivains, tous plus lâches les uns que les autres, influencés par les prêtres chrétiens, intimidés par la peur, l'ont traité ignominieusement.

Dans les rangs de ces vils écrivains, nous citerons : Baromus, Casaubon, Lesueur, Tillemont, Godeau, Fleury, Longueval, J.-F. Pic de la Mirandole, Gratius, Mārets, H. Morus, Huet, Rapin, Burigni, le P. Yves, Lloyd, Juste Lipse, Scaliger, Ostius, Gronovius, Hekermann, Ancillon, Erasme et tant d'autres, qui ont couvert Apollonius d'injures et de calomnies, sans doute parce qu'ils tremblaient tous devant la torture et le bûcher.

Les prêtres, d'ailleurs, ne sont pas restés en arrière sur ce sujet et représentaient Apollonius comme un suppôt de Satan.

APOLLONIUS DE TYANE ET JÉSUS DE NAZARETH

Identité

Si nous comparons les deux légendes qui ont eu cours sur Apollonius et sur Jésus, nous serons frappés de la ressemblance; en ce qui concerne Jésus, il est dit : « Un ange apparut à Marie pour lui annoncer qu'elle deviendrait enceinte et accoucherait d'un fils qui serait le Fils du Créateur des Mondes, par les œuvres de ce même Créateur qui se revêtirait de la forme d'une Colombe qui serait le Saint Esprit, c'est-à-dire, Dieu lui-même. Marie conçoit et l'incarnation a lieu.

Le Dieu Protée apparaît à la mère d'Apollonius. Il lui annonce qu'il veut s'incarner dans elle et, devenu homme, ramener par ses discours, les hommes à la vertu. Elle donne également son consentement et, de même que la mère de Jésus, conçoit miraculeusement.

A la naissance de Jésus, une étoile nouvelle se montre au ciel; à celle d'Apollonius, quoique le ciel soit sans nuages, la foudre tombe près de l'enfant nouveau-né et comme pour annoncer son origine céleste, la foudre remonta au ciel. Des légions d'anges voltigent dans les airs, célébrant par leurs chants l'apparition du Messie. Un groupe de cygnes vient s'abattre près de la mère d'Apollonius au moment où il voit le jour et leurs chants mélodieux applaudissent de même au Dieu enfant, les mages et les rois viennent adorer Jésus. De même les rois de l'Orient et les Mages de la Chaldée honorèrent Apollonius.

Si pendant la fuite en Egypte, il sort tout à coup de terre une fontaine pour apaiser la soif de Jésus, à la naissance d'Apollonius, une source jaillit également de terre qui devient miraculeuse.

Joseph, époux de Marie, quoique ignorant que sa fiancée fut enceinte, adopte l'enfant, bien qu'il n'en soit pas le père.

Jésus déclare qu'il n'est pas venu pour détruire la loi de Moïse mais pour l'accomplir. Apollonius, capable d'établir, s'il l'eût voulu une religion nouvelle, renommé de tous côtés comme le plus grand partisan de la science, ne s'appliquait qu'à en purifier le culte et en réformer les abus.

Jésus se déclare l'ennemi des prêtres et des savants, n'a que des paroles injurieuses pour eux, ne prêche que sur la place publique, dans les campagnes, sur les chemins.

Apollonius ne fréquente que les temples et est l'ami des prêtres et des savants.

Jésus jette l'anathème sur plusieurs villes qui le reçoivent mal.

Apollonius adoucit par ses paroles bienveillantes, les excès des prêtres et partout il obtient des réformes salutaires.

Jésus a des disciples parmi les pêcheurs. Apollonius voyageant sur le Nil, y rencontre un batelier pêcheur.

Jésus autorisait ses disciples, d'user à volonté de toutes sortes d'alimentation, sans distinction, assistait à des festins où les convives s'enivraient; il les enivrait encore en changeant l'eau en vin.

Apollonius, quoique indulgent pour ses disciples, les exhortait par son exemple, par une abstinence sévère, ne vivant que des fruits de la terre.

On amène devant Jésus une femme adultère, il apaise la populace qui voulait la lapider.

Apollonius étant à Bardane, y rencontre également une femme adultère et intercède auprès du roi pour commuer son supplice en une simple punition.

A Naïm, Jésus voit une fille qu'on portait en terre; il la ressuscite. A Rome, Apollonius entrant chez le Consul, en trouve également une qu'on allait inhumer; il la rend à la vie.

Jésus délivre plusieurs possédés, chasse les démons dans le corps d'un troupeau de cochons qui vont se noyer.

Apollonius guérit à Athènes un démoniaque, mais, pour convaincre les assistants que le démon était sorti du corps du patient, il lui ordonna d'aller renverser une statue.

Jésus est accusé de chasser les démons par l'intervention de de Belzébuth. Les habitants de son village veulent le précipiter du haut d'une montagne; il leur échappe et disparaît.

Apollonius, après s'être disculpé devant Domitien, veut lui prouver qu'il n'est pas en son pouvoir et disparaît tout à coup.

Apollonius, étant à Ephèse, annonce la mort de Domitien, au moment où on l'assassine.

Jésus entre dans Jérusalem, d'une façon ridicule, à cheval sur un âne que ses disciples ont volé, et suivi d'une bande de malfaiteurs qui jettent la terreur dans la ville. Les habitants, à leur aspect, ferment leurs maisons.

Apollonius, lorsqu'il arriva dans une ville, est reçu par tous les habitants qui courent à sa rencontre, les prêtres et les savants à leur tête.

Jésus, suivi de sa bande, entre dans le temple, saccage tout ce qu'il rencontre, frappe les marchands, les changeurs autorisés par la loi. Il se dit roi, il prétend démolir le temple et le rebâtir en trois jours. Il se dit l'égal de Dieu et Dieu lui-même. Ce blasphème orgueilleux lui vaut une condamnation à mort. Il est abandonné par ses disciples, son plus fidèle le renie trois fois.

Apollonius est suivi de ses disciples au moment où il doit paraître pour être jugé par Domitien. Damis, son fidèle ami, loin de l'abandonner, partage sa détention.

Jésus est cloué à une croix et meurt lâchement, reprochant à Dieu, son père, de l'avoir abandonné.

Apollonius, protégé par les dieux de l'Olympe, disparaît du pré-

toire et se transporte à Pouzzoles où il avait dit à ses disciples de se rendre et de l'attendre.

Jésus finit sa vie sur un gibet.

Mis au tombeau, il en sort miraculeusement et se montre à ses disciples et, sous leurs yeux, il est enlevé au ciel.

Apollonius, arrivé à l'âge de cent ans, sans infirmités, sans maladies, sort miraculeusement de ses fers en présence de ses gardes. Resté enfermé dans un temple, les portes s'ouvrent devant lui, aux chants de voix célestes qui l'appellent et le transportent au séjour des Dieux.

Quatre des disciples de Jésus, Luc, Jean, Mathieu et Marc, écrivent sa vie.

Quatre écrivains, Damis, Maximène, Méragène et Philostrate nous transmettent celle d'Apollonius.

Si nous comparons ces traits de ressemblance entre ces deux personnages, nous ne serons pas éloignés de croire que ce sont les mêmes et que la légende de Jésus a été prise tout d'abord sur l'histoire de Jésus Christna Hindou et arrangée pour les besoins de la cause avec celle d'Apollonius qui est accréditée dans l'histoire par des historiens sérieux, ses contemporains, tandis que sur Jésus, elle est complètement muette. Nous n'avons, pour nous fixer sur son identité, sa vie, que les évangiles dont personne n'a vu les originaux.

Tout d'abord au nombre de plus de cinquante, quatre ont été par la suite, reconnus à peu près dignes de crédit. Malheureusement, ils se contredisent tous, ce qui embarrasse prodigieusement les pontifs de la chrétienté, lesquels pourtant, n'ont jamais douté que ces racontars étaient des fables qu'aujourd'hui personne ne croit plus, pas même les enfants.

Le fameux polygraphe français Bourcau Deslandes, né à Pondichéry, dans son Histoire critique de la Philosophie, s'exprime ainsi :

« La vie d'Apollonius est visiblement copiée sur celle de Jésus Christ, ce sont les mêmes traits et les mêmes destinées. C'est la même suite d'actions miraculeuses, autant cependant que la fraude et l'imposture peuvent contrefaire la vérité. Quelques auteurs ont pris, de là, l'occasion de révoquer en doute, s'il y a eu, dans les

premiers siècles de l'Église, un Apollonius né à Tyane. La chose est décidée par une multitude de témoignages constants. »

Le doute de cet historien n'a rien qui étonne, attendu qu'il est chrétien et qu'à l'époque où il publiait son histoire à Amsterdam, en 1737, en trois volumes, il n'aurait pas été prudent de dire le contraire car les prêtres de cette époque étaient encore tout puissants, les cachots de l'Inquisition encore tout prêts à recevoir des prisonniers et les bûchers flambants, pour la plus grande gloire du manitou Jésus.

Il est sûr que s'il avait été païen ou libre de dire la vérité à ce sujet, cet historien se serait prononcé directement pour Apollonius.

Imaginons-nous deux hommes doués à peu près des mêmes pouvoirs, ayant eu des historiens qui leur ont attribué les mêmes miracles, la même nature divine, miracles qui, à cette époque, passaient pour être surnaturels et en dehors de la nature et qui s'expliquent, en ces jours de progrès, par la Théurgie spirite. A les comparer, on serait porté à croire que ce n'est qu'une même personne, et si les gentils, les empereurs, les prêtres ont éloigné la personne d'Apollonius, ses miracles et même son idendité pour en revêtir une autre apocryphe, c'est pour ce motif que, pour pratiquer la philosophie d'Apollonius il fallait suivre un régime de vie, de sobriété, de mœurs, d'abnégation, de tolérance et de justice qui ne flattait pas les passions des Empereurs et de leur entourage ni celles des classes aisées qui ne rêvaient que matérialisme et débauches.

Ils préféraient suivre la doctrine chrétienne qui, malgré les quelques principes de morale qu'elle comporte, donne accès à toutes les injustices, à tous les massacres, à toutes les cruautés, à tous les crimes...

En y réfléchissant, nous voyons en cela la cause des calomnies et accusations fausses, dirigées contre l'homme divin que fut Apollonius, qui vécut cent ans dans l'abstinence et la sobriété sans infirmités, ayant parcouru pieds nus tous les pays connus, adulé par plus de quinze monarques, acclamé par tous les peuples, tandis que le fétiche chrétien n'exerça son apostolat que durant trois ans, bafoué, menacé, injurié même dans son pays et mis à mort comme révolutionnaire dangereux, se livrant avec ses zéla-

teurs qu'on nommerait aujourd'hui *Apaches*, à toutes les exactions possibles.

Il n'est pas étonnant qu'il ait été condamné à mort, dans de telles conditions.

Si nous comparons le christianisme aux religions de l'antiquité, nous serons bientôt convaincus qu'il a été copié sur elles.

Nous avons d'abord Jésus, de même que Jesus Christna des Indous, Chakia-Mouni, Perni, Apollonia-Fohi sont nés d'une vierge grâce à une opération mystérieuse en dehors des lois naturelles et matérielles.

Si une jeune fille fiancée à un homme et devenue enceinte, alléguait qu'elle se trouve en cet état, du fait d'un ange descendu du ciel, il est certain qu'elle serait considérée comme s'étant trouvée en léthargie ou en état de somnambulisme et avoir subi inconsciemment l'outrage d'un homme, tout en croyant recevoir une manifestation divine.

Il est certain et prouvé que les incubes, esprits de l'au-delà, peuvent avoir commerce avec les femmes de ce monde, de même que les succubes viennent se livrer amoureusement aux caresses des hommes et que toutes ces fécondations miraculeuses se sont opérées ainsi ; mais, dans les circonstances, il n'y a rien de miraculeux, car tout se passe ici-bas comme dans le monde des Esprits d'après les lois naturelles de la Théurgie.

Les Esprits peuvent se communiquer de différentes façons. Alors ces manœuvres taxées de miraculeuses par certains, peuvent s'expliquer et il va sans dire qu'il doit y avoir beaucoup de ces opérations du fait des incubes qui sont ignorées et dont les victimes ne se rendent pas un compte exact.

Malgré cela, bien des femmes cloîtrées sont devenues grosses par l'opération d'hommes de la terre, des prêtres en général, dont l'accès est facile dans les couvents et ces victimes illuminées, subjuguées par eux, ont vraiment cru avoir affaire à des êtres surnaturels et le plus souvent, à Jésus-Christ. Citons comme exemples : Sainte Catherine de Sienne, Sainte Thérèse, Sainte Brigitte, Sainte Marie Alacoque et une foule d'autres hystériques, fanatiques, aveuglées jusqu'à la folie par les prêtres qui entretenaient en elles des pensées voluptueuses et se livraient à eux corps et âme croyant se livrer à Jésus-Christ.

Toutes ces manœuvres n'étaient autrefois dévolues qu'au clergé, mais aujourd'hui, les Diafoirus morticoles, autres ravageurs, se sont emparés du magnétisme après avoir nié ses effets et persécuté les magnétiseurs pendant plus d'un siècle, et s'évertuent à torturer de malheureuses hystériques en les actionnant de leur fluide empesté; nous disons bien *empesté*, car il ne faut pas perdre de vue que le fluide guérisseur ne peut émaner que des personnes douées de la nature et que les médecins qui en sont doués, détruisent la qualité bienfaisante de leur fluide.

Combien de malheureuses sur lesquelles ces savants ont fait leurs expériences en prétendant qu'ils approfondissaient le magnétisme qu'ils ont la gloire d'avoir baptisé du nom d'hypnotisme, sont reléguées parmi les gâteux et, attachées sur une chaise percée, crient grâce et miséricorde jusqu'à ce que mort s'en suive.

En examinant froidement la question, on ne peut faire autrement que de reconnaître que ces deux corporations (les prêtres et les médecins) sont les fléaux du genre humain et même des animaux, car nous avons encore au service de ceux-ci les vétérinaires qui exercent leur prétendue science sur les bêtes, qui, les pauvres hélas! ne peuvent se plaindre, surtout lorsqu'ils subissent les transformations que le maquignon réclame du vétérinaire complaisant afin de tromper l'acheteur, soit sur l'âge, soit sur la qualité de la vieille rosse qu'ils ont maquillée.

Les prêtres de toutes les sectes papistes déplorent encore amèrement, en ces jours, que la civilisation ait fait peu à peu justice de ce bienheureux temps où ils pouvaient impunément tenir dans les cachots, tenailler, écorcher vifs, brûler quiconque était, non-seulement accusé, mais soupçonné de ne pas croire que le Créateur des mondes ait fait le ciel et la terre en six jours ou qui se permettait de douter que Moïse ait existé et qu'il ait pu, à son gré, couvrir la terre de grenouilles, de sauterelles, de poux, donner la gale aux Egyptiens, faire périr tous les animaux, changer l'eau des rivières en sang ou encore ceux qui osaient soutenir que les Juifs s'étaient comportés comme des voleurs en emportant les vases d'or et d'argent et autres objets de valeur que les Égyptiens leurs avaient prêtés pour célébrer leur fête. Les prêtres regrettent enfin que les gouvernements ne les autorisent plus à soumettre aux rigueurs de l'inquisition tous ceux qui ne croient pas que

Josué ait pu arrêter le soleil, qu'il ait suffi du son des trompettes pour faire tomber les murs de Jéricho, que Jonas soit resté trois jours dans le ventre d'une baleine et qui, enfin, se permettent d'insinuer que le savant prophète Ezéchiel était sans doute atteint de folie, quand il resta couché 40 jours sur le côté droit et 390 sur le côté gauche après avoir soupé, sur l'ordre du Créateur, d'une tartine recouverte d'excréments humains. Étaient voués également aux plus cruels supplices ceux qui refusaient de reconnaître que Jésus de Nazareth avait créé l'Univers et doutaient que sa mère l'eût conçu par l'opération du Saint-Esprit. A la torture, au bûcher, tous ceux qui doutaient que les saint-Dominique, les Torquemada, les Pierre de Castelnau et autres gredins inquisiteurs jouissent dans le Paradis des félicités éternelles aux côtés des Trois Dieux de la Trinité, en compagnie des Papes Alexandre VI Borgia, Sixte V, Innocent III, de Saint-Louis, de Philippe II et autres scélérats qui sont, encore aujourd'hui, la gloire de la chrétienté.

Sont seuls dignes du ciel ceux qui regrettent le temps de la Saint-Barthélemy, les dragonnades, l'époque où l'on a pu faire torturer et brûler Jeanne d'Arc, Michel Servet, Giordano Bruno, Etienne Dolet et tant d'autres victimes accusées de sorcellerie. Les prêtres regrettent ce bon temps du moyen-âge où les prisons regorgeaient de victimes qu'ils faisaient brûler après leur avoir volé leurs richesses et les avoir torturées.

Si Jésus a existé, voici comment nous le comprenons. Tout d'abord, nous élaguerons les racontars de sa naissance, la fureur d'Hérode, le massacre des Innocents, l'adoration des Mages, conduits par une étoile, etc... Pour nous fixer sur sa naissance qui s'accomplit dans les mêmes conditions que les autres humains, nous voulons bien admettre que sa mère fut vierge et qu'elle ait consommé l'acte de l'amour, subjuguée par un Esprit incube (1) et

(1) Incube. — Démon qui prend la forme d'un homme pour goûter avec une femme les plaisirs de l'amour.

« Les théologiens n'ont jamais douté de l'existence de ces démons qui, sous un déguisement humain, venaient séduire nos filles et surtout nos femmes. Saint Clément d'Alexandrie, saint Cyprien, saint Augustin, etc., y croyaient fermement et la plupart des docteurs qui les ont suivis, ont admis et décrit le fait avec des détails qui seraient certainement déplacés dans un livre français. Les tribunaux ecclésiastiques ont malheureusement partagé l'opinion des théologiens et plus d'une malheureuse femme, accusée d'un commerce impie avec l'esprit malin

en état de léthargie, lequel incube serait ensuite venu consoler le naïf Joseph. — En somme, rien de certain ne nous prouve l'existence de Jésus jusqu'à la trentième année où nous le trouvons se joignant à son cousin Jean-Baptiste.

Et devant semblable situation, s'il se lève des hommes aux aspirations élevées qui se vouent à proclamer les vérités de la Théurgie, qui repose sur la croyance à un créateur des mondes, à l'immortalité de l'âme, aux peines et aux récompenses dans l'autre monde selon le bien ou le mal que chacun aura fait, à la progression par les réincarnations successives sur la terre ou sur d'autres planètes, — malheur à ces hommes de progrès !

Les sectes sacerdotales, secondées par le *bras séculier* et ceux à leur dévotion, établiront un courant diffamatoire à travers la masse ignorante du public — toujours le même qui, autrefois, non seulement battait des mains aux lueurs des bûchers, mais apportait le bois pour brûler les hommes de progrès, principalement les guérisseurs qui, à l'exemple de leur dieu Jésus, soulageaient, même guérissaient les patients par le fluide des esprits. Et si, en ces jours, la raison, le progrès a fait justice de la croix et des bûchers, les persécutions existent toujours par les mêmes hommes néfastes, selon la rigueur des moyens dont ils disposent.

D'après tout cela, nous demandons aux lecteurs sérieux combien nous resterons de temps la pâture de toutes ces coteries de chéquards, de panamistes, de médecins, de prêtres, qui, tous, la main dans la main, s'évertuent à exploiter les citoyens qui croient bonnement à leurs réclames et à leurs dires. C'est à ne pas y songer, car bien des saisons, des années, des siècles peut-être passeront avant que notre pauvre terre bourbeuse soit affranchie de toutes ces diverses épidémies.

Prenez garde ! car il y a, non seulement la justice impartiale de Dieu, mais celle de l'histoire, qui vous jugera comme ont été jugés ceux qui ont calomnié, fait boire la ciguë à Socrate, torturé Galilée,

---

a été brûlée en place publique. Plusieurs même ont avoué leur crime, trompées sans doute par une imagination dévergondée qui leur faisait ajouter foi à des rêves impurs. Le peuple applaudissait à ces odieuses exécutions, les docteurs les justifiaient, en citant les livres saints, les savants même, comme Ambroise Paré et Cardan, les discutaient avec un sérieux qui nous étonne ». (Larousse.)

fait monter Jeanne d'Arc au bûcher et Jésus de Nazareth clouer à une potence, et tant d'autres.

Quelle sera la fin de cette épopée ?

Elle nous prépare de grandes calamités, et notre belle France, qui en est arrivée à chasser du pays même et emprisonner les inventeurs et ses prophètes, va bientôt payer son ingratitude et les fausses manœuvres de ses dictateurs et des spéculateurs qui, la plupart, vivent dans le luxe et la dépravation.

Songez aux temps d'obscurantisme clérical... Gare aux Vagres, gare aux Bagaudes. — Jacques Bonhomme, las de toutes ces injustices, de toutes ces misères qui le font souffrir, ne prendra plus sa fourche et sa faux. La guillotine ne sera plus l'arme des révolutionnaires. Le travailleur ne descendra plus dans la rue avec un fusil pour réclamer ses droits et du pain ; il n'allumera plus la braise dans sa mansarde pour s'asphyxier avec sa famille. C'est à la dynamite que les affamés auront recours pour faire une saignée aux jouisseurs pléthoriques, gorgés d'honneurs, d'écus et de plaisirs, qui traitent le bon peuple travailleur comme un vil bétail, l'abrutissent à ce point de le porter à croire qu'après la mort nous ne sommes que pourritures et fumiers.

Quels sont les journaux, aux ordres des coteries que nous venons de signaler, qui ont commencé une campagne de dénigrement contre nous ? Pour n'en signaler qu'un : « *Le Figaro* ».

Le sieur Magnard annonça que, faisant partie de l'armée de la Loire, j'avais été fusillé pour espionnage contre la France. Tandis que, n'étant plus par mon âge appelé sous les drapeaux, j'étais à Londres, choyé dans les salons des dames de la reine et de la haute noblesse et des savants.

Gare à la race jaune qui, enfin, lasse de la tyrannie des Prêtres qui sont allés chez eux pour les abrutir, les exploiter, leur racontant les massacres, les ordures de leurs prophètes consignés dans la Bible, les prouesses du juif Jésus.

Ils attendent que les nations européennes se massacrent pour venir par millions de combattants mettre l'ordre et un frein à la corruption qui est à son apogée dans nos pays, ça commence..... ça commence, les Russes ont déjà été assez châtiés, gare à nous... gare à nous...

Eh bien, lecteurs, croyez-vous qu'un de ces jours la société qui préside à nos destinées soit bien changée? Hélas! nous pouvons compter à notre acquis la sainte inquisition, les bûchers éteints, la Bastille démolie, les seigneurs n'ont plus le droit de vie et de mort sur leurs serfs. Tout cela est déjà énorme de progression; mais qu'en ces jours de recrudescence, d'agonie cléricale et médicale, reviennent se réincarner les grands philosophes martyrs qui sont aujourd'hui en vénération, pour n'en citer qu'un, peut-être imaginaire, fait Dieu par les prêtres de la chrétienneté, Jésus de Nazareth, qu'ils ont cloué à une croix, plaçons-le sur le banc des accusés et évoquons son ombre; qu'ils viennent se réincarner pour remplir la même mission qu'il y a dix-huit cents ans, il est là en chair et en os, bien vivant devant les juges.

Supposons pour un instant que Jésus, le célèbre Théurge, philosophe révolutionnaire guérisseur, revienne se réincarner sur la terre en ces jours de décadence, sous le nom, par exemple, d'Esculape, et qu'il procède de même qu'il y a dix-huit cents ans. Il va s'aboucher avec les révolutionnaires de l'Internationale, qui sont les zélateurs de ces jours, et finir par devenir leur chef, après les avoir exhortés de regarder les prêtres et les médecins comme la peste, leur avoir prouvé par une sage dictature que la vraie vie n'était pas sur la terre, mais bien dans l'autre monde, où nous attendent nos amis, nos parents qui sont morts, après leur avoir donné des preuves que nous pouvions communiquer avec eux et qu'il nous conseillait d'avoir courage pour supporter les épreuves de la vie terrestre, qui n'était qu'un lieu de progression et que nous y avions déjà usé des corps avant que notre Esprit ne vint encore se réincarner pour en user beaucoup d'autres pour notre progression, que nous y venions tantôt grand seigneur, riche commerçant, etc., jusqu'à ce que nous ayions acquis un degré d'instruction de moralité pour aller jouir des bienfaits de nos labeurs dans une planète où il existe un monde plus heureux, accréditant que lui-même était venu d'un monde supérieur remplir une mission et qu'il en donnait la preuve par une faculté de guérir, soit par la parole, le toucher, le regard même inconscient en guérissant les abandonnés, plutôt les empoisonnés par la gent médicale, et qu'il conseillait à la bande qui le suivait de marcher sur la capitale pour enfin mettre tous les exploiteurs, les panamistes, les

chéquards, les prêtres menteurs et hypocrites, les médecins drogueurs à la raison, puis entrer dans les églises, rosser à coups d'étrivières les marchands de Manitous. Il est sûr qu'il sera bientôt arrêté et les principaux citoyens de sa bande, et s'ils ne sont pas fusillés sur-le-champ par leurs frères les travailleurs qui sont sous les drapeaux pour exécuter cette affreuse besogne, seront incarcérés au dépôt et passés à tabac, avant d'aller peupler les prisons et même menés à l'île du Diable.

Enfin voilà Jésus (Esculape) devant les juges.

M. le Président. — Accusé, levez-vous.

Esculape, debout. Tout d'abord il a un frémissement d'épouvante en songeant à ce qu'il a dû souffrir avant de se désincarner, ainsi cloué à une potence. Mais aussitôt il se console en songeant que depuis ces temps la progression s'était un peu fait jour dans l'esprit des nations, que les supplices de l'Inquisition, les bûchers établis par les prêtres en son nom étaient abolis. Alors il respira plus librement.

M. le P. — Comment vous appelez-vous ?

Réponse. — Esculape.

M. le P. — Votre père ?

R. — Un esprit incube.

M. le P. — Votre mère ?

R. — Vertu.

M. le P. — Où êtes-vous né ?

R. — Dans une écurie.

M. le P. — Votre profession ?

R. — Théurge.

M. le P. — Ceci n'est pas une profession. Votre domicile ?

R. — Je n'en ai pas ; je couche dans le premier endroit venu, le plus souvent dehors.

M. le P. — Vous ne devez pas ignorer que, n'ayant pas de profession et de domicile, vous êtes en état de vagabondage et que, par ces deux faits que vous avouez, les articles 271, 272 et 273 vous condamnent à six mois de prison et à la surveillance.

M. le P. — Vous avez provoqué par vos discours des attroupements tumultueux illicites, art. du 7 juin 1848, un an de prison.

M. le P. — Vous avez donné des ordres à vos révolutionnaires pour exercer des actes de violence sur les citoyens quand vous

avez dit : « Ne pensez pas que je sois venu apporter la paix sur la terre mais l'épée. » Vous avez attaqué les droits de la famille en disant : « Je suis venu mettre la division entre le fils et le père, entre la fille et la mère, entre la belle-fille et la belle-mère, etc. » Pour tous ces faits, art. 17, 1819, 5 ans de prison.

M. le P. — Vous avze commandé à deux de vos révolutionnaires d'aller voler un âne et un ânon pour vous l'amener, art. 4, cinq ans de prison, dix ans de surveillance.

M. le P. — Vous êtes entré à Paris *à cheval* sur cet âne, à la tête de vos forcenés bandits en poussant des cris séditieux, menaçant les citoyens, troublant la paix publique, art. 8 de la loi du 25 mars 1822 et du 11 août 1848, quatre ans de prison.

M. le P. — Vous avez insulté les prêtres d'une religion pure, sainte et vraie, leur reprochant de se promener en robes longues dans les rues, sur les places publiques, accaparant les premières places dans les festins, affectant de faire de longues prières en public. Vous avez également insulté les magistrats, cinq ans de prison, art. 1er de la loi du 22 mars 1822.

M. le P. — Vous avez dit : « Amenez ces gens qui sont mes ennemis et tuez les devant moi ». Un de vos chefs, un nommé Pierre, tira son sabre et coupa l'oreille d'un soldat qui faisait partie du peloton qui venait vous arrêter. Ordre de tuer et rébellion contre la force armée, coups et blessures, art, 279 et art. 2 du 17 mai, dix ans de prison.

M. le P. — Vous avez profané les églises en chassant à coups de bâton les honnêtes commerçants qui exerçaient leurs petites industries à la porte des églises, vous avez également rossé les bedeaux, les suisses, etc., deux ans de prison.

Vous avez prétendu guérir des malades par le regard, le toucher, la parole et même inconsciemment, médecine illégale par interprétation, car il n'est accordé qu'aux médecins hypnotiseurs : quinze francs d'amende et aux frais.

M. le P. — Vous avez employé encore des moyens inconnus à la science académique pour chasser des diables du corps d'un possédé et vous avez ordonné à ces diables d'aller se loger dans un troupeau de cochons qui aussitôt pris d'épouvante, ensorcelés, se précipitèrent dans la mer et se noyèrent. Le marchand de cochons, ici présent, réclame non seulement le prix de ses cochons, mais

des dommages et intérêts; vous êtes condamné à payer le prix des cochons et à dix mille francs de dommages et intérêts.

M. le P. — Vous avez tenté de renverser le gouvernement, accréditant que vous étiez le roi des juifs.

Détention à vie dans une enceinte fortifiée.

M. le P. — Esculape, nous sommes indulgents pour ne pas trop accumuler les délits qui pèsent sur vous. Qu'avez-vous à répondre?

Le pauvre Esculape essaya bien de faire valoir toutes ses bonnes intentions envers le prolétaire dont il prenait la défense, puis fit tous ses efforts pour convaincre le tribunal qu'il était indigné des procédés indélicats qu'employaient les exploiteurs du travailleur, qui en ces jours scandalisent toutes les nations et déshonorent notre belle France, tels que les chéquards, les panamistes, les accapareurs de denrées alimentaires, les falsificateurs des aliments, des boissons, et des prêtres qui abrutissent le peuple, des médecins qui l'empoisonnent; il s'appuya sur les écrits des plus célèbres médecins, depuis Hippocrate jusqu'à Claude Bernard, qui déclarent que la pratique de la médecine a été des plus funestes pour les malades ; il essaya bien de prouver que ces guérisons sans remèdes et gratuites étaient dues à une loi de nature que tout le monde possédait avec plus ou moins de force et qu'il n'était pas la cause si à son contact, même inconsciemment, les malades accréditaient qu'ils avaient été soulagés, même guéris, sans qu'il s'en aperçut, qu'il n'était pas la cause si la foule le suivait, etc. Il s'évertua également à prouver, l'histoire en main, que c'était grâce aux révolutionnaires si le progrès s'était fait, si l'Inquisition avait été abolie, que sans les révolutionnaires de 1793, les Français seraient encore des esclaves enfermés dans des bastilles au caprice des filles galantes, qui donnaient leurs faveurs à des seigneurs débauchés qui ne savaient pas lire, et il aurait encore bien dit plus si M. le substitut ne l'eût arrêté en répondant que 93 ne signifiait rien dans l'affaire et que la science des *savants* médecins, des prêtres, était reconnue par la loi; puis étendit sa péroraison en faisant l'apologie des célébrités qui étudient l'hypnotisme à la Salpêtrière et dans différents hôpitaux ; il avoua bien cependant que cette science n'était qu'à ses débuts pratiquée sur des hystériques, des folles, des idiots, et que lui-même avait assisté aux expériences d'une des plus grandes célébrités qui avait opéré des

phénomènes surprenants et fort intéressants pour les personnes qui sont avides d'émotions à effets violents, mais que pour exercer il fallait être muni d'un diplôme de médecin, etc.

Esculape se leva de nouveau pour répondre. Mais M. le Président lui dit : « Esculape, vous avez un avocat? — Oui, Monsieur le Président. — Allez vous asseoir ! ! »

Aussitôt un jeune homme habillé en juge, plutôt en femme (singularité qui étonna Esculape de voir les juges et le défenseur qui représente l'accusé revêtus du même costume) se présenta, releva les manches de sa robe qui le gênaient beaucoup, remua quelques feuilles de papier et se mit à *bafouiller* pendant une grande heure pour prouver, non pas l'innocence de Jésus, mais pour implorer la clémence des juges, afin d'obtenir une condamnation plus douce qu'il ne la prévoyait. Pendant sa péroraison, ceux des juges qui ne dormaient pas se passaient des papiers, prenaient quelques notes, causaient entre eux, s'offraient des pastilles Giraudel dans des tabatières, car ils étaient sans doute malades et n'avaient pas l'air d'écouter l'avocat qui, l'Evangile à la main, affirmait que Pilate avait pris une part plus active à la discussion lors de la comparution de Jésus de Nazareth devant lui. M. l'avocat avait fini et alla s'asseoir à son tour derrière son client, paraissant très satisfait de sa plaidoirie. Les débats étant finis, messieurs les juges se levèrent d'un air grave, tournèrent le dos au public, discutèrent entre eux à voix basse, et enfin, après quelques minutes, se retournèrent pour lire une sentence (probablement déjà préparée d'avance) d'une façon si peu intelligible que personne ne comprit rien, où cependant il était dit : « Esculape, vous ne serez pas condamné à mort, vous bénéficierez des circonstances atténuantes pour les nombreux délits dont vous êtes accusé. Mais n'oubliez pas que dans un moment de représailles révolutionnaires, si vous vous étiez trouvé parmi le nombre de *communards* de Paris, les soldats envoyés de Versailles par le célèbre fusilleur Thiers, de glorieuse mémoire, vous auraient fusillé. Mais aujourd'hui que les hostilités sont apaisées, que le bon accord, la fraternité, la justice, l'honnêteté, sont établies dans les rangs des citoyens, que le scandale *exagéré* des chéquards, des panamistes, s'est terminé devant l'intégrité des tribunaux, que les principaux coupables sont en prison ou à l'étranger ou suicidés, et que la civilisation a adouci les lois,

qu'on ne crucifie plus, vous serez seulement condamné à aller finir vos jours à l'île du Diable et nous vous engageons à avoir une conduite meilleure dans ce milieu de repentir et de progression, car vous serez chaudement recommandé, et à la plus légère infraction à la discipline, d'ailleurs très douce, vous serez mis à la raison par les coups de bâton, le cachot et autres punitions à l'avenant. »

« Gendarmes, emmenez Esculape. »

Cette sentence terminée, Esculape baissa humblement la tête, se recueillit en chemin, évoqua les Esprits, ses guides spirituels, et bientôt entendit une *voix* que lui seul comprit et qui lui dit : « Courage, pour la deuxième fois tu as voulu venir sur cette terre pour proclamer la vérité, tu dois reconnaître que les humains qui se débattent sur sa croûte sont toujours les mêmes, ils s'évertuent à vouloir, pour la deuxième fois, immortaliser ton nom comme par le passé, pardonne. » — « Oui, dit Esculape, je leur pardonne parce qu'ils ne savent pas ce qu'ils font. »

Juges, vous l'envoyez aux galères sous la pression des prohibitionnistes de la pensée, Pilate l'avait déjà envoyé au Golgotha ! !

Voilà Esculape le révolutionnaire, le THÉURGE guérisseur, reconduit dans son cachot comme le dernier des criminels, lui l'ami des pauvres, de par la voix des jouisseurs, des médecins, des chéquards, des panamistes et autres à l'avenant, qui ne croient qu'au bien-être matériel acquis de n'importe quelle façon, pourvu que les tribunaux n'aient rien à y voir. Que résultera-t-il de tous ces débats dans un temps qui n'est peut-être pas éloigné ? Ce même condamné subira le sort de tous les novateurs, de tous les bienfaiteurs de l'humanité, il sera porté en triomphe dans tous les cœurs honnêtes, leurs bourreaux seront exécrés des nations avec la même répulsion que les inquisiteurs Saint-Dominique, Torquemada et autres, que Calvin qui a fait torturer et monter au bûcher Michel Servet, que l'évêque Cauchon qui a fait brûler Jeanne d'Arc, mais des prêtres charlatans de l'avenir, de même que ceux qui ont fait condamner Jésus, placeront plus tard Esculape dans leurs temples, puis proclamé tour à tour prophète, Messie, fils de Dieu, puis Dieu lui-même, et ils continueront, comme leurs collègues d'il y a dix-huit cents ans, à raconter des fables sur la création, l'astrologie, la géologie en marchant, compères et compagnons, la main dans la main avec les gredins qui, comme eux, s'enrichissent, s'engraissent

aux dépens des travailleurs s'évertuant à abrutir la masse des naïfs qui se débattent dans la misère, la maladie, le corps empoisonné par les uns et l'esprit atrophié par les autres.

Nous pouvons également objecter carrément que nous-même, *Zouave Jacob*, avons pas mal d'ennemis pour la doctrine Théurgique que nous pratiquons et enseignons, et les guérisons dont le retentissement nous a valu une réputation universelle, surtout après les faits qui se sont passés au camp de Châlons, où plus de dix mille personnes, malades ou non, sont accourues au bruit de nos guérisons. Puis, en 1867, rue de la Roquette, en pleine Exposition, la foule était si grande et si compacte que la circulation était interdite.

Tout d'abord proclamé comme un prophète, les grands seigneurs m'offrent leurs palais; des prêtres venus de Rome, envoyés, disaient-ils, par le pape, m'offrent de me présenter à lui, puis d'entrer dans les ordres; des médecins me proposent des associations, etc., etc. Ayant tout refusé : palais, fortune, soutane, et m'étant retiré à la caserne, obsédé par généraux, officiers, soldats, journalistes, furieux de ce que nous refusions d'opérer des guérisons sur eux, leurs parents et amis.

Devant ces refus, que personne n'était à même d'en comprendre la cause, les célébrités médicales avaient accrédité que le Zouave avait perdu la raison, qu'un faux orgueil est la cause de toute sa résistance à toutes les offres de grandeur, de fortune, etc. Enfin, une célébrité, le fameux docteur académicien Jobert, dit de Lamballe, sortit des rangs des Diafoirus académiques pour assurer dans le monde opulent que le Zouave était enfermé dans une maison de santé, sous la surveillance scientifique des princes de la médecine. Devant cette révélation, toute la gent des salons claqua des mains, car le « célèbre » avait promis de nous exhiber à ces dames.

Toutes les sectes sacerdotales, principalement la catholique, apostolique et romaine, ne tarissaient de manifester leur joie. Ce Zouave, ce suppôt de Satan, ce nouveau magicien Simon, les saints Pierre lui avaient non pas fait casser les reins du haut des airs, mais fait descendre de sa prétendue gloire dans un cabanon.

Les Facultés de médecine que le Zouave avait tant troublées en guérissant les patients que l'ignorance de leur prétendue science

avait mis à la porte de la tombe, relevèrent la tête. Les petits pontifes médicastres qui courent la pièce de trente sous chez le malheureux prolétaire respirèrent, et le fretin du diafoirusisme, les buveurs d'absinthe, qui ont ruiné leur famille pour décrocher la peau d'âne de docteur, étaient joyeux.

« On les compte, s'écrie Boisandré, par centaines sur le pavé de Paris, les pauvres diables à qui leurs peaux d'ânes serviraient tout juste à mourir de faim, si elles ne leur donnaient droit à l'assistance de quelque association de confrères. — La cause de leur misère? demandai-je hier à un jeune médecin. Elle réside, le plus souvent, dans le manque de vocation. »

(*Libre Parole,* 22 septembre 1897.)

Enfin, ces malheureux qui crèvent de faim, dont les plus intelligents gagnent trente sous par jour à écrire des adresses chez Bonnard-Bidault, bras dessus, bras dessous avec les pharmaciens et les herboristes qui leur servaient de cortège, couraient les rues et les rédactions de journaux à leur dévotion pour annoncer la bonne nouvelle; et les journaux serviles qui, la plupart, comptent dans leurs rangs des médecins-rédacteurs sans malades, et qui vivent du produit des réclames médicales et pharmaceutiques, ouvrirent une campagne en présentant le Zouave sous l'espèce, non pas d'un charlatan, mais d'un escroc qui abusait de la crédulité publique, non pas comme l'accrédite le fameux Jobert dit de Lamballe, possible d'être enfermé dans un cabanon à Sainte-Anne, mais en cellule dans une prison. — C'est ce qui nous est arrivé deux fois, à la suite de procès ourdis à la main.

Et il se trouva des généraux, des officiers, ne voulant pas être en retard du progrès, qui, au lieu de rester chez eux à s'occuper d'apprendre la stratégie, la théorie, occupaient leur temps à courir traîner leurs sabres dans les salons des dames, à poser devant les terrasses des cafés en compagnie de prostituées, ignorant leur métier à ce point qu'ils avaient perdu la tête lors de la guerre de 1870, se courbant servilement devant les ordres d'un Bazaine. — Las de persécuter le Zouave, ils criaient à gorge déployée : « A Berlin », et ils avaient bien raison dans leur bête orgueil. Lebœuf, un des plus grands professeurs dans l'art de faire la guerre et surtout de battre l'ennemi, leur avait assuré que nous étions prêts, qu'il ne manquait pas un bouton de guêtre. Et les grandes

dames de la cour impériale, les cocottes en renom qui se moquaient et plumaient ces glorieux défenseurs de la Patrie, préparaient leurs malles renfermant des toilettes à la dernière mode pour, après avoir gagné les batailles, aller faire ripaille dans la capitale de la Prusse. Et toutes ces cohortes belliqueuses partirent en guerre, la plupart égarées, demandant le chemin de la frontière à des espions prussiens qui se moquaient d'eux en leur indiquant à droite quand ils devaient se diriger à gauche. — Lecteurs, vous savez le reste. .

Quels ont été les résultats de toutes ces manœuvres contre le Zouave? Le fameux Jobert, dit de Lamballe qui, par son verbiage scientifique, faisait l'admiration de toutes ces dames, à force d'avoir creusé son académique cervelle pour analyser le genre de folie du Zouave en est devenu fou, enfermé à la place qu'il lui désignait. Il y est mort dans une camisole de force.

Cherchez, lecteurs, les autres persécuteurs. Beaucoup ont été enterrés le cerveau gonflé d'erreurs, d'orgueil, par des prêtres qui chantaient à leurs funérailles, suivant l'argent qu'ils recevaient ; et malheur aux sans le sou, le paradis des chrétiens leur est fermé : En enfer ! avec le Zouave. Et là, avec les diables, nous pourrons peut-être mieux nous entendre et nous supporter ; sans cela, Satan les mettrait à la raison à coup de fourche.

En attendant, le Zouave a bon pied, bon œil, se riant de toutes les paillasseries humaines exercées par des pantins qui passeront oubliés par les générations.

Toutes les personnes qui me voient à mon âge (78 ans), la presse sont unanimes pour affirmer que « je suis bien conservé », sont loin d'être convaincues de mon intempérance, car après avoir fait vingt années de service militaire, tantôt cavalier, tantôt fantassin, avoir subi le siège de Sébastopol, le soleil brûlant d'Afrique, avoir couché des mois dans la boue, sous la neige et la pluie, dévoré de vermine, n'ayant pour nourriture que des aliments avariés : je pourrais m'en ressentir. Cependant, malgré ces misères inouïes et ces fatigues excessives, je suis sans infirmité et sans douleur, et j'ai toutes mes dents. Et cela, grâce à la sobriété que j'enseigne dans mes publications et à mes visiteurs. Car tous mes compagnons d'armes sont unanimes pour certifier que dans les différents régiments où j'ai servi, même en campagne, jamais

il ne m'ont vu faire usage de boissons alcooliques, ni de café, ni même de vin.

Le Zouave plaint les méchants, les fanatiques, qui, à la voix des Pharisiens, des scribes, ont jeté de la boue et craché à la figure de Jésus, parce qu'il les avait traités de races de vipères, de sépulcres blanchis, leur reprochant de marmotter des prières en public (hypocrisies pratiquées encore aujourd'hui par les prêtres chrétiens), sans se rappeler qu'il avait guéri des aveugles avec de la boue et des crachats. Et pour mieux lui prouver qu'il était un charlatan qui exploitait la crédulité publique, un révolutionnaire, un anarchiste, enfin, ils l'ont torturé, flagellé, avant de le clouer sur une croix. — Hélas ! en ces jours de décadence, c'est bien à peu près la même chose : toujours la persécution.

L'AUTHENTICITÉ DE JÉSUS DE NAZARETH

Pour terminer, laissez-moi parler un peu de l'authenticité de la venue du Juif Jésus. Comme je vous l'ai affirmé, nous ne pouvons nous baser que sur les écrits des historiens ses compatriotes. Dans le Ier siècle, nous avons Joseph (Flavius) qui a écrit dans tous ses moindres détails l'histoire de la Judée et il n'a pas dit un mot du nommé Jésus dans ses antiquités judaïques. Il y a bien un passage interpolé où il en est question; mais il fut ajouté par les copistes longtemps après. La preuve c'est que, dans les polémiques entre Juifs et Païens, saint Justin, Tertullien, Origène, saint Cyprien, ne parlent pas de ce passage qui, cependant, leur eût été d'un grand appui. Saint Justin, dans ses disputes avec Typhon n'eût pas manqué de le confondre par le témoignage d'un Juif tel que Joseph. Origène, en parlant de celui-ci, affirme qu'il n'a pas connu Jésus. — En tournant les feuilles de l'histoire, on constatera que, dans le IIe siècle, Tacite, Pline le Jeune, Plutarque, Frontin, Quinte-Curce, l'empereur Adrien, Philon de Byblos, Suétone, Appien (historien), l'Epicurien Diogène Laërce, l'Egyptien Claude Ptolémée, Sextius Empiricus, Apulée, Aulu-Gelle; l'historien Julius Obsequeus et tant d'autres contemporains et des premiers siècles, tous illustres, qui n'ont pas écrit une ligne sur lui! Pourtant, si un homme tel que Jésus avait existé, il eût été impossible de le passer sous silence, attendu que la plus petite éventualité, en ces temps de transition révolutionnaire était relatée.

ARCHÉOLOGIE DE LA CROIX

Dans toutes les contrées où règne le christianisme, le symbole de la croix est représenté dans toutes les églises et chapelles, sur tous les clochers et presque sur toutes les places publiques; on le trouve également dans les carrefours sur les grandes routes, dans les endroits les plus solitaires comme dans les endroits les plus populeux: on le voit à tous les foyers, accroché au cou des

fidèles et mêmes des infidèles, sous différentes formes, tantôt avec être humain cloué sur ses branches, mais le plus souvent sans cette exhibition allégorique chrétienne.

Qu'est-ce que la croix, accréditée par les chrétiens et la plupart des historiens à leur dévotion, qui la présentent aux masses comme l'instrument de supplice de Jésus de Nazareth ? Nous avons déjà, dans les nombreux documents historiques rapportés dans la *Revue Théurgique* sous le titre de « Théogonies et cosmogonies des cultes », établi que, depuis des milliers de siècles, non seulement chez les Indous, mais chez tous les peuples de l'antiquité, la personnification de Dieu était le soleil, roi et fécondateur de l'univers.

Adoré plus particulièrement par les Saïvas ou Saïvaïstes, une des principales sectes des Hindous, le Lingam Ioni représente également la trinité indoue et a subi diverses transformations : uni à la fleur de lotus il était, sous forme de croix, adoré par les Indous et les Egyptiens.

L'hymne que le poète Martianus Capella (1) adresse au soleil nous prouve que le Lingam Ioni, de même qu'Osiris, Bacchus, le Christ Jésus, et tant d'autres mythes allégoriques représentaient le Soleil, force sublime, premier né du Père invisible. Platon appelle aussi le Soleil, « Fils de Dieu, engendré à son image, pour venir habiter parmi nous ».

Macrobe (*Som. Scip.* C. c. 2, p. 6) dit que Platon qualifiait le Soleil de Dieu le Père, visible à nos yeux, intelligence souveraine éclairant le monde. Il l'appelait « Logos », ou source des idées éternelles de tous les êtres.

Proclus (*In. Trin.* p. 19) dit que Platon admet deux Démiourgos (2), l'un invisible et l'autre visible, qui est le Soleil, grand architecte du monde visible, fils de Dieu, Père invisible ». — Macrobe dit que toute intelligence émane du Soleil qui est le « Logos » (3) ou le Verbe des chrétiens, dont parle saint Justin.

---

(1) Félix Martianus Capella, dans un de ses ouvrages, aurait proclamé cette vérité astronomique que Vénus et Mercure ne tournent pas autour de la Terre, mais autour du Soleil, affirmation qui, d'après les savants astronomes, aurait suggéré à Copernic le plan de son système astronomique.

(2) Nom que les Platoniciens donnent au Dieu créateur.

(3) Le « Logos » était considéré par les Platoniciens comme la source des idées de Dieu.

Les chrétiens appellent Logos ou Verbe de Dieu, le Christ Jésus, seconde personne de la Trinité.

Nous avons assez démontré, l'histoire en main, que chez tous les peuples de l'antiquité, le culte du Lingham avait été la pierre angulaire de toutes les religions qui se sont succédées depuis le commencement du monde jusqu'à nos jours.

Le Soleil, personnifié chez les Indous par Ioni Lingam, l'était, chez les Egyptiens, par Jupiter ; par Bacchus en Arabie, Adonis en Phénicie, Atys en Phrygie, Mythra en Perse, etc., etc.

Enfin, chez les chrétiens, la croix, ce symbole des religions de tous les âges, n'est qu'une image de l'antiquité et n'était pas adorée par les chrétiens des premiers siècles qui n'étaient pas d'accord sur l'identité de ce fait du crucifiement de Jésus, que, du reste, les païens contestaient.

Quant à la légende du Christ, sur sa naissance, sa passion, sa mort, et aux légendes sur la Vierge Marie, les apôtres, l'imagination chrétienne en a fait tous les frais et nous n'avons aucune preuve certaine de leur réalité car aucun historien sérieux n'en peut prouver la véracité, et aucun penseur ne peut s'y appuyer avec sécurité.

Si nous voulons nous convaincre que le christianisme avec ses légende n'est qu'une grossière imitation des cultes qui, dans l'antiquité, ont courbé le peuple sous le joug des prêtres, nous n'avons qu'à fouiller l'histoire ancienne, et nous verrons que le dieu des Indous était le Soleil personnifié par le « Lingam Ioni » représentant le principe de la fécondation ; que le Soleil était de même personnifié en Egypte par Sérapis, dieu de l'abondance et de la santé.

L'historien Hermias Zozomène (*H. ecclesiast.*), Rufin et beaucoup d'autres s'accordent à dire que les Egyptiens avaient dans leurs temples et principalement dans ceux de Memphis, de Canope, l'image de la fécondation, l'Ioni Lingam, représenté sous forme de croix.

L'empereur Adrien affirme que Sérapis ou le soleil est l'objet du culte des chrétiens, qu'il est Osiris, lequel naît, meurt et ressuscite comme Christ. De même que Jésus est né dans une étable, Mithra, le dieu des Perses, est né dans un antre et l'anniversaire de sa naissance est fêté, comme celui du Christ, le 25 décembre. Ce dieu

suprême regardé comme le symbole du Soleil, principe générateur et fécondateur universel, était venu pour sauver les hommes, il est mort est ressuscité; les prêtres de Mithra ont leur baptême, leur communion et autres sacrements que les prêtres chrétiens ont imités, conservant même une grande partie de leurs fêtes, entre autres, une des plus populaires, celle de l'adoration du feu ou du soleil, figurée par les feux de la Saint-Jean au solstice d'été.

Le peuple réuni dansait en rond autour de ces feux en se tenant par la main, pour figurer la course apparente du soleil autour de la terre; quelques-uns tenaient à la main un tison embrasé ou une torche de résine allumée, leur imprimant un mouvement de rotation rapide pour symboliser la marche autrefois attribuée au soleil autour de la terre. De nos jours encore, sur différents points de la France, ces coutumes sont encore religieusement observées; un bouquet de fleurs attaché par des jeunes filles au sommet du bûcher auquel on mettait le feu (image du soleil) est regardé comme un talisman précieux pour préserver de beaucoup de maladies. Cette manière de guérir s'est transmise à travers les temps par les différents peuples primitifs qui adoraient le soleil, personnifié par l'Ioni Lingam, Osiris, Bel, Baal, Apollon, Hercule, Bacchus, Mitra, Tor ou Janus, etc., etc.

Homère affirme qu'Apollon ou le soleil, père d'Esculape, jouissait dans l'antiquité d'une grande réputation de guérisseur sans donner de remèdes et par la seule action du fluide; et les historiens les plus sérieux tels que Diodore de Sicile (*liv.* v. *ch.* 74), Chilon (*legat adcaj.*,) Hippocrate (de *Morb. Mullier liv.* 1), Aristote, (Probl. lib. 1, ch. 30,) Sophocle (*Trach.*, vers 780); Gallien, (*Comment. sur Hippocrate*, épid. lib. 6), Alexandre de Tralles, (lib. 1, ch. 18,) Sprengel, dans son *Hist. prog. de la médecine* (t. 1), parlent d'Apollon comme d'un Dieu guérisseur. Dans Aristophane (*Plut.*), Apollon est désigné comme magicien guérisseur. Sophocle l'appelle Phébus, dieu des visionnaires et soutient (*Œdipe rex*, v. 149), d'accord avec Diodore (lib. v), que ce dieu était l'inventeur de la médecine qui repose sur la théurgie.

D'après le témoignage de ces auteurs dignes de foi, les anciens avaient recours à l'évocation des divinités ou esprits pour obtenir la guérison des maladies par le fluide bienfaisant. Cette manière

de procéder qui est appelée, en ces temps de charlatanisme médical et d'empoisonnements légaux, à prendre une large extension, s'est perpétuée depuis les temps les plus reculés, et nous avons déjà fait voir que les feux de la Saint-Jean ne sont que des actions de grâces rendues au soleil, roi du jour, et la continuation d'un de ces antiques moyens de guérir les maladies, de chasser les mauvais esprits, mauvais œil, maléfices, etc., en un mot une fête païenne restée, comme beaucoup d'autres, dans les pratiques chrétiennes, avec l'approbation des papes et des évêques qui se seraient bien gardés de prohiber une fête qui était dans les habitudes des peuples.

Mais revenons à la croix, ce symbole unique, qui a été la base des religions de tous les peuples qui ont passé sur la terre.

L'Eglise, dit l'abbé Martigny, emprunta tour à tour les éléments de cette représentation symbolique aux livres de l'Ancien et du Nouveau-Testament. Il serait difficile de désigner, d'une manière précise, l'époque où les signes du christianisme apparurent pour la première fois dans la numismatique impériale, et plus encore de fixer l'ancienneté relative à l'apparition de chacun de ces signes.

La vérité de ces affirmations est si grande que les païens, au moment du solstice d'hiver, le 25 décembre, célébraient une fête, que les chrétiens ont transformée et dont ils ont fait la Noël, prétendu jour de la naissance de Jésus de Nazareth.

La fête de Noël, quoiqu'une des plus anciennes du christianisme d'Occident, fut instituée, d'après beaucoup d'historiens, en 158 après Jésus-Christ, par le pape Télesphore IX ; mais il ne lui avait point donné de date fixe ; elle était célébrée tantôt au mois de janvier, tantôt au mois de mai. Ce ne fut qu'au quatrième siècle que saint Cyrille, patriarche de Jérusalem, après avoir adressé une supplique au pape Jules Ier, prit l'avis des théologiens d'Orient et d'Occident pour assurer la naissance de Jésus ; et ils la placèrent le 25 décembre, date qui est définitivement restée, quoique les Pères de l'Eglise les plus accrédités l'aient contestée énergiquement, car il n'y a rien dans l'histoire, ni même dans les légendes évangéliques, qui certifie cette date, qui se rapporte, nous le répétons, à la fête du solstice d'hiver, consacrée au soleil par les païens.

Mais revenons à l'abbé Martigny :

« Plusieurs numismates, dit-il, ont tenté la solution du pro

blème, mais, toujours préoccupés de la croyance que le labarum datait de la conversion de Constantin, cette solution devait leur échapper. »

Plusieurs commentateurs plus récents, l'abbé Cavedoni Fenardent et le révérend père jésuite Garruci, dans l'appendice de son ouvrage sur les vers dorés intitulés : *Numimasta Constantiniana signa da christianium* (Roma, 1858), sont de cet avis.

Le célèbre archéologue spiritualiste Z.-J. Pierart, s'appuie sur ces historiens pour affirmer que, dans la série des pièces produites par eux et principalement celles du père jésuite Garruci, on en a remarqué trois qui portaient le prétendu monogramme du Christ et qui sont des deux Vicinius, princes païens, ennemis de la foi chrétienne, et compétiteurs de l'empereur Constantin.

Pierart ajoute qu'on peut faire la même remarque sur les monnaies de plusieurs autres empereurs et césars étrangers au christianisme et l'ayant même persécuté, entre autres, celles de Decentius Magnus, frère et cousin de Magnence, qui le créa césar en 351, et qui le tua en 353.

Les autres médailles reconnues de la même époque par le père Garruci, représentent, il est vrai, Constantin, et portent le monogramme du Christ. Mais alors Constantin était encore païen ; d'où il faut conclure que ledit monogramme ne date pas de la conversion de ce prince, et que ce n'est pas un symbole exclusivement chrétien.

Il est vrai qu'à cela le R. P. Garruci et Cavedoni répondent que cela résulte de la tolérance des empereurs, ou de la routine des graveurs, ou bien que la prétendue croix, sur une monnaie païenne, n'est qu'un signe numérique, peut-être mal formé (ce *peut-être* est charmant !) ou tout au moins un signe indifférent.

Toujours la même histoire : ces pieux commentateurs ont vraiment une façon commode de se tirer d'embarras. Quand un fait les gêne, ils disent que c'est une allégorie, une figure qu'il ne faut pas prendre à la lettre. D'un signe sacré ils font un chiffre, un caractère alphabétique mal formé, une chose indifférente, en un mot : comme s'il n'était pas prouvé que chez les anciens, surtout dans l'ordre religieux, il n'y avait jamais rien d'indifférent, que tout y avait sa signification et sa raison d'être. D'autres fois, les bons pères de la catholicité veulent qu'on prenne tout à la lettre :

si une croix se montre quelque part dans un monument ancien, ils veulent que ce soit un signe du christianisme, que si l'objet où cette croix se montre est reconnu bien antérieurement à cette religion, ils disent alors que c'est par pressentiment anticipé de la part du monnayeur ou de l'artiste que le signe sacré s'y trouve, à moins que le diable, qui, par nature, aime à contrefaire, à séduire, à tromper par de fausses marques, ne se soit occupé à tracer ce signe. Il en est bien capable, c'est là une des explications catholiques fréquentes que nous avons lues : *Risum teneatis!*

Maintenant que nous avons prouvé que la croix, le labarum, l'alpha et l'oméga, sont de tous points antérieurs au christianisme, et tout à fait des symboles païens, montrons que la fameuse vision de Constantin n'est qu'une parfaite imposture.

D'abord Constantin n'a pas pu voir dans le ciel une croix comme symbole du christianisme avec les mots *in signo vinces*, attendu que dès les temps les plus reculés du monde, ce symbole était adopté et vénéré chez tous les peuples de la terre, réputés idolâtres.

En second lieu, si ce fait avait existé, il eût fait sensation, et les écrivains de l'époque qui approchaient l'empereur, et dont les œuvres sont restées, en auraient parlé.

Mais il n'en a pas été ainsi. En effet, les empereurs, à partir de Maximien Hercule, avaient pris l'habitude de se laisser louanger par des rhéteurs, et les louanges s'appelaient des *panégyriques*. La collection de ces panégyriques a été conservée. Celui qui fut prononcé devant Constantin, à la suite de son triomphe contre Maxence, est le huitième recueil. Il fut prononcé vers 313, lorsque Constantin, après avoir défait son compétiteur, fut retourné dans les Gaules. L'auteur y énumère les avantages et les victoires que Constantin remporta sur Maxence, depuis la prise de la ville de Suze, jusqu'au dernier combat qui se donna sur le Tibre. Nulle part ailleurs on ne trouve les circonstances de cette guerre si minutieusement et si exactement décrites. Mais de l'apparition de la croix dans le ciel avec le *signo vinces*, pas un mot... Ce qui est bien extraordinaire à l'égard d'un fait qui, s'il eût existé, aurait eu un grand retentissement, d'autant plus qu'il était en ce moment dans l'ordre des idées de la politique et des desseins de Constantin, en admet-

tant toutefois que la croix fût exclusivement un symbole chrétien. Mais le contraire a été prouvé.

« Qui a le premier parlé de ce fait merveilleux ? Eusèbe de Césarée, dans sa *Vie de l'Empereur Constantin*. Mais dans son *Histoire ecclésiastique*, quoiqu'il s'étende sur les exploits de Constantin sur Maxence, il n'en dit pas un mot. Le passage qu'il figure dans la *Vie de Constantin*, comme tant d'autres de la même époque, aurait donc été interposé ? Cela n'a rien d'étonnant pour ces temps de fraudes pieuses.

C'est donc avec raison que Gélase, l'un des successeurs d'Eusèbe au siège épiscopal de Césarée, a dit de cette histoire, que, selon bien des gens, elle n'était qu'une fable inventée en faveur de la religion chrétienne. Aussi dans l'*Histoire des actes du Concile de Nicée*, chapitre IV. Optacien Porphyre, désignant la croix comme un signe céleste, ne parle nullement de la vision de Constantin, qui pourtant aurait dû être alors notoire et célébrée.

Ce qu'il y a de plus curieux, c'est que les auteurs qui, depuis Eusèbe, ont parlé du miracle, ne l'ont jamais raconté de la même manière. Les uns disent que la croix fut vue de toute l'armée, les autres de Constantin seul. Ils diffèrent sur le temps, l'heure, les détails de vision, et les accessoires du Labarum. Selon les uns, il y a eu deux visions; d'autres disent trois, plusieurs n'en admettent qu'une.

Les uns veulent que l'inscription ait été en caractères grecs, d'autres assurent qu'elle était en lettres romaines, Philostorge dit qu'elle était formée par un assemblage d'étoiles. Asthénius, que les lettres étaient dorées. Un auteur cité par Photius dans sa *Bibliothèque*, les représente composées de la même matière lumineuse que la croix. Selon Zozomène, il n'y eut pas d'inscription, et les mots *in signo vinces* furent seulement prononcés par les anges (voyez à ce sujet le *Dictionnaire philosophique* de Voltaire).

« Philostorge assure que la vision eut pour résultat de déterminer l'empereur à embrasser la religion chrétienne; mais Ruffin, traducteur et commentateur d'Eusèbe, dit, qu'avant cela, il favorisait déjà le christianisme et honorait le vrai Dieu. D'un autre côté, Athanase, Philostorge, saint Ambroise, saint Jérôme, Socrate, Théodoret et l'auteur de la *Chronique d'Alexandrie*, disent expressément que Constantin ne reçut le baptême que peu de jours avant

de mourir, et il est avéré que c'est dans l'hérésie arienne qu'il mourut. Et ce fut un bien triste chrétien que celui qui fit périr son fils, sa femme; qui fit étrangler son père adoptif, ainsi que son compétiteur Licinius à qui il avait promis la vie par serment; qui mit à mort son neveu, et commit enfin tant de meurtres, qu'un grand dignitaire de l'empire, Ablavius, alla jusqu'à appeler cette époque, de *nouveaux temps Néroniens*. Voir d'ailleurs à ce sujet Europe, Zozime, Orose, saint Jérôme et Aurélius Victor.

« Tout ceci suffit pour montrer que l'histoire de la vision de Constantin n'est pas plus fondée que le caractère spécialement chrétien de la croix du Labarum, et que si on a trouvé l'empreinte de ces symboles et cigles dans les débris de l'abbaye de Saint-Maur, c'est qu'ils provenaient du temple de Sylvain, qu'ils étaient issus du vieux monde payen.

« L'abbé Brunati a publié dans les *Annales de philosophie chrétienne*, t. XXII de la collection, un article intitulé : *Du monogramme du Christ et des signes de croix qui se trouvent sur les monuments payens antérieurs à l'ère chrétienne*. De cet article, il ressort : que la croix droite décussée, surmontée ou traversée du P, était un monogramme de l'antique Egypte et notamment celui d'une médaille de Ptolomées, dont un exemplaire se trouve au musée numismatique de Brera à Milan.

« Wikelmann, dans son *Essaie sur l'allégorie*. t. XI, p. 120, rapporte que « sur une médaille qui célèbre les victoires de Marc-Aurèle sur les Sarmates et les Germains, dans son troisième consulat, et portant la légende *De Germanis*, on remarque encore la forme du Labarum, que nous avons vu sur une médaille de Tibère. Je soupçonne que la légion de Tibère à qui appartenait cette enseigne, était une légion germanique, ou du moins une légion qui avait enlevé cette enseigne aux Germains. Ce drapeau carré est une espèce de guidon très différent des enseignes romaines. Je pense que Constantin en avait eu le modèle en Allemagne, où il avait beaucoup fait la guerre, et que c'était proprement le drapeau usité chez les Germains.

« Nous avons dit et prouvé ailleurs, que l'instrument du supplice de Jésus, avait été la *furca* ou fourche latine Y, autrement appelée crux, ou supplice du tourment, substantif du verbe *cruciare* ; que la croix actuelle des chrétiens était un symbole payen,

attribut des dieux générateurs, déjà répandu par tout le globe à une époque antédiluvienne sous les noms divers d'Ioni Lingam, de Sawastika, d'Argha-Siva, de Kanti, d'Aschera, d'Ikin-ba-oz, d'Isiaca, de Belphegor, de Bi-Cionne, de Tonatiulz-Mezli, d'Ouan, de Lame ou Lama, etc., etc.; que les premiers chrétiens, à l'exception de certaines sectes hérétiques, avaient condamné et réprouvé ce symbole dont on faisait de leur temps un signe magique, une superstition talismatique, mais, plus tard, quand les directeurs de l'Eglise de Rome se furent faits des hommes adroits, politiques, cela avait changé; que voyant ces symboles des religions anciennes d'un usage et d'une vénération indestructibles chez la plupart des peuples, ils l'avaient adopté comme tant d'autres cérémonies, fêtes, mytes et rites payens, se contentant de les baptiser de noms nouveaux, se fiant à l'avenir pour faire perdre à tous ces emprunts leur origine polythéiste et leur sens primitif; que, pour la *croix furca*, on avait vu Constantin substituer à cette forme du gibet antique le *patibulum*, ou gibet en forme de tau, l'une des figures de la croix actuelle, et ses successeurs empêchèrent la crucifixion sur l'ancienne furca, afin de faire comprendre dans l'esprit du peuple la forme simple de l'antique symbole avec celle de l'instrument de supplice de Jésus de Nazareth; mais que, cependant, le fait de cette substitution habile ne fut pas tout d'abord généralement répandu, que certains peuples convertis comme les Franks, les Anglo-Saxons, l'ignorèrent et que, si on trouve sur leurs monnaies, leurs insignes, l'image de l'antique symbole, ce ne fut que par suite de la continuation des traditions payennes, car ce n'est guère qu'au x[e] siècle qu'on s'habitua à représenter Jésus mis en croix; jusque-là on l'avait représenté sous la forme symbolique de l'agneau, du pélican, du poisson, du soleil, sous celle du bon pasteur, de Daniel, de Jonas; et le fait de l'ignorance de la croix comme symbole vénéré des chrétiens, apparaît une fois de plus dans le mépris et l'oubli qu'on en fit lors de la construction de Saint-Pierre-des Fossés, »

« Pour rendre l'allégorie plus sensible, dit à son tour P. Larousse, on donna à l'agneau les attributs du Rédempteur, et à mesure qu'une somme plus large de liberté était accordée à l'Eglise, les attributs devinrent de plus en plus significatifs, jusqu à ce qu'enfin ils produisirent ouvertement ceux du

crucifié lui-même, au IVe siècle, le monogramme et la croix au Ve. Mais, dès le commencement du VIe, ces attributs prennent un caractère tout à fait prononcé. C'est d'abord un agneau portant sur son épaule une croix hastée, puis un agneau couché sur un autel, au pied d'une croix ; un peu plus tard, l'agneau a le flanc ouvert et le sang coule de cette plaie, ainsi que par celle des pieds, enfin l'agneau est peint au centre de la croix à la place même où bientôt va paraître Notre-Seigneur en personne. Toutes ces transformations se développent dans le cours du IVe siècle. Ce dernier type qui est celui de la *croix vaticane*, est orné en haut et en bas d'un buste du Christ : le premier bénit de sa main droite, à la manière latine, et tient dans la main gauche un livre (codex) ; celui d'en bas tient dans la main droite un volume roulé (volumen) et dans la gauche, une petite croix. C'est un essai timide, comme on le voit, où l'opprobre est encore effacé par la gloire, car la tête du Sauveur est décorée du nimbe, et ne porte aucune marque de douleur.

« La mosaïque de l'église Saint-Etienne, à peu près de la même époque, la fait voir au milieu d'une riche croix gemmée. A droite et à gauche, se trouvent les deux larrons, mais en croix et de plus le soleil et la lune, accessoires des représentations du crucifiement. L'un de ces intéressants monuments va plus loin encore : il fait Notre-Seigneur en pied, la tête nimbée, vêtu de long, et les bras étendus en forme de croix, comme les *Orant* des catacombes, mais sans croix ; toujours à ses côtés les larrons crucifiés, le soleil et la lune, etc. »

Nous venons de nous convaincre avec l'appui des historiens les plus sérieux, que la croix, loin d'être, comme le prétendent les prêtres du christianisme, un instrument de supplice où leur Dieu Jésus aurait été cloué, a toujours été, dès la nuit des temps, l'emblème du soleil, symbole de la génération, et si nous suivons de près le charlatanisme sacerdotal de tous les âges et de tous les pays, nous acquérons la certitude que ce symbole vénéré a été remplacé tour à tour et suivant les besoins de la cause des pontifes, par différentes allégories, qu'a multipliées le soleil sous les noms divers que nous avons cités déjà. Nous remarquerons aussi que la corruption s'étendant parmi les prêtres, ils personnifiaient le soleil par des animaux ; c'est ainsi que la mythologie indoue l'a appelé Go (vache ou taureau).

Les Indous voyaient aussi le soleil dans Vichnou, et dans Christna, neuvième incarnation de Vichnou, les Egyptiens dans Osiris, les Pélasges dans Jupiter et les chrétiens dans le Christ.

Une secte de Théurges (les spirites) commencent à vouloir rééditer ce mythe du soleil en déifiant la personne de leur grand pontife Denizart Rivail, sous le pseudonyme d'Allan-Kardec. Ce qui paraît confirmer cette opinion, c'est l'emblème de son tombeau au cimetière du Père-Lachaise. Ce tombeau représente le dieu Soleil, par un tumulus qui n'est, comme les historiens l'ont prouvé dans les pages ci-dessus, qu'une variante du soleil Ioni-Lingam.

Or, il est à déplorer que dans notre siècle de progression et de lumière, il y ait encore des sectes retardataires qui, suivant l'exemple des peuples de l'antiquité, que les prêtres entretenaient dans une grossière ignorance pour mieux les asservir et les dominer, se laissent exploiter à l'aide d'allégories et de mythes qui ne sont plus de notre époque. On voit malheureusement encore de nos jours des imposteurs venir se placer entre le créateur des mondes et les faibles humains, pour dispenser à ceux-ci, leur promettant (argent comptant) la pluie ou le beau temps, la prospérité, la guérison des maladies, voire même le paradis et autres faveurs qui font courber les simples et les naïfs devant un *babouin*, un *manitou*, un *pulliar*, un *phallus*, une *pierre fiche*, un *tumulus*, un *dolmen* et autres allégories, qui ne sont en définitive que des rééditions fantaisistes du principe de la fécondation universelle que les peuplades sauvages, même de nos jours, voient encore dans le soleil.

Ce n'est que plus tard que fut inventée la légende évangélique. Jésus, Marie, Joseph furent proclamés et imposés aux peuples par les prêtres, les Empereurs, les Inquisiteurs. Mais aujourd'hui, ces contes antiques disparaissent pour faire place à la Théurgie spirite sans qu'on se préoccupe des retardataires et prohibitionnistes du progrès, impuissants désormais à forcer les consciences et la raison par la torture et le bûcher.

Nous voulons bien lui reconnaître la faculté de guérir les maladies, faculté que tout le monde possède à un degré plus ou moins développé et qui a été très étendue chez certains personnages bien avant et après Jésus. Sa vie d'ailleurs, a été infiniment moins tourmentée, moins persécutée que celle de quantité d'autres hom-

mes qui sont venus ici-bas rappeler les hommes à la morale oubliée et élever la voix contre le despotisme des grands et l'hypocrisie des prêtres, et qui, eux, n'ont pas été aussi loin que Jésus, lequel, à la tête de bandits comme les zélateurs de son temps, révolutionnaires dangereux, était l'épouvante des citoyens paisibles.

Nous croyons que, s'il revenait un homme, en ces jours, tel que Jésus, quand bien même il prêcherait la morale, et guérirait les malades, à la tête d'échappés de prisons, de libérés et autres mauvais garnements qui pullulent de tous côtés, les gouvernements actuels ne seraient pas aussi indulgents et l'auraient bientôt arrêté, jugé et condamné, et il n'y a pas encore longtemps que les prêtres l'eussent tenaillé, écorché vif dans un cachot avant de le brûler et sans, pour cela, qu'il les eût traités de *sépulcres blanchis, d'hypocrites* et autres épithètes injurieuses, mais simplement pour ce motif qu'il guérissait par le regard, le toucher, la parole même sans aucun contact matériel, et seulement par sa présence.

Cependant, il faut convenir que quelques célébrités médicales ou autres, émues des progrès théurgiques spirites, après avoir nié les phénomènes du magnétisme, emportés par l'opinion des masses, bafoués de tous côtés, se sont exercés aux expériences magnétiques. Après quelques résultats grotesques, dangereux pour les sujets, quelques-uns ont fini par reconnaître qu'*il y avait quelque chose*; les phénomènes les ont un peu accrédités et, pour prouver leur savoir scientifique, ont débaptisé le magnétisme pour le rebaptiser à nouveau du nom d'*hypnotisme*. Voilà qui est fort et prouve de l'invention, en faisant mentir le bon public, qui prétend que les savants des académies n'ont jamais rien inventé et ont été de tous les temps, prohibitionnistes, persécuteurs des hommes de progrès, des innovateurs.

Quelle sécurité, quel espoir peut avoir celui qui se confie à ces charlatans à ces incapacités dans l'art de guérir et de moraliser les humains, qui pullulent aujourd'hui, aussi bien dans le palais que dans la mansarde ; qui les uns, enseignent à l'aide de leurs dogmes, des erreurs en dehors de la science, pratiquent des cérémonies ridicules, remplissant leurs bourses aux dépens des naïfs et les autres les empoisonnent à l'aide de leurs drogues puantes et nauséabondes, portant la désolation, la mort jusque dans le plus petit village. Incapacités qui cherchent tous les jours, par un

charlatanisme, à exploiter les malades, à faire un trafic de leurs drogues empoisonneuses, trompant le public trop crédule, qui ferait bien de demander à tous ces industriels pourquoi ils ne peuvent pas se guérir eux-mêmes, pourquoi leur prétendue science, mise en pratique par les plus habiles, ne guérit personne, ni les monarques, ni les grands seigneurs, ni les millionnaires qui ont, tous ceux-là, les moyens de payer des wagons de drogues et la puisssance de faire accourir à leur chevet, au son de leurs écus, les plus grandes célébrités professionnelles.

Devant semblables charlataneries, nous sommes stupéfié des manœuvres sacerdotales et médicales, qui à force de réclames, attirent les patients pour leur vendre drogues et prières, ou la faveur de s'agenouiller devant des manitous d'un aspect plus ou moins repoussant, tels que des vierges noires, blanches ou rouges, des saints pour la plupart déguenillés, couverts de vermine en leur vivant, à l'exemple du béat Benoît-Joseph Labre, de pouilleuse et dégoûtante mémoire, ou de prétendues reliques qui servent à fixer l'attention des croyants, lesquels, bénévolement, vident leur bourse dans les mains des prêtres qui amassent des richesses aux dépens de la naïveté des uns, de l'orgueil ou de l'intérêt des autres, promettant à ceux-ci la pluie, à ceux-là le beau temps, la guérison des maladies, etc.

Nous n'avons pas de peine à reconnaître que les moyens employés aujourd'hui par les prêtres de la chrétienté à Lourdes, à la Salette, à la Délivrande et *tutti quanti*, sont absolument les mêmes et que, faute de théurges inspirés par les Esprits blancs, ils ont recours à des manœuvres grotesques et lucratives.

L'observation des personnes sérieuses qui ont suivi les guérisons opérées dans ces milieux, a prouvé que ces moyens ne réussissaient ordinairement dans les classes riches que par l'hygiène forcée que le voyage leur impose.

En effet, la plupart de ceux qui s'adonnent aux plaisirs de la table deviennent obèses, obstrués de mauvaises humeurs : alors le voyage, le grand air, le changement de régime, les débarrassent de toutes ces mauvaises humeurs amassées par l'intempérance, l'oisiveté et la débauche. Mais il est rare de certifier dans leur rang une vraie cure qui s'obtient plutôt parmi les gens simples et pauvres, venant avec la foi, attirant à eux les Esprits blancs, qui

les guérissent de préférence, ces Esprits fuyant l'orgueil et la vanité. Si nous en croyons la légende évangélique, Jésus-Christ n'a opéré ses guérisons que parmi les pauvres. Et si nous voulons prouver la certitude de ce que nous avançons, pourquoi toutes ces grandes dames patronesses, ces beaux messieurs de confréries, les grands dignitaires, les prélats, même les papes, ne se précipitent-ils pas en nombre à Lourdes, à la Salette et autres lieux accrédités par les prêtres, pour se faire guérir, et pourquoi envahissent-ils de préférence les villes d'eaux : Vichy, Bourbonne, Plombières et autres?

Hélas, ils sont comme les médecins qui veulent bien battre monnaie à l'aide de leurs prescriptions, mais comme ils sont, par expérience, convaincus du peu d'efficacité de leurs formules et en connaissent le danger, ils se gardent bien d'en user, car Dieu sait combien de victimes, combien de morts subites à Lourdes, et combien d'empoisonnements par l'usage des médicaments ordonnés par la prétendue science médicale.

De plus, ils redoutent la critique et la malignité publique, qui ne manquerait pas de les signaler comme indignes des faveurs des manitous qu'ils exhibent à l'adoration des naïfs, et ils comprennent sans doute qu'il est plus prudent d'aller se distraire dans les villes d'eau, ou respirer l'air au bord de la mer. Et si nous voulons un exemple transcendant, tournons nos regards de pitié sur la personne de Pie IX.

Comment est-il mort ? Couvert d'ulcères, de maladies, comme la plupart de ses devanciers.

Où sont-ils les miracles de la catholicité ?

A quoi servent les piscines de Lourdes, et que penser du pouvoir des reliques et des fétiches canonisés qu'ils étalent aux yeux du public ? Cependant, quelle force d'attraction pour les Esprits des régions éthérées que cette organisation sacrée du sacerdoce, et que ne pourraient pas ces prêtres qui ont fait vœu de servir Dieu et les Esprits, s'ils s'écriaient avec la raison de la foi, sans fanatisme :

« Arrière, l'orgueil qui nous pousse au luxe, à l'intempérance et à la débauche ; arrière les faveurs que nous accordons aux grands qui possèdent les biens terrestres. Elevons nos âmes au-delà de la terre pour appeler à nous les Esprits blancs aux fluides purs, afin qu'ils les déversent, par notre intermédiaire, sur ceux qui souffrent

et leur procurent la guérison; afin qu'ils nous inspirent une morale et une philosophie d'accord avec la science et la raison. Brisons les idoles grotesques que nous avons élevées en l'honneur de ceux qui ont semé la haine, la discorde, le massacre dans le rang des humains, tels les Constantins, les Borgia, les Torquemada et autres monstres qui ont emprisonné, torturé, fait périr par la corde, le poison, l'estrapade et le bûcher, leurs frères en Dieu. » Mais non, il faut à ces hommes, de la matière et du fanatisme, les grandeurs, les honneurs, les richesses qu'enfantent le luxe, la mollesse et la dépravation.

Saint Thomas d'Aquin, entrant un jour dans la chambre du Pape Innocent IV, pendant qu'il comptait de l'argent : « Vous voyez, lui dit le pontife, que l'Eglise n'est plus au siècle où elle disait : Je n'ai ni or, ni argent. »

« Il est vrai, Saint-Père, répondit Saint-Thomas, mais elle ne peut plus dire : Lève-toi et marche ! »

Nous sommes loin d'accréditer qu'il n'y a point de soulagements, même de guérisons obtenues à l'aide de mises en scène à l'instar des païens, organisées dans les divers endroits les plus attrayants, les plus mystiques, pour y établir des piscines, des chapelles, où sont exhibés des fétiches plus ou moins grotesques. La Théurgie nous apprend que les Esprits se communiquant aux habitants de la terre, peuvent, en se servant de l'intermédiaire des humains, soulager, même guérir les maladies les plus graves et réputées incurables par la prétendue science médicale. La Théurgie nous donne cette conviction que les Esprits guérisseurs des régions pures s'informent fort peu des moyens employés pour mettre leur charité à consoler et à guérir les souffrants qu'ils jugent dans des conditions à cet effet; et, il n'est pas surprenant qu'à Lourdes (pour ne citer que cet endroit), les Esprits opèrent sur des malheureux patients, trop souvent, hélas, victimes de la prétendue science médicale, qui, au dire du célèbre Sthal, « tue sept malades sur dix », sans se préoccuper des moyens employés pour attirer la foule par n'importe quelles sectes laïques ou sacerdotales.

C'était déjà bien assez des magnétisations exercées par des magnétiseurs exhibant publiquement leurs sujets et leur faisant subir toutes sortes de tortures pour prouver l'action du fluide, et

il semble que les malades sont déjà assez empoisonnés par les ordonnances édictées par les somnambules de profession ou autres, sans que ceux qui sont, de par le diplôme, sacrés savants, viennent à la rescousse pour faire, d'une loi de nature, un instrument nouveau à ajouter à leurs nombreuses méthodes de traitement, toutes plus dangereuses les unes que les autres.

Il est un fait certain, c'est que tous les phénomènes théurgiques, magnétiques, hypnotiques, somnambuliques, spirites, sont dus au concours d'esprits qui se manifestent par l'intermédiaire des hommes qui s'occupent de produire ces phénomènes ; or, selon la valeur des manifestations, nous pouvons juger de la catégorie des esprits qui dirigent l'intermédiaire, ou Médium. Aussi, nous pouvons être certains que ceux, qui se livrent aux pratiques fluidiques, telles que celles qu'emploient MM. les savants, et dont nous venons de relater les dangereux résultats, sont assistés par des esprits de bas étage, faux savants, orgueilleux, qui leur inspirent des façons de procéder barbares, leur suggérant la vaniteuse prétention de vouloir tout expliquer, tout pratiquer, tout définir à l'aide d'un diplôme qui, hélas! ne pourra jamais les saturer du fluide blanc des Esprits supérieurs, sans lequel on ne peut obtenir aucune guérison.

Après tout, qu'est-ce qu'un savant ? Un savant, c'est un être humain couvert de diplômes, accablé d'honneurs, chamarré de médailles, de croix, membre d'une académie quelconque.

Eh bien ! essayons de nous rendre un compte exact du savoir de ces savants, de leur jugement et de la part qu'ils ont prise dans la marche du progrès ; voyons comment les oracles scientifiques des académies les plus en renom ont accueilli les inventeurs et leurs inventions.

En 1440, l'imprimerie typographique, inventée par Gutenberg, ne fut protégée par aucun savant, et le pauvre inventeur, exploité par le banquier Fust et le calligraphe Schæffer, qui essayèrent de lui voler son invention et son matériel, eut toutes les peines du monde à vaincre les résistances qu'il rencontrait partout.

Lorsque, un siècle plus tard, l'imprimerie donna des résultats plus positifs, François Ier, surnommé par les savants « le prince des lettres », défendit, par une ordonnance de police du 13 juin 1521, aux vingt-quatre imprimeurs, alors à Paris, d'imprimer et

de vendre aucun livre qui n'ait été approuvé par l'Université et la Faculté de théologie. En 1533, la Sorbonne demanda à ce même roi l'abolition de l'imprimerie pour toujours en France, et le 13 janvier de l'année suivante, un édit d'interdiction frappait de la peine de la hart (strangulation) les imprimeurs qui oseraient enfreindre l'édit. L'imprimeur Etienne Dolet fut, en 1546, étranglé et brûlé sur la place Maubert, pour avoir eu le courage d'enfreindre l'édit royal.

Vers la fin du xv[e] siècle, Christophe Colomb fut traité de fou, de visionnaire, par le roi de Portugal et les savants attachés à sa cour.

Un peu plus tard, Galilée fut mis à la torture par les savants théologiens, parce qu'il prouvait que Josué n'avait pu arrêter le soleil.

Vers le commencement du xvii[e] siècle, Harvey découvrait la circulation du sang. De tous côtés, dit Larousse, l'esprit de réaction jeta feu et flammes : Primerose à Montpellier, Riolan à Paris, Parisanus à Venise écrivirent contre lui nombre de lettres et de pamphlets.

Dans son pays même, à Londres, Harvey rencontra une opposition des plus vives et perdit une grande partie de sa clientèle.

En 1681, Papin découvre l'application de la vapeur. « La France avait repoussé de son sein, dit Larousse, ce fils glorieux, et l'Académie des sciences s'associa à l'Edit de Nantes. »

Moitrel d'Element, au xviii[e] siècle, découvrait le moyen de recueillir les gaz, et prétendit qu'on pouvait mesurer l'air par litre. Pour faire connaître, dit Larousse, sa découverte, il ouvrit un cours de chimie pratique, qui n'eut aucun succès et fut traité de fou par l'Académie des sciences. »

Vers le milieu du xviii[e] siècle, Margraff, célèbre chimiste allemand, fut tourné en dérision par tous les savants européens, pour avoir assuré qu'on pouvait faire du sucre avec de la betterave.

Lavoisier soutenait que les gaz étaient des corps au même titre que les liqueurs, et il fut bafoué par ses collègues.

Tous les savants réunis, ayant à leur tête l'académicien Dupin et l'ex-président de la République Française Thiers, poussèrent

des cris de paon pour prouver que l'éclairage au gaz et l'électricité étaient des absurdités.

Non seulement ces deux célébrités terrestres suivies de toute la coterie scientifique et du fretin qui les écoute, nièrent, mais firent tous leurs efforts pour empêcher l'usage du chemin de fer affirmant que la locomotive n'entraînerait pas et que les roues tourneraient sur place.

En 1768, les académiciens Fougeroux, Lavoisier, Cadet de Gassicourt furent chargés par leurs collègues de prouver que les aérolithes qui étaient tombés cette même année près du Mans, à la vue d'une foule de témoins, étaient une impossibilité et que tous ceux qui les avaient vus tomber étaient des imposteurs.

Au commencement de XIX[e] siècle, le chevalier Monet de Lamarck, professeur au muséum de Paris qui succéda à Buffon, publia dans son livre (*Philosophie zoologique*) une théorie sur le *transformisme*, cette immortelle découverte tomba comme une bombe au milieu des savants qui dormaient sur les élucubrations de leurs systèmes; ils traitèrent Lamarck de fou, de visionnaire, et le fretin qui les écoute, s'empresse non seulement de faire la cabale du silence mais ils persécutèrent le pauvre Lamarck, et intriguèrent à ce point qu'ils le firent chasser de sa chaire au Muséum.

Cette découverte ne devait pas rester sans éclats : un Anglais, Darwin, qui eut connaissance de la découverte de Lamark, s'en empara et en publia les théories y ajoutant quelques fioritures, c'est-à-dire qu'il remplaçait l'influence du milieu de Lamarck par la sélection, la lutte pour la vie et vint à Paris, présenter comme issu de son cerveau, le transformisme.

Aussitôt, les célébrités académiques, le célèbre Cuvier en tête, de jeter les foudres académiques sur les théories de Lamarck et tous les braillards à sa dévotion crièrent hosanna en chœur et Darwin, ce plagiaire anglais, eut les honneurs de la découverte de l'immortel Lamarck et laissèrent ce savant, devenu aveugle, mourir de misère, tandis que le plagiaire Darwin a été enterré à Westminter.

Les illustrussimes Français qui trônent dans nos académies pouvaient bien admettre les théories du professeur Hœckel, d'Iéna, sur la *Monère* qui, d'après les affirmations de ce savant, est la base de la génération spontanée qui se transforme en cellules, donne naissance à tout ce qui a vie sur terre : les plantes, les ani-

maux, jusqu'à l'homme. D'après ce savant, la monère se nourrit des détritus de plantes, d'animalcules qui sont à sa disposition. Si nous réfléchissons sérieusement nous serons bientôt convaincus que la monère n'est pas comme il se plait à l'accréditer, la première manifestation de la vie, attendu qu'elle trouve pour sa nourriture des détritus de plantes et d'animalcules. Or, d'où provenaient ces corps : déjà bien avant l'époque laurencienne, où il fait naître la monère dans son évolution Avouons qu'il faut être bien hardi pour accréditer l'hypothèse de la génération spontanée par la monère.

Si nous nous appuyons sur les erreurs scientifiques de Darvin, nous n'en citerons qu'une quand il dit : « La nature fournit les variations, l'homme les a créées, à son profit. » Nous demandons à ce savant, si c'est l'homme qui à son profit a créé la terre, l'air, l'eau, etc., etc. Nous pouvons bien admettre que l'homme à découvert les lois de leur composition, pour s'en servir, mais qu'il ne les a point créées.

Après les ovations faites au célèbre Darwin, les princes scientifiques de notre beau pays après avoir conspué Lamarck, se rangèrent du côté de Darvin.

Parmi les plus acharnés contre la théorie de Lamarck, fut le fameux Pouchet qui à l'aide de ses compilations obtint la place de professeur au Muséum. Le travail le plus important de cet oracle du savoir, serait ses recherches sur la façon dont respirent les tortues; voilà, avouons-le, un savant qui possédait une grande fortune d'argent qui a bien mérité sa statue dans son pays; son fils, aussi extraordinaire dans ses recherches scientifiques, après avoir été employé à la Préfecture de Police, se livra à l'étude des asticots (voir Larousse, *Dict. Univ.*), voilà une recherche qui peut intéresser les pêcheurs à la ligne et les amateurs de fromages raffinés.

Voilà bien des gaillards qui étaient assez avancés pour combattre et persécuter Lamarck.

Mais ce fut bien une hostilité plus rageuse lorsque le fameux professeur Béchamp compléta la découverte de Lamarck par celle du microzyma, qui prouvait qu'il était l'organisme le plus élémentaire de la fécondation matérielle et qu'il était la source de tout ce qui existe. Il n'est pas douteux que les illustrations scientifiques de notre belle France attendent un nouveau Darwin pour le pro-

clamer à grand fracas, à la grande joie de nos illustres savants académiques, l'auteur de la découverte de Béchamp, et il en est ainsi de toutes nos découvertes.

Béchamp (M.-A.) a travaillé pendant trente ans, recommencé mille fois peut-être ses analyses, avant d'avoir découvert le problème de la vie, il a été au-delà de la cellule accréditée par Hœckel et sa monère.

Par sa découverte du microzyma, il a été plus loin que Lamarck.

« Les tissus de tous les êtres vivants, dit-il, depuis l'arbre le plus grand jusqu'à la plus infime moisissure; depuis l'homme jusqu'au plus humble animal, recèlent des microzymas... Or, ces microzymas sont, dans les végétaux, les travailleurs qui, les conditions étant données, sont chargés de tisser les cellules... Ils se réunissent, se tassent sous la forme d'une sphère et, ainsi réunis, ils se secrètent une enveloppe et la cellulle est constituée, et ils accomplissent leur plus haute fonction qui est de constituer les tissus des végétaux, des animaux et de l'homme. »

« Le microzyma, dit le professeur M.-J. Grasset, est véritablement l'unité vitale, puisque c'est à la fois le dernier élément de nos tissus, le premier terme de la vie animale, le principe embryonnaire de tout organisme. C'est donc avec la plus grande raison que le microzyma doit devenir la base d'une théorie complète et nouvelle pour l'histologie normale et, par suite, de l'histologie pathologique. »

Nous sommes d'accord sur tout cela, le microzyma est le premier agent de la vie matérielle, mais nous croyons, nous, qu'il y a encore plus à voir dans l'au-delà, les germes qui donnent la vie à l'atome, qui radie dans l'azote, éléments que remplit l'univers où baignent les mondes, l'atome impondérable, impalpable à nos sens, qui forment les mondes, enfantent le périsprit semi-matériel des Théurges spirites qui sert de véhicule aux Esprits, pour inspirer les génies, les artistes, les artisans, les seconder, leur donner le courage de supporter les persécutions, trop souvent, hélas ! la misère, la faim. C'est à l'aide du périsprit que les Esprits communiquant avec nous se font voir, entendre, disposent de l'agent matériel, le microzyma, principe de la vie matérielle, pour soulager, même guérir tout ce qui souffre sur la terre.

Nous terminerons nos citations en vouant à la vindicte publique les noms des savants des académies qui ont nié l'action du fluide magnétique, mis en lumière par Paracelse, van Helmont, Mesmer, Puységur et autres.

Tels, en 1778, Mallouet, Sollier, de Rominais, médecins ; puis, en 1784, Roussel de Vauzesmes, Franklin, de Bory, Bailly, Le Roy, Lavoisier, Bari, Salni, Darcet, Guillotin, Caille, Mauduit, Poissonnier, Audry, qui déclarèrent que le magnétisme était dénué de preuves.

Seul, le savant de Jussieu osa dire à ses collègues : « Tous vos efforts n'empêcheront pas cette vérité de triompher », mais il se fit, par cette affirmation, des ennemis acharnés de tous ses collègues des académies. De même, le professeur d'Eslon, qui fut expulsé de l'Académie par ses chers confrères, pour avoir affirmé la véracité des effets du fluide magnétique, pratiqué par Mesmer.

Enfin, les persécutions s'exercèrent d'une façon barbare contre quiconque, non seulement exerçait et pratiquait le magnétisme, mais encore y croyait simplement ; le pape se mit de la partie en excommuniant magnétiseurs et magnétisés.

Et en ces jours de prétendus progrès n'a-t-on pas jeté en prison l'inventeur de la dynamite !

Cependant, malgré des persécutions de toutes sortes pour entraver le progrès, malgré les académies et les savants, malgré les prêtres... nous avons l'imprimerie pour propager les œuvres de l'esprit humain ; nous avons des chemins de fer pour rallier les peuples dans un lien commun de fraternité ; nous avons l'éclairage au gaz, l'électricité. Nous avons même des académiciens qui, sans souci des opinions négatives de leurs aînés, pratiquent le magnétisme sous le nom d'hypnotisme, mais d'une façon si primitive et si grotesque, que les malheureuses folles hystériques, qui tombent sous la puissance de leurs fluides empestés, se tordent dans d'affreuses convulsions.

Le magnétisme pratiqué de cette façon est aussi déplorable et aussi dangereux pour la pauvre humanité que la médecine.

Et quand on pense qu'on s'acharne encore à persécuter ceux qui, non seulement ne torturent pas leurs victimes, mais les guérissent ; qu'il y a des lois qui autorisent des juges à condamner ces bienfaiteurs de l'humanité, sous prétexte d'exercice illégal de

la médecine, à l'amende, à la prison, sans se rendre compte que sur une croix a été attaché un homme, peut-être imaginaire, mais que les sectes religieuses ont fait Dieu, pour avoir guéri par le regard, la parole et le toucher, et même avec de la boue, à l'exemple, du reste, de plusieurs grands philosophes, qui ont vécu des siècles avant lui.

Et il y a des gens qui trouvent que tout est pour le mieux et que nous sommes dans un siècle de lumière. Il est vrai que la plupart de ces gens ont usé leur jeunesse sur les bancs de l'école, abrutissant leur raison à étudier la science du père Loriquet. On peut facilement se faire une idée des saines opinions qui doivent résulter de semblables études. Mais ceci nous entraînerait trop loin et pour ne parler que de la médecine, relevons quelques assertions.

Au moment de mettre sous presse, nous lisons dans différents journaux que les Syndicats médicaux s'évertuent à renouveler leurs poursuites des guérisseurs somnambules et des médiums guérisseurs de Paris.

Cette nouvelle rescousse du diafoirusisme médical nous autorise à rapporter un procès publié dans l'Annuaire de l'*Association Générale des Médecins de France, de l'année 1863*, du département de la Seine-Inférieure. A la page 77, le docteur Bouteillier, secrétaire général du département de l'Association de la Seine-Inférieure, s'exprime ainsi : « On n'accusera pas l'Association de s'être lancée à la poursuite des rebouteurs et autres avec un empressement irréfléchi. Elle se fait gloire, au contraire, de n'être intervenue dans ce procès qu'après avoir pris toutes les précautions dictées par la sagesse ; elle n'a plaidé qu'une fois ; elle ne sait trop si elle doit se louer de cette campagne. Que l'on en juge ! ! !

« Un rebouteur de Longinières a tant fait, qu'un jour, M. le juge de paix du canton et M le procureur impérial l'ont amené en police correctionnelle. M. Diligence, médecin à Longinières, et M. Ternisien, médecin à Toucarmont, n'ont pas craint de se porter partie civile à l'audience ; je dis n'ont pas craint parce que la population de la contrée a, dès le com-

mencement de l'affaire, pris fait et cause pour le délinquant, qui comptait parmi ses plus chauds partisans tout ce que le pays renferme de personnes nobles et de hauts dignitaires. L'irritation se manifestant à l'endroit de nos confrères était telle que quelques membres du Bureau de notre Association, MM. Vingtrenier (président de la Société), Faubert (vice-président), et moi, Bouteillier (secrétaire), ont dû se porter partie civile avec eux contre l'accusé.

« M. Diligence entendu, non comme témoin, a raconté des faits accablants pour le rebouteur; puis, sont venus les témoins, qui n'ont pas osé parler, et ont atténué le plus qu'ils ont pu tout ce qui était de nature à amener une condamnation. — En pareil cas, il en est toujours ainsi; on voit même souvent des médecins balbutier et craindre de se prononcer contre le coupable.

« Qu'a fait l'avocat de l'accusé? Il s'est moqué des médecins, comme le font tous les avocats en pareil cas; il a beaucoup égayé l'auditoire, qui, évidemment, était porté pour son client, et qui, à plusieurs reprises, a vivement applaudi l'orateur par ses rires significatifs.

« Eh bien, malgré toutes ces circonstances, le rebouteur n'a été condamné qu'à 90 francs d'amende envers l'Etat, et j'ai été, en sortant, bafoué par l'auditoire; le condamné a peut-être été porté en triomphe; je ne suis pas resté pour être traîné derrière son char. Mais ce que je sais, c'est que tout le pays s'est porté pour payer en son lieu et place, parce que la somme n'était pas forte, 90 francs; 25 malheureux francs à M. Diligence, et quelques dépens. Du reste, si la peine pécunière eût été plus élevée, elle aurait été fournie par les plus riches du canton, nobles, titrés et placés.

« En définitive, les médecins du pays ont été vaincus et la dignité du corps médical a eu beaucoup à souffrir. »

Suivons ce diafoirusisme scientifique: à la page 247 du même Annuaire, le docteur Gigon, du département de la Charente, jette ainsi son cri d'alarme:

« L'année dernière on nous avait annoncé que des poursuites étaient dirigées par le parquet contre quelques médicastres de rebouteurs, tels que Molinier, Feniou, la femme Martinet, dite Petas; une enquête a été, en effet, commencée, confiée au commissaire central, après que nous avons eu fait une démarche en corps près de M. le procureur impérial; nous attendions les poursuites du parquet pour nous porter partie civile (le bureau), ainsi que quelques autres membres que nous avions prévenus; mais les poursuites n'ont pas abouti, et notre bonne volonté n'a pas eu d'emploi.

« Depuis ce temps, le sieur Feniou a continué le cours de ses exploits...

« Toutes les fois, ajoute ce médecin, que mon attention se dirige sur ce sujet, il m'est impossible de ne pas être frappé d'étonnement pour l'inqualifiable stupidité du public et l'effronterie des charlatans qui l'exploitent. »

A la page 350, de la même année, dans le discours du docteur Bouchard, de l'arrondissement de Saumur, nous lisons les jérémiades suivantes :

« ... Depuis l'année dernière, votre Commission administrative s'est occupée de charlatanisme d'une manière très active, et cependant nous n'avons pas obtenu le résultat que nous aurions désiré et, s'il faut tout dire, l'autorité judiciaire ne nous a pas soutenus suffisamment et nous a fait défaut. Sur trois rebouteurs qui ont été cités en police correctionnelle, un seul a été condamné à 15 francs d'amende : c'est le sieur Peteau, de Bourgueil, et cela parce qu'il a avoué son délit. Quant aux deux autres, les sieurs Louriou, de Gennes, et Bompas, de Doué-la-Fontaine, ils ont été renvoyés de la plainte, les témoins que nous avions fait assigner ayant nié les faits. Quand l'audience fut terminée, plusieurs de ces témoins avouèrent qu'ils ne voulaient pas témoigner contre des *personnes qui leur rendaient tant de services.* »

« A cette occasion, je ne vous laisserai pas ignorer qu'un de nos confrères, M. le docteur E..., s'étant associé avec le sieur Louriou, nous lui avons demandé des explications à ce sujet : il a préféré donner sa démission que de répondre. »

Si nous considérons que personne n'a vu ni entendu dire qu'aucun de ces oracles du diafoirusisme médical ait guéri une foulure, une entorse, guérisons que des paysans, des vieilles femmes de campagne guérissent avec succès. Vous croyez peut-être, lecteurs, que ces savants rouges de honte courbent la tête, au contraire, ils la relèvent avec plus d'audace et s'empressent de tirer leur peau d'âne (qu'ils ont souvent obtenue par le secours d'une agence quelconque) de leur poche et courent au premier tribunal pour déclarer que le nommé Louriou, rebouteur, a guéri le fils à Jannot d'une entorse, et la vieille Petas qui a guéri une foulure à la Toinon, aussitôt traduction en police correctionnelle et condamnation à l'amende et souvent à la prison et la science médicale a repris ses droits. Puis le curé entouré des fanatiques à sa dévotion hurlent en chœur que Louriou et la vieille Petas sont possédés du diable et ces charitables chrétiens les vouent au feu de l'enfer, ne pouvant plus les faire torturer et monter au bûcher.

Les Médecins jugés par eux-mêmes

« Qu'est-ce que la médecine ? Une erreur de vingt siècles, et, vu l'extrême des intérêts qu'elle atteint directement ou indirectement, une erreur des plus funestes, ne tendant à rien moins, entre autres résultats, qu'à la dégradation physique et morale de l'espèce humaine ; un chaos discordant d'hypothèses absurdes qui ravalent l'homme fort au-dessous de la plus grossière machine et élèvent le savetier fort au-dessus du plus habile médecin. » Docteur CHAUVET (*Philosophie médicale*, p. 11 et 12).

Et pour nous servir des expressions du docteur Jahr (tome V. de la Bibl. de Genève, n° 4, p. 242), quand il dit : « Oui, en vérité! depuis deux mille ans, nous avons méconnu les lois de la nature dans le véritable art de guérir. »

Le professeur Louis (*séances de l'Académie de Médecine*) : « J'avoue que, depuis vingt ans, j'ai, dans les hôpitaux, étudié tour à tour la plupart des méthodes curatives, ce qui m'a mis dans le cas de remarquer que la plupart des méthodes offraient des *résultats déplorables*, et je leur dois la *perte* de personnes chères. »

Marchal de Calvi (*France Méd. et Ph.*) : « Il n'y a plus en médecine, et depuis longtemps, ni *principes*, ni *foi*, ni *loi*... Nous construisons une Tour de Babel, ou plutôt nous ne construisons rien. »

Chomel (*Pathol. gén.*, p. 612) dit que : « Les *ténèbres* enveloppent encore la branche la plus importante de la médecine. »

Barthez (*Mémoires de Madame Dubarry*, t. VI) affirme qu'il ne croyait pas à la médecine : « Nous sommes, disait-il, des aveugles qui frappons avec un bâton... »

Rostan, dans ses *Cours de Méd. clin.* (t. I., p. 185 et 187), dit : « qu'aucune science humaine n'a été et n'est encore infectée de plus de préjugés que la médecine, chaque dénomination de classe de médicaments, chaque formule même est, pour ainsi dire, une erreur. »

La médecine scientifique n'existe pas. « Aujourd'hui, un médecin, appelé près d'un autre médecin, est donc à la fois dans la science et dans *l'empirisme.* »
Claude BERNARD, de l'Académie.

Dubois (d'Amiens) affirme (*Pathol. gén.*, Avant-Propos) que « des vérités générales nous manquent en médecine, que nous sommes encore à la recherche des principes. »

Le Dr Donné écrit dans le *Journal des Débats :*

« Tant que la science de la médecine laissera une aussi grande part à l'instinct et au génie de chaque médecin, l'art ne sera ni complet ni aussi élevé qu'il peut l'être. »

Le professeur Bouchardat (*Manuel des mat. médicinales*, p. 9), « constate que la science n'est pas faite, mais toute à refaire ».

Le professeur Vallex (*Guide du Praticien*, Avant-Propos, p. 10) :

« Que de regrets on éprouve en voyant tant d'études, de veilles, de génie dépensés pour obtenir *d'aussi faibles résultats !* Que d'erreurs... »

Le grand Sydenham, surnommé l'Hippocrate anglais, déclare que « ce qu'on qualifie de l'art médical est bien plutôt l'*Art de faire de la conversation, de babiller*, que l'art de guérir. »

Le professeur Malgaine (*séance de l'Académie de Médecine*) : « Absence complète de doctrines scientifiques en médecine, absence dans l'application de l'art ; empirisme partout, voilà l'état de la science. »

« ... Que l'on contemple les suites de cette torture médicinale, les cris de douleur, les physionomies grimaçantes, hideuses, le souffle brûlant de tous ces infortunés qui sollicitent un verre d'eau pour étancher la soif qui les dévore, sans pouvoir obtenir autre chose qu'une nouvelle dose de poison qui les a réduits à ce cruel état... et chez qui les médecins rendent encore la digestion plus lente et plus douloureuse par des mets succulents, des élixirs, des pastilles, jusqu'à ce que leurs victimes succombent à la diarrhée, à l'hydropisie ou au marasme. » Dr BROUSSAIS.

« Dans les maladies ordinaires, les gardes-malades en savent autant que les médecins, et dans les cas extraordinaires, les médecins n'en savent pas plus que les gardes-malades. » Dr GOAZET (*Discours.*)

« *La main sur la conscience, je déclare, devant Dieu et devant les hommes, que la pratique médicale a été plus nuisible qu'utile à l'humanité ; de telle sorte que si les nombreux malades que j'ai traités, pendant près d'un quart de siècle, avaient été abandonnés aux seules ressources de la nature, aidés de simples soins hygiéniques, le résultat final eût été beaucoup meilleur.* » Docteur CHAUVET.

Hypnotisme

« La production du sommeil hypnotique peut, entre les mains des médecins eux-mêmes, donner lieu à des accidents tels que crises nerveuses et autres résultats d'une dessuggestion imparfaite, à plus forte raison observe-t-on des faits de ce genre quand l'hypnotisme est produit à titre d'amusement ou de curiosité par des personnes inexpérimentées et même par des magnétiseurs de profession non médecins. On cite aujourd'hui de nombreux cas d'accidents graves (névralgies, contractures, mutisme, paralysies, crises épileptiques ou hystériques, vésanies et même folie) amenés par des manœuvres hypnotiques intempestives. On ne saurait donc trop prévenir le public contre ces accidents en déclarant que l'hypnotisme, loin d'être un jeu de société, est un procédé qui peut être, dans certains cas, dangereux et même mortel. » (LAROUSSE, *Dict. univ.*).

OUVRAGES DU ZOUAVE JACOB

HYGIÈNE NATURELLE

12e ÉDITION

Un volume in-12 (épuisé) . . . . 3 fr. »

POISONS ET CONTRE-POISONS

15e ÉDITION

Un volume in-12 (épuisé) . . . . 1 fr. »

CHARLATANISME DE LA MÉDECINE

Son Ignorance et ses Dangers

Appuyés par les assertions des célébrités médicales et scientifiques, depuis Hippocrate jusqu'à Claude Bernard

29e ÉDITION

Prix. 1 fr. 50

HYGIÈNE DU ZOUAVE JACOB

PUBLIÉE EN DEUX VOLUMES

Le premier volume a déjà paru en deux parties

6e ÉDITION

Prix. 10 fr. »

PENSÉES DU ZOUAVE JACOB

Un volume in-12 (épuisé) . . . . 3 fr. 50

Cet ouvrage, qui avait été dénaturé par l'éditeur Repos, et dont nous avons recouvré la propriété par la voie des Tribunaux (en Cour d'Appel), reparaîtra prochainement revu et corrigé.

CONFÉRENCES

Sur les dangers des enseignements et pratiques des Sectes Sacerdotales, Médicales, Magnétiques, Spirites et Hypnotiques

D'APRÈS LES RENSEIGNEMENTS DES PLUS GRANDES CÉLÉBRITÉS

Un volume in-8 . . . . 3 fr. 50

FONDATEUR DES JOURNAUX :

L'Anti-Miracle — Le Réformateur — La Revue Théurgique

Paris. — Imprimerie Chenu, 186, rue de Rivoli.

Les Médecins jugés par eux-mêmes

« Qu'est-ce que la médecine ? Une erreur de vingt siècles, et, vu l'extrême des intérêts qu'elle atteint directement ou indirectement, une erreur des plus funestes, ne tendant à rien moins, entre autres résultats, qu'à la dégradation physique et morale de l'espèce humaine ; un chaos discordant d'hypothèses absurdes qui ravalent l'homme fort au-dessous de la plus grossière machine et élèvent le savetier fort au-dessus du plus habile médecin. » Docteur CHAUVET (*Philosophie médicale*, p. 11 et 12).

Et pour nous servir des expressions du docteur Jahr (tome V. de la Bibl. de Genève, n° 4, p. 242), quand il dit : « Oui, en vérité ! depuis deux mille ans, nous avons méconnu les lois de la nature dans le véritable art de guérir. »

Le professeur Louis (*séances de l'Académie de Médecine*) : « J'avoue que, depuis vingt ans, j'ai, dans les hôpitaux, étudié tour à tour la plupart des méthodes curatives, ce qui m'a mis dans le cas de remarquer que la plupart des méthodes offraient des *résultats déplorables*, et je leur dois la *perte* de personnes chères. »

Marchal de Calvi (*France Méd. et Ph.*) : « Il n'y a plus en médecine, et depuis longtemps, ni *principes*, ni *foi*, ni *loi*... Nous construisons une Tour de Babel, ou plutôt nous ne construisons rien. »

Chomel (*Pathol. gén.*, p. 612) dit que : « Les *ténèbres* enveloppent encore la branche la plus importante de la médecine. »

Barthez (*Mémoires de Madame Dubarry*, t. VI) affirme qu'il ne croyait pas à la médecine : « Nous sommes, disait-il, des aveugles qui frappons avec un bâton... »

Rostan, dans ses *Cours de Méd. clin.* (t. I., p. 185 et 187), dit : « qu'aucune science humaine n'a été et n'est encore infectée de plus de préjugés que la médecine, chaque dénomination de classe de médicaments, chaque formule même est, pour ainsi dire, une erreur. »

La médecine scientifique n'existe pas. « Aujourd'hui, un médecin, appelé près d'un autre médecin, est donc à la fois dans la science et dans *l'empirisme*. »
Claude BERNARD, de l'Académie.

Dubois (d'Amiens) affirme (*Pathol. gén.*, Avant-Propos) que « des vérités générales nous manquent en médecine, que nous sommes encore à la recherche des principes. »

Le Dr Donné écrit dans le *Journal des Débats* :

« Tant que la science de la médecine laissera une aussi grande part à l'instinct et au génie de chaque médecin, l'art ne sera ni complet ni aussi élevé qu'il peut l'être. »

Le professeur Bouchardat (*Manuel des mat. médicinales*, p. 9), « constate que la science n'est pas faite, mais toute à refaire ».

Le professeur Vallex (*Guide du Praticien*, Avant-Propos, p. 10) :

« Que de regrets on éprouve en voyant tant d'études, de veilles, de génie dépensés pour obtenir *d'aussi faibles résultats !* Que d'erreurs. . »

Le grand Sydenham, surnommé l'Hippocrate anglais, déclare que « ce qu'on qualifie de l'art médical est bien plutôt l'*Art de faire de la conversation, de babiller*, que l'art de guérir. »

Le professeur Malgaine *(séance de l'Académie de Médecine)* : « Absence complète de doctrines scientifiques en médecine, absence dans l'application de l'art ; empirisme partout, voilà l'état de la science. »

« ... Que l'on contemple les suites de cette torture médicinale, les cris de douleur, les physionomies grimaçantes, hideuses, le souffle brûlant de tous ces infortunés qui sollicitent un verre d'eau pour étancher la soif qui les dévore, sans pouvoir obtenir autre chose qu'une nouvelle dose de poison qui les a réduits à ce cruel état... et chez qui les médecins rendent encore la digestion plus lente et plus douloureuse par des mets succulents, des élixirs, des pastilles, jusqu'à ce que leurs victimes succombent à la diarrhée, à l'hydropisie ou au marasme. » Dr BROUSSAIS.

« Dans les maladies ordinaires, les gardes-malades en savent autant que les médecins, et dans les cas extraordinaires, les médecins n'en savent pas plus que les gardes-malades. » Dr GOAZET *(Discours.)*

« *La main sur la conscience, je déclare, devant Dieu et devant les hommes, que la pratique médicale a été plus nuisible qu'utile à l'humanité ; de telle sorte que si les nombreux malades que j'ai traités, pendant près d'un quart de siècle, avaient été abandonnés aux seules ressources de la nature, aidés de simples soins hygiéniques, le résultat final eût été beaucoup meilleur.* » Docteur CHAUVET.

Hypnotisme

« La production du sommeil hypnotique peut, entre les mains des médecins eux-mêmes, donner lieu à des accidents tels que crises nerveuses et autres résultats d'une dessuggestion imparfaite, à plus forte raison observe-t-on des faits de ce genre quand l'hypnotisme est produit à titre d'amusement ou de curiosité par des personnes inexpérimentées et même par des magnétiseurs de profession non médecins. On cite aujourd'hui de nombreux cas d'accidents graves (névralgies, contractures, mutisme, paralysies, crises épileptiques ou hystériques, vésanies et même folie) amenés par des manœuvres hypnotiques intempestives. On ne saurait donc trop prévenir le public contre ces accidents en déclarant que l'hypnotisme, loin d'être un jeu de société, est un procédé qui peut être, dans certains cas, dangereux et même mortel. » (LAROUSSE, *Dict. univ.*).

OUVRAGES DU ZOUAVE JACOB

HYGIÈNE NATURELLE

12e ÉDITION

Un volume in-12 (épuisé) . . . . 3 fr. »

POISONS ET CONTRE-POISONS

15e ÉDITION

Un volume in-12 (épuisé) . . . . 1 fr. »

CHARLATANISME DE LA MÉDECINE

Son Ignorance et ses Dangers

Appuyés par les assertions des célébrités médicales et scientifiques, depuis Hippocrate jusqu'à Claude Bernard

29e ÉDITION

Prix. . . . . 1 fr. 50

HYGIÈNE DU ZOUAVE JACOB

PUBLIÉE EN DEUX VOLUMES

Le premier volume a déjà paru en deux parties

6e ÉDITION

Prix. . . . . 10 fr. »

PENSÉES DU ZOUAVE JACOB

Un volume in-12 (épuisé) . . . . 3 fr. 50

Cet ouvrage, qui avait été dénaturé par l'éditeur Repos, et dont nous avons recouvré la propriété par la voie des Tribunaux (en Cour d'Appel), reparaîtra prochainement revu et corrigé.

CONFÉRENCES

Sur les dangers des enseignements et pratiques des Sectes Sacerdotales, Médicales, Magnétiques, Spirites et Hypnotiques

D'APRÈS LES RENSEIGNEMENTS DES PLUS GRANDES CÉLÉBRITÉS

Un volume in-8 . . . . 3 fr. 50

FONDATEUR DES JOURNAUX :

L'Anti-Miracle — Le Réformateur — La Revue Théurgique

Paris. — Imprimerie Chenu, 186, rue de Rivoli.